

L'Initiation Traditionnelle

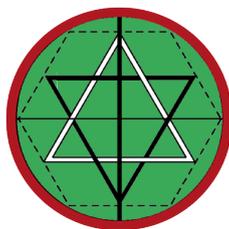
Numéro 1 de 2021

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme



Éliphas Lévi (Alphonse-Louis Constant) (1810-1875)
Autoportrait à l'aquarelle peint en 1854



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 1 de 2021
Janvier, février & mars 2021

L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville
75018 Paris

Courriel :
brunolechaux@gmail.com

Sites Web :
www.linitiation.eu (site officiel)

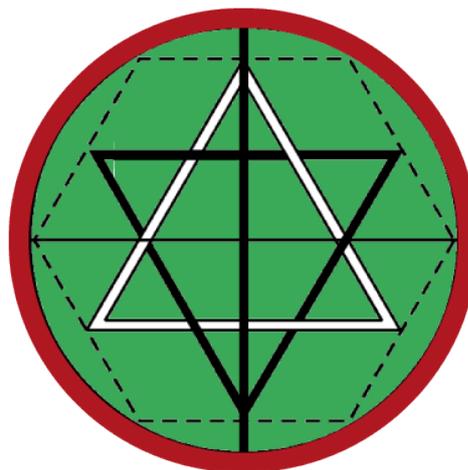
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Thiolat
Rédacteur en chef :
Bruno Le Chaux
Rédactrice en chef adjointe :
Annie Delcros

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 1 de 2021

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, par Bruno Le Chaux	1
Des hypostases du Grand Esprit Invisible, par Fabien Descorps	2
L'Abbé Fournié, dossier constitué et présenté par Robert Amadou (partie IV)	25
- Première section - A Jean-Baptiste Willermoz (1771-1787)	26
- Seconde section - Au temple Coën de Toulouse (1781-1792)	48
- Qui était l'Abbé Fournié ?	81
Le Voile du Temple déchiré, chapitre V, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez)	83
Le Voile du Temple déchiré, chapitre VI, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez)	89
Les éléments de la Kabbale en dix leçons, lettres inédites d'Éliphas Lévi	98
Le Sphinx, par Éliphas Lévi	120
Les revues	122

ÉDITORIAL



La Gnose est l'une des composantes principales de l'ésotérisme. Nous avons la chance de publier un très bel article de **Fabien Decorps** intitulé *Des hypostates du Grand Esprit Invisible* qui permettra au lecteur intéressé d'approfondir sa connaissance de cette discipline sacrée.

Nous poursuivons la publication du dossier réalisé par **Robert Amadou** consacré à l'**Abbé Pierre Fournié** (1738-1825) qui fut le premier secrétaire de Martinès de Pasqually. Dans cette IV^{ème} et dernière partie, vous découvrirez de nombreuses lettres très touchantes adressées à Jean-Baptiste Willermoz (première section) et au Temple Coën de Toulouse (seconde section). Au-delà de l'aspect pittoresque du personnage de **Pierre Fournié**, c'est à une véritable plongée dans l'esprit de la fin du XVIII^{ème} siècle à laquelle nous vous invitons par la lecture de ces lettres dont la rédaction s'échelonne de 1771 à 1792.

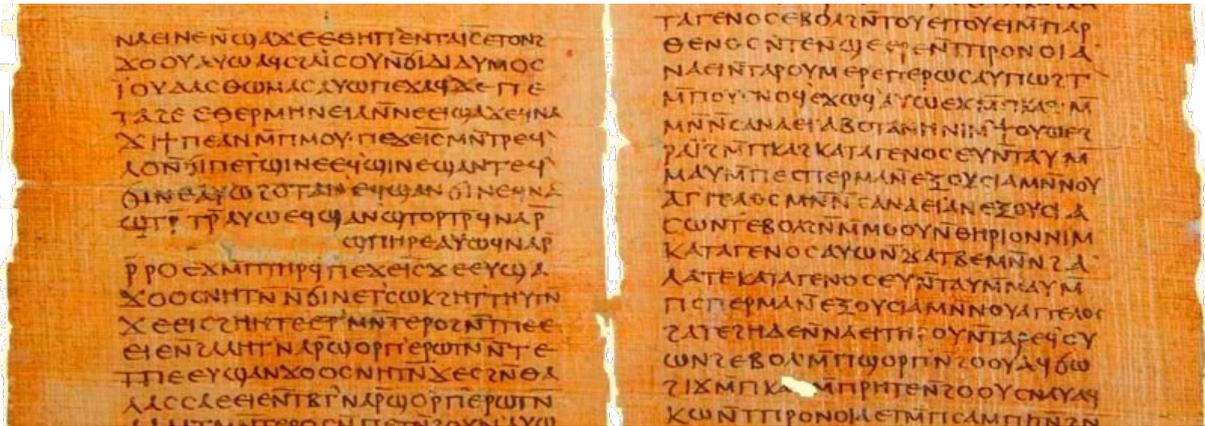


Éliphas Lévi en 1836 dessiné par un de ses amis

Nous continuons la publication du *Voile du Temple déchiré* d'**Éliphas Lévi** avec les chapitres V et VI de l'ouvrage qui en compte 12. Et nous vous proposons un véritable cours de Kabbale en 10 leçons avec *Les Éléments de la Kabbale*, une série de 10 lettres qu'**Éliphas Lévi** adressa à Lucien Mauchel. Nous terminons ce numéro avec un très beau poème d'**Éliphas Lévi** intitulé *Le Sphinx*. Le prochain numéro sera consacré en grande partie à l'Abbé Constant avec de nombreuses pépites.

*Bruno Le Chaux,
rédacteur en chef.*

DES HYPOSTASES DU GRAND ESPRIT INVISIBLE



par Fabien Decorps

Cet article propose d’offrir un éloge au Grand Esprit Invisible et de faire ressortir les principes majeurs de Sa magnificence en s’inspirant des écrits gnostiques de la bibliothèque copte de Nag Hammadi (aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade).

Nous présenterons toutes les facettes de cette divinité suprême du Gnosticisme chrétien des premiers siècles, ce qui nous entraînera dans un voyage au cœur de la vision gnostique du monde. Dans leurs niveaux d’interprétation les plus subtils, les écrits gnostiques emportent leurs lecteurs dans un immense océan vibratoire. Nous traverserons toute l’étendue de l’Infini en détaillant progressivement toutes les hypostases du Grand Esprit Invisible. Cela nous conduira à éclaircir quelques mystères contenus dans les écrits de Nag Hammadi, comme le système cosmogonique gnostique, le mystère de l’Incarnation du Christ ou encore, l’origine du mal.

En effet, c’est le principe fondamental de la Gnose de démontrer que Dieu est un Amour infini et d’expliquer, de concilier l’idée d’un Créateur absolument parfait et bon, avec une création qui peut paraître bien loin de l’être pour l’homme terrestre.

Nous utiliserons principalement tout au long de cet article, les textes suivants : *L'Apocryphon de Jean* (écrit vers 110-120 après J.C), *Prôtennoia Trimorphe* (écrit entre 150 et 250 après J.C) et le *Livre sacré du Grand Esprit Invisible* (Datation plus ou moins impossible, Irénée de Lyon en connaissait certainement une partie, ce qui autorise à dater l'écrit au plus tard vers 180 après J.C).

Les hypostases du Grand Esprit Invisible :

Il y aurait bien des manières de présenter le Grand Esprit Invisible et nous nous baserons ici, sur des extraits de *l'Apocryphon de Jean* et de *Prôtennoia Trimorphe*, que nous commenterons pour chaque hypostase :

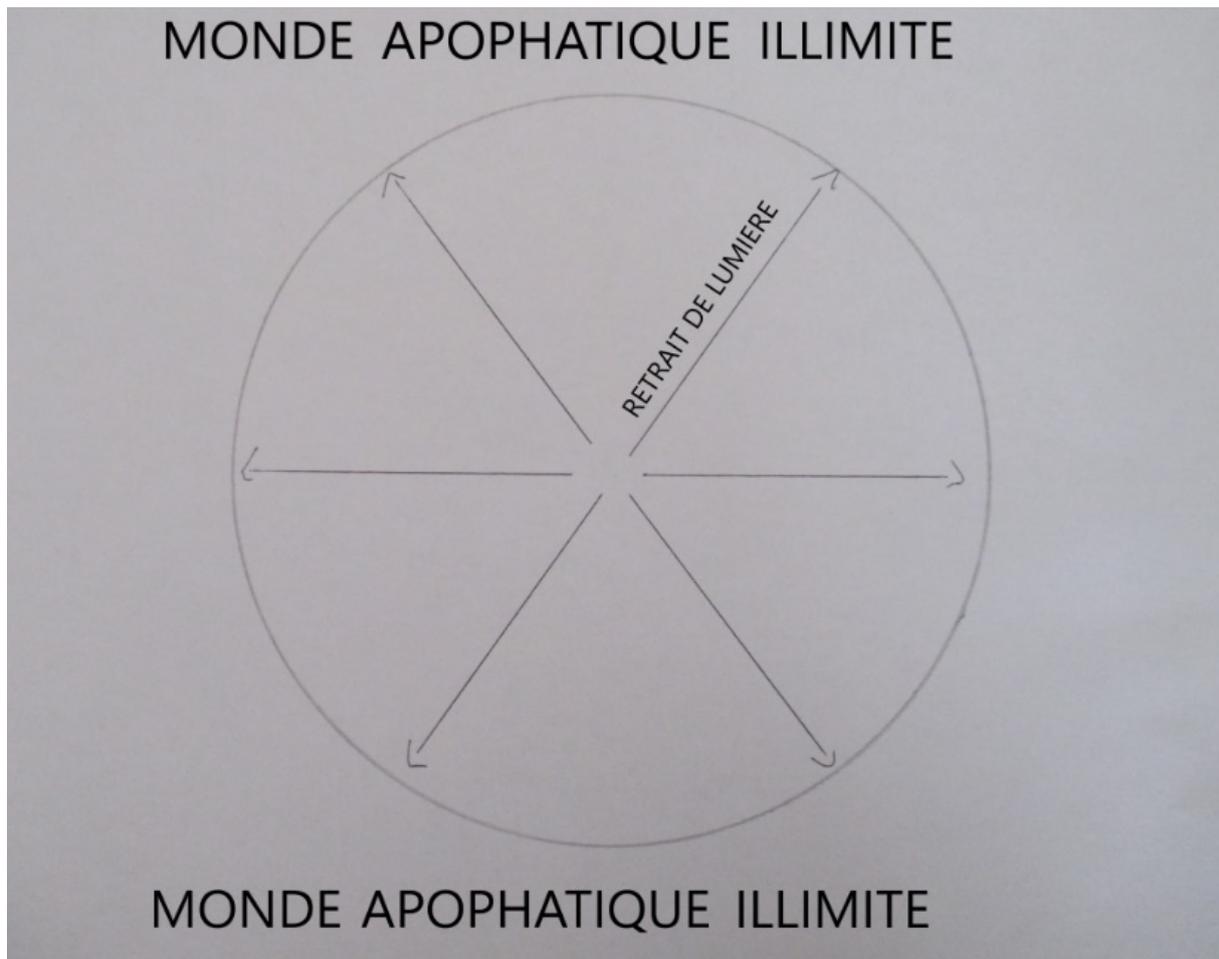
« Il n'est pas concevable de Le concevoir comme on conçoit les dieux ou en des termes similaires. Il est en effet plus qu'un dieu, car nul n'existe au-dessus de Lui et nul ne Le domine. Il n'existe pas non plus en quelque chose qui Lui soit inférieur, puisque tout existe en Lui seul. Il est éternel, puisqu'il n'a besoin de quoi que ce soit, car Il est absolument parfait. Il ne manque de quoi que ce soit qui puisse Le rendre plus parfait. Il est au contraire totalement parfait en tout temps dans la Lumière. » (*Apocryphon de Jean* NH II et IV ; 2,33-3,7.)

Dans *l'Apocryphon de Jean*, conformément à la conclusion générale de toutes les hypothèses du *Parménide* de Platon [1], le Grand Esprit Invisible est « être » et « non-être » à la fois. Ici, Il est décrit comme une Volonté parfaite, en qui toute la réalité à venir existe déjà. Précisons que pour les Gnostiques, le Grand Esprit Invisible est appelé « non-être », non au sens de néant, mais en ce qu'il ne peut recevoir aucune détermination qui ferait de Lui quelque chose. Le temps n'existe pas encore, l'espace non plus puisque rien ne vient délimiter le non-être. Le Grand Esprit Invisible est en dehors de toute réalité temporelle, Il est éternel. C'est une Lumière invisible, une Volonté dans la Lumière invisible. Il est inintelligible.

« Il est illimité, car nul n'existe avant Lui pour Le limiter. Il est indistinct, car nul n'existe avant Lui pour Lui imposer une distinction. Il est incommensurable, car nul n'a existé avant Lui pour Le mesurer. Il est invisible, car nul ne L'a vu. Il est éternel, existant éternellement. Il est indicible, car nul ne peut L'appréhender afin de Le dire. Il est innommable, car nul n'existe avant Lui pour Lui donner un nom. Il est une Lumière incommensurable, sans mélange, sainte et pure. Il est

l'indicible, parfait dans Son incorruptibilité. Il n'est ni perfection, ni béatitude, ni divinité mais Il est supérieur à ces notions. Il n'est ni corporel, ni incorporel, ni grand, ni petit. Il n'existe pas de moyen qui permette de dire qu'Il est une quantité ou une [...]. Nul ne peut en effet Le penser, car Il ne fait pas partie de ceux qui existent, mais leur est bien supérieur, non du fait de Sa supériorité, mais en Lui-même. Il ne fait pas partie des éons ni du temps, car si quelqu'un fait partie des éons, c'est que d'autres ont préparé cet éon pour lui. Il n'a pas été soumis à une division temporelle, puisqu'Il n'a rien reçu d'un autre. Ce que l'on reçoit est un emprunt fait à un à autre, or celui qui est premier n'existe pas de façon à recevoir de Lui-même. » (*Apocryphon de Jean* NH II et IV ; 3,8-3,36.)

Le Grand Esprit Invisible reçoit maintenant l'attribut d'illimité. Il est ensuite précisé « que nul n'existe avant Lui pour Le limiter », ce qui sous-entend que c'est Lui-même qui va Se limiter pour laisser place à la Création et lui donner ainsi une limite. Le Grand Esprit Invisible va donc créer un vide dans le monde apophatique pour créer un espace-temps de création.



Une partie de Sa Lumière s'étant maintenant rétracté sur elle-même, un espace vide et limité apparaît. En fait, la Lumière en se retirant, telle un océan, a laissé une empreinte, l'espace créé n'est donc pas totalement vide. Cette empreinte est constituée, de manière imagée, par des grains de sel qui étaient dissous dans l'océan de la Lumière du monde apophasique. Ils correspondent à la notion de Jugement divin alors que l'océan de Lumière du monde apophasique est assimilé à la notion de Miséricorde divine. Celle-ci, en se retirant va laisser les grains de Jugement comme une empreinte dans l'espace vide créé.

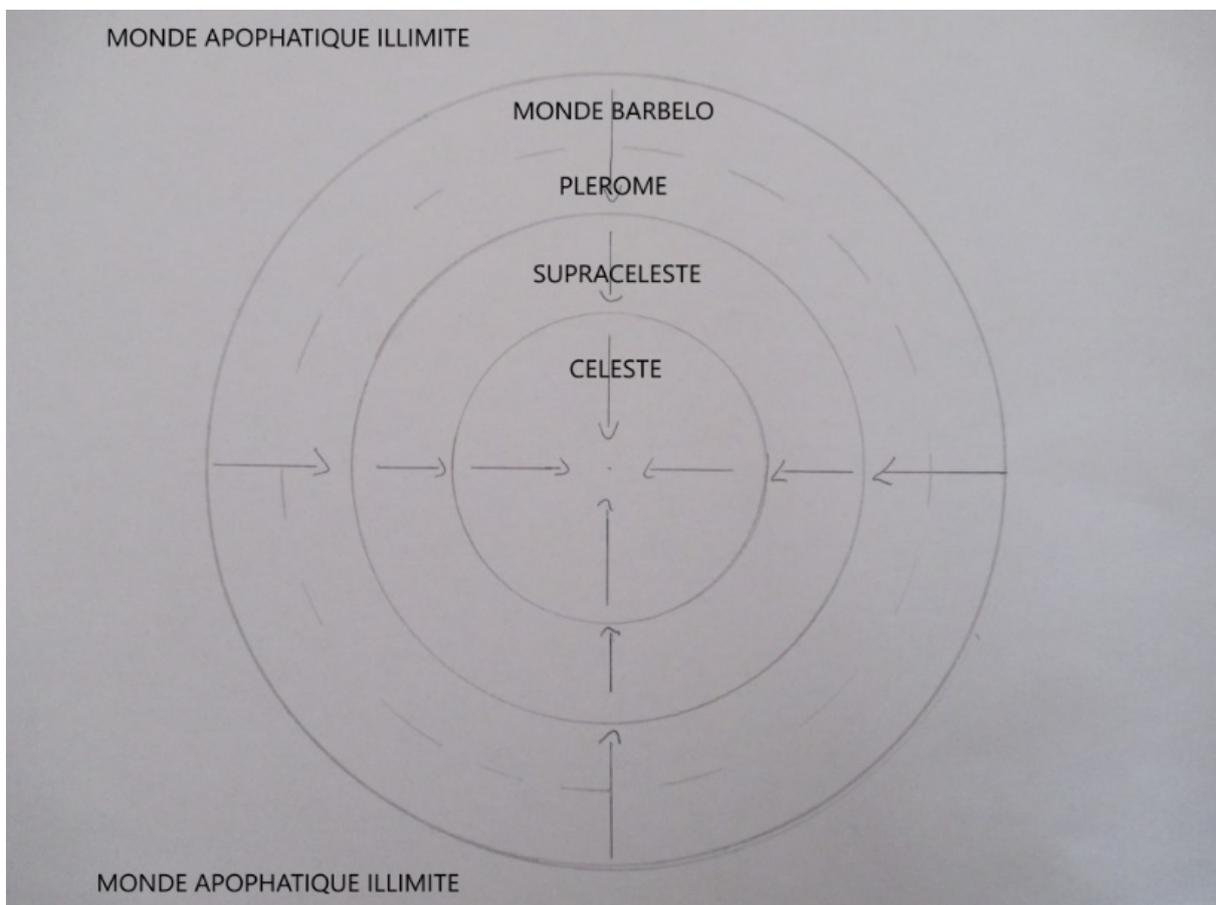
Si l'*Apocryphon de Jean* précise ensuite que le Grand Esprit Invisible « n'est ni perfection, ni béatitude, ni divinité », c'est pour nous indiquer qu'Il est co-existant et consubstantiel à la Triade divine qui émane de Lui. En effet, dans la suite du traité, la notion de perfection sera accordée au Père (Voir *Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 48,1-2), la béatitude à la Mère (Voir *Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 75,10-13) et la divinité au Fils (Voir *Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 22,19-22). Le Grand Esprit Invisible est supérieur à toutes ces notions. Cependant, les Gnostiques Barbélo-Séthiens ont pour spécificité l'identification explicite entre l'Un et le Père. C'est-à-dire que la consubstantialité entre cette hypostase et le Grand Esprit Invisible, est plus floue que pour les deux suivantes même si elle reste bien marquée. On retrouve cette notion chez Porphyre (Voir P. Hadot, *Porphyre et Victorinus*, p.258), qui reprenant une thèse des *Oracles chaldaïques*, identifie, lui aussi, le Père de la Triade avec la Cause première.

« C'est Lui l'Esprit qui se pense Lui-même dans Sa propre Lumière qui L'entoure. C'est Lui qui est la source d'eau vive, la Lumière pleine de pureté. La source de l'Esprit s'écoula, venant de l'eau vive de la Lumière. Et il organisa tous les éons et leurs ordres. En toutes formes Il pensa Sa propre image en La voyant dans l'eau de Lumière pure qui L'entoure. Et Son Énoia devint une œuvre, se manifesta et se tint devant Lui dans le flamboiement de la Lumière. Elle est la première puissance manifestée antérieurement à toutes choses. » (Voir *Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 26,15-27,7).

La Lumière du monde apophasique entoure le point de Volonté qu'est l'Esprit. Elle va revenir dans le vide laissé par le phénomène de rétractation, « l'eau vive de la Lumière va s'écouler à partir de la source de l'Esprit » et va émaner « tous les éons et leurs ordres ». On voit bien là, le système de pensée Pananthéiste du Gnosticisme (Voir *Évangile selon Thomas*, Logion 3), la Divinité étant à l'extérieur (le monde apophasique)

et à l'intérieur de la Création. Elle emplit tout. Précisons ici que le système gnostique n'est pas basé sur le créationnisme traditionnel « ex-nihilo » mais sur le principe de création par émanation successive à partir de l'infini.

La Lumière, dans son expansion, se diffuse de manière ralentie et forme une Lumière nouvelle et créatrice. Cette dernière va changer de manifestation, modifier sa fréquence vibratoire au fur et à mesure, en se propageant. Dans la Décade des éons du monde de Barbélô, la Lumière est symboliquement de couleur lapis-lazuli. Ces éons sont purement divins, sans forme, formant un monde de Pensée et de Silence. Ils sont directement reliés au monde apophatique. Le monde de Barbélô et le Plérôme n'ont donc pas la forme d'une sphère, ils sont ouverts sur l'infini et en expansion [2] dans l'espace vide créé.



Nous ferons ici un léger commentaire de type kabbalistique, bien que Gnose et Kabbale soient différentes, elles présentent des similitudes. Cela permettra d'offrir aux lecteurs un autre type d'explication sur ce phénomène d'émanation de la Lumière originelle. Le Grand Esprit Invisible passe de l'état d'*Éin* [אין] (le non-être) à *Yèsh* [יש] (l'existence sans forme).

Par cette transformation, le *Yod* [י] d'*Éin* [אין] entre dans le *Alef* [א] symbolisant le Silence. Le *Shin* [ש] est la force active qui empêche le *Yod*, le point, de se désagréger en tournant sur lui-même, et lui apporte sa qualité de force centrifuge d'ouverture. Ainsi, *Yèsh* [יש] est l'existence, le déterminable contrairement à l'*Éin*, où le *Yod* symbolisant le point de potentialité de toutes manifestations, se trouvait entre le silence d'*Alef* et l'illusion du *Noun*. La Prôtennoia (Première pensée) est la première hypostase du Grand Esprit Invisible. C'est la manifestation de la première personne de la Triade divine, le Père. Prôtennoia correspond au *Alef* [א] du Tétragramme sacré Éyééh [א ה ו ה]. C'est le *Yod* encore renfermé dans le silence d'*Alef*, le point d'existence à l'origine de tout et la ligne créatrice d'*Éin-Sof-Or* [אור אין סוף], la Lumière infinie.

Revenons sur l'évocation précédente de « l'eau vive ». Elle correspond à la nuée lumineuse que l'on rencontre très souvent dans la Bible et les écrits gnostiques. C'est une allusion à l'océan primordial, base de tous les systèmes cosmogoniques des anciennes civilisations. Si cette eau est vive, c'est parce qu'elle a été déchargée de son sel, tandis que la nuée hylique que produira la Pistis Sophia en sera pleine. On comprend mieux le Christ disant à la Samaritaine :

« Quiconque boit de cette eau aura encore soif mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif et l'eau que je lui donnerai sera en lui une source d'eau vive qui jaillira en vie éternelle » (*Évangile de Jean*, Chapitre 4, Versets 13 et 14).

Cette eau vive dont parle le Christ est à rapprocher du *Shéfà* des Kabbalistes, donc de la Lumière de la lampe qui illumine l'intérieur de l'être humain (Voir *Évangile selon Matthieu*, Chapitre 6, Verset 22).

Pour ce qui est des origines de la formation de l'Univers, une deuxième limite apparaît, signifiée par la circonférence de celui-ci. Cette limite est couramment appelée Horos. Possédant une force de séparation/répulsion, une force de consolidation/attraction, une puissance formatrice et une puissance oustrogénétique [3], elle consolide et affermit le Plérôme et limite l'Univers [4]. C'est à partir du point de concentration de l'empreinte, du dépôt, laissé par le retrait de la Lumière du monde apophatique, que la matière sera formée. La nuée lumineuse s'est chargée de sel, devient une nuée hylique [5]. C'est ainsi que l'Univers devient un monde de Jugement et impose sa domination sur le céleste [6]. Une dernière limite sera instaurée pour séparer le céleste du supracéleste. L'Archonte Ialdabaôth

étant incapable de contenir tout le Jugement divin, en exagère l'intensité et le déforme, devenant le principe du mal [7].

Le Père :

Comme nous l'avons précisé dans le chapitre précédent, le Père est quasiment assimilé au Grand Esprit Invisible dans la Gnose Barbelô-Séthienne. En cela, ayant déjà décrit le Principe suprême, nous ne nous attarderons pas à présenter la première hypostase du Grand Esprit Invisible. Dans la pensée gnostique, le Père est le Dieu non manifesté ou le Grand Esprit Invisible. C'est l'Incommensurable, la Prôtennoia du Grand Esprit Invisible.

Pour aller plus loin, voici la description que nous en donne *Prôtennoia Trimorphe* (NH XIII ; 35,1-36,33) :

« C'est moi la Prôtennoia, la Pensée qui existe dans la Lumière. C'est moi le mouvement qui existe en toutes choses, celle dans laquelle toutes choses subsistent, le premier engendré parmi ceux qui vinrent à l'existence, celle qui existe avant toutes choses, qu'on appelle de trois noms, et qui seule existe, parfaite. Je suis invisible dans la pensée de l'Invisible, alors que je suis révélée parmi les incommensurables, les ineffables. [...] Je suis un Son qui résonne doucement, existant depuis le commencement, existant dans le Silence. [...] C'est par moi qu'émane la connaissance, alors que je me trouve parmi les ineffables et les inconnaissables. C'est moi la perception et la connaissance, émettant un Son à partir d'une pensée. C'est moi le Son véritable, retentissant en tout être. Et ils le savent, parce qu'une semence existe en eux. C'est moi la pensée du Père, et c'est de moi que le Son a procédé, c'est-à-dire la connaissance de ceux qui n'ont pas de fin. Alors que je suis pensée pour le Tout, unie à la pensée inconnaissable et incompréhensible, je me suis manifestée, moi, en tous ceux qui m'ont connu, car c'est moi, en effet, qui suis uni à chacun dans la pensée cachée et dans un Son élevé et un Son issu de la pensée invisible. Et, il est incommensurable, étant dans l'incommensurable, c'est un mystère, c'est un insaisissable issu de l'incompréhensible, c'est un invisible à tous, bien que manifesté en toutes choses, c'est une Lumière existant dans une Lumière. »

Le texte commence par nous indiquer que la Prôtennoia est une Pensée en mouvement. Le thème revient souvent chez Platon où l'âme du monde est principe du mouvement car automotrice. Dans *Phèdre ou de la Beauté* (245 c), il la pose comme « source et principe du mouvement pour tout ce qui est mû ». L'attribution du mouvement à la Prôtennoia rappelle aussi la description de la Sagesse dans *La Sagesse de Salomon* au chapitre 7, où elle est présentée comme « mobile » (Verset 22) et « plus mobile que tout mouvement » (Verset 24).

Puis, la Prôtennoia déclare : « Je suis un Son qui résonne doucement, existant depuis le commencement, existant dans le Silence ». Par comparaison, avec la structure relativement simple et parfaitement symétrique de l'hymne, la *Prôtennoia Trimorphe* peut apparaître comme une œuvre singulièrement complexe par la manière dont elle combine une tripartition formelle du texte avec la triple descente de la Prôtennoia et la Triade Père-Mère-Fils et, Son (masculin)-Voix (féminin)-Discours/Verbe (masculin). En s'identifiant comme Son, la Prôtennoia décrit ici son état non manifesté antérieur à son apparition comme Voix, puis comme Verbe ou Discours.

Le Silence dans lequel ce Son inarticulé existe, caractérise la demeure de la Prôtennoia dans le non-être, avant son extériorisation. Le Silence désigne un niveau d'être quasi identifiable au Grand Esprit Invisible. Enfin, Prôtennoia se définit comme « uni à chacun dans la pensée cachée et dans un Son élevé et un Son issu de la pensée invisible ». Le Père ne peut être ressenti par l'homme sensible que dans sa pensée cachée, c'est-à-dire intérieure, dans un Son élevé, c'est-à-dire dans le Silence. Cela nous signifie que le Père ne peut être pensé et totalement connu. *L'Évangile selon Jean* souligne aussi cette vérité au Chapitre 6, Verset 46, où Jésus explique que chacun reçoit un appel du Père mais que pour véritablement le connaître, il faudra passer par plusieurs paliers et d'abord par le Fils :

« Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque entend et apprend du Père vient à moi. Non que personne ait vu le Père sinon celui qui vient de Dieu et qui, lui, a vu le Père. »

Après avoir reçu l'enseignement du Fils, on doit continuer à se rapprocher de Dieu soi-même par le travail personnel. La transcendance du Père est telle qu'on ne peut espérer le connaître avant de l'adorer (*Colit qui novit*), mais qu'on apprend à le connaître en l'adorant (*Novit qui colit*).

« Elle est la Pronoia de toutes choses, la Lumière qui illumine, l'image de la Lumière de l'Esprit. Elle est la puissance parfaite qui est l'image de l'invisible Esprit virginal et parfait. Elle est la première puissance, la glorieuse Barbélô, gloire parfaite dans les éons, gloire de la manifestation. Elle rendit gloire à l'Esprit virginal et le loua, car c'est de lui qu'elle avait été manifestée. Elle qui est la Première pensée, l'image de cet Esprit, elle fut la matrice de tout car elle existe avant eux tous. Elle est la Mère-Père, l'Homme primordial androgyne, l'Esprit-Saint, le triple mâle, la triple puissance, le triple nom androgyne, l'Éon éternel parmi les éons invisibles et la première à être. » (*Apocryphon de Jean* NH II et IV ; 4,32-5,11.)

Barbélô est l'Homme primordial androgyne, c'est-à-dire, selon la sentence 315 des *Sentences de Sextus* [8], l'Énoia qui est sortie du Grand Esprit Invisible sous une forme androgyne. Cette Énoia androgyne contient en elle-même la Prôtennoia identifiable au Père et la Pronoia identifiable à la Mère. C'est par la deuxième hypostase, c'est-à-dire Pronoia, que l'Homme primordial androgyne est manifesté car sans la dimension féminine, il n'est encore rien. Mais alors quelle différence pouvons-nous établir entre la Prôtennoia et la Pronoia ? La première est une Pensée tournée vers l'Unité originelle, c'est le point (*Yod*) contenant toutes les potentialités à venir. Quant à Pronoia, c'est la Pensée tournée vers la multiplicité à venir, c'est le souffle (*Hé*) qui va manifester la vie et transmettre la Volonté du Père. Elle est la Providence du Grand Esprit Invisible qui va penser les Touts avant qu'ils n'existent. Quand elle pense, elle actualise la Pensée du Père et la manifeste au Fils (*Vav*, la ligne) par qui toute chose est créée selon le plan établi par le Père.

Notons que le Père est appelé « Esprit virginal » et la Mère « Vierge mâle » signifiant leur nature dyadique et androgyne. L'un ne va pas sans l'autre et ne peut être défini sans faire appel à l'autre. Ils ne forment qu'un seul être et deux êtres consubstantiels à la fois. La Triade divine des Barbélô-Séthiens était présentée par les Valentiniens par une tétrade comportant deux dyades, celle du Père androgyne et une deuxième celle du Fils androgyne. Dans le système triadique, seule la première dyade est explicite, celle du Fils étant implicite. Comme nous le verrons, il existe une deuxième triade au niveau du Plérôme, Père, Fils et Saint-Esprit et cette fois c'est la première dyade qui est implicite et la seconde, explicite.

En fait, les Gnostiques nous montrent les différentes hypostases d'une seule et même chose, le Grand Esprit Invisible. C'est le déroulement d'un auto-engendrement de Lui-même devant se conclure par l'apparition du Plérôme et de l'Homme parfait véritable. Le Grand Esprit Invisible a donc la particularité de pouvoir être Un et plusieurs à la fois, conscient de Sa nature propre à tous les niveaux du réel. Citons, un texte du corpus de Nag Hammadi, intitulé *Le Tonnerre, Intellect parfait* car il résume parfaitement la situation en quelques lignes :

« C'est moi la fiancée et le fiancé, et c'est mon mari qui m'a engendrée. C'est moi la mère de mon père et la sœur de mon mari, et c'est lui mon rejeton. » (Voir *Le Tonnerre, Intellect parfait*, NH VI ; 13,28-13,32).

Ensuite, dans le passage de l'*Apocryphon de Jean* (NH II et IV ; 4,32-5,11) cité précédemment, la Pronoia est décrite comme « matrice de tout car elle existe avant eux tous », ce qui revient à dire qu'elle est principe de la vie universelle. Comme c'est par Sophia que la vie sera transmise hors du Plérôme, elle reçoit le titre de « Vie » et de « Mère des vivants » (Voir *Apocryphon de Jean* NH II et IV ; 23,21-23,24). Il en sera de même pour Épinoia (Voir *Apocryphon de Jean* NH II et IV ; 20,15-20,19) car elle deviendra la mère des spirituels, les véritables « vivants ». Pronoia est donc la dispensatrice de la vie (*Hayah*) qui est la racine de l'âme. L'homme possède en réalité une arborescence de niveaux d'âme. Les cinq degrés de l'âme (*Néfèsh, Rouah, Néshamah, Hayah, Yehidah*) ont cinq sous-niveaux chacun et ainsi de suite. *Hayah* est contenue en potentialité, ainsi que les deux autres niveaux de l'âme (*Néshamah, Rouah*) dans la *Néfèsh*. Elle est donc en germe en tout être et elle est transmise par l'intermédiaire de Sophia.

C'est le quatrième degré de l'âme des Kabbalistes qui le définissent ainsi :

« Dans ce degré de l'âme, la Présence divine est perçue avec une grande plénitude. *Hayah* est l'existence pure de l'individualité. Ce corps, qui n'en est pas vraiment un, est difficile à décrire concrètement, il est le support du *Yèsh* (il y a) émanant de *Éin* (Néant), c'est-à-dire qu'à ce stade persiste encore une notion de Moi dans sa forme la plus pure. Ce *Yèsh* est ce qu'on pourrait appeler le Divin en Soi. Les trois niveaux de l'âme, précédant la *Hayah*, influent directement l'humain, ce qui n'est pas le cas des deux niveaux supérieurs, *Hayah* et *Yehidah*, qui n'entrent en action que dans le *Ôlam ha-Ba*, le monde à venir. *Hayah* est le verbe vivre en hébreu, ou plus exactement : vivante. Il est

étonnant de constater que la *Néfèsh*, qui est la quiétude, correspond à un niveau inférieur et agité, alors que *Hayah* qui veut dire aussi vif ou alerte, qui est pourtant un niveau de sérénité. Ceci montre surtout que les mondes supérieurs ne sont pas passifs, car ils dépendent du *ratson*, de la volonté. La *Hayah* se trouve dans le bas du monde d'*Atsîlouth*, là où commence la notion de temps. Elle est le principe de la vie avant même sa manifestation, les trois niveaux inférieurs sont les mouvements du souffle ; et la *Hayah* est la présence vivante avant toute expression de ce souffle. » (*Dictionnaire encyclopédique de la Kabbale, Kabbale, Kabbalistes, livres et terminologie*, Georges Lahy.)

Dans la suite de ce texte, pour faciliter, nous emploierons le terme « étincelle » pour signifier qu'il ne s'agit pas d'*Hayah* en tant que quatrième niveau d'âme mais en tant que sous-niveaux d'un autre degré d'âme.

Précisons aussi dès à présent les correspondances entre les terminologies employées dans différentes langues pour définir l'âme. Pour simplifier nous suivrons le schéma suivant : Grec / Copte / Hébreu / Français :

Ainsi *Soma* [σώμα] correspond à *Pneuma nantimimon* [πνευμα νόνημιμον] / *Néfèsh* [נפש] / Esprit contrefait, Âme corporelle ou corps. La *Psyché* [ψυχή] correspond à *Psyché* [פסחח] / *Rovah* [רוח] / Âme si on traduit du Grec ou Esprit à partir de l'Hébreu.

Le *Noûs* [νοûς] ou *Pneuma-Agios* [πνεύμα-αγιος] correspond à *Noûs* [נוץ] ou *Pneuma-Étovaab* [πνεύμα-ετοβααβ] / *Rovah Ha-Qodèsh* [רוח הקודת] / Intellect ou Esprit-Saint.

Le *Pneuma* [πνεύμα] correspond à *Pneuma* [πνεύμα] / *Neshamah* [נשמה] / Esprit si on traduit du Grec ou Âme à partir de l'Hébreu.

L'extrait de l'*Apocryphon de Jean* cité précédemment se termine en précisant que Prôtennoia-Pronoia est « l'Esprit-Saint, le triple mâle, la triple puissance, le triple nom androgyne, l'Éon éternel parmi les éons invisibles et la première à être ». On pourrait être surpris de retrouver le qualificatif « Esprit-Saint » dans la Trinité suprême Père-Mère-Fils. C'est pour que le lecteur puisse remarquer la différence et le lien existant entre Pronoia et Épinoia. Cette dernière étant une extension de la Pronoia dans le monde sensible, c'est aussi à Épinoia que revient le titre d'Esprit-Saint et de Vie. Dans son discours, *Prôtennoia Trimorphe* (NH XIII ; 35,13) se

qualifie comme « la vie de mon Épinoia », soulignant la consubstantialité existante entre elle et Épinoia.

Dans l'*Apocryphon de Jean*, *Néfèsh* correspond à l'Esprit contrefait [πνευμα νόησιμον], *Rouah* à l'âme [ψυχη], *Rouah-Qodèsh* à l'Intellect [νοησις], aussi appelé Esprit de vie ou Esprit-Saint [πνευμα-ετουααβ], *Neshamah* à l'Esprit [πνευμα].

C'est donc Pronoia qui dispense la vie, Épinoia l'Esprit de vie ou Esprit-Saint, Sophia l'Âme, et l'Archonte l'Esprit contrefait. C'est par Épinoia que l'homme unifie son âme avec la racine de son être et trouve le chemin vers la vie éternelle.



Pronoia est donc en chacun de nous à travers les différents niveaux de l'âme. C'est elle qui est véritablement la vie et l'Esprit-Saint invisible qu'elle dispense dans le monde sensible à travers la Sophia illuminée et Épinoia.

Comme nous l'avons fait pour la première hypostase du Grand Esprit Invisible, nous citerons pour aller plus loin un extrait du discours de la *Prôtennoia Trimorphe* (NH XIII ; 42,5-42,17) sur la deuxième hypostase :

« C'est moi le Son qui s'est manifesté à partir de ma pensée, car c'est moi le conjoint, alors qu'on m'appelle la pensée de l'Invisible, alors qu'on m'appelle la Voix inaltérable, on m'appelle la conjointe. Je suis une, je suis immaculé. C'est moi la Mère et la Voix, parlant de multiples

manières, parachevant le Tout. C'est moi qui parle en toute créature, et je fus connu par le Tout. C'est moi qui produis la Voix du Son aux oreilles de ceux qui m'ont connu, c'est-à-dire les Fils de la Lumière. »

Dès les premières lignes, la Prôtennoia s'identifie comme entité androgyne, elle est conjoint en tant que Son et conjointe en tant que Voix. Le processus d'auto-engendrement continue et le Son devient Voix. Celle-ci est immaculée car androgyne. Elle émet la Voix du Son de multiples manières, c'est-à-dire de manière universelle, dans tous les langages possibles. C'est une langue de Feu, l'Esprit-Saint (Voir *Actes des apôtres*, Chapitre 2, Versets 1 à 4). Elle est la Voix intérieure qui est en chacun de nous mais que seul l'homme intérieur (l'âme) entend véritablement. Les Élus sont capables de l'entendre parfaitement en eux. C'est cette Voix qui les lie avec la divinité et leur apporte la connaissance. C'est l'expérience intérieure de la divinité, un lien indestructible mais difficilement appréhendable par le mental (l'Esprit contrefait). L'*Évangile selon Thomas*, texte chrétien aux accents gnostiques, nous présente un système Panenthéiste (Voir Logion 3), c'est-à-dire, un système pensant la divinité comme étant à l'extérieur de la créature et à l'intérieur à la fois. Il en est de même dans l'*Apocryphon de Jean* et *Prôtennoia Trimorphe* où la divinité est le mouvement et le mobile profond de chaque être et se fait entendre en chacun d'eux. La Prôtennoia-Pronoia est donc l'Esprit-Saint qui agit en nous et nous libère de l'Esprit contrefait par l'intermédiaire d'Épinoia de la Lumière. Comme nous allons le voir maintenant, la divinité va aussi se manifester à sa créature de manière extérieure, en émanant le Verbe.

Le Fils :

« C'est le Monogène manifesté par le Père, le Dieu autogène, le Fils premier engendré de tous ceux qui appartiennent au Père, la Lumière pure. Alors le Grand Esprit Invisible se réjouit à cause de la Lumière qui avait été manifestée par la première puissance, sa Pronoia, Barbélô. » (*Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 30,5-30,15.)

Le Fils reproduit le modèle triadique de la Pensée et se trouve investi de trois titres, il est Monogène en référence à la Monade-Esprit. Il est Autogène car autoengendré par un acte androgynique de Barbélô.

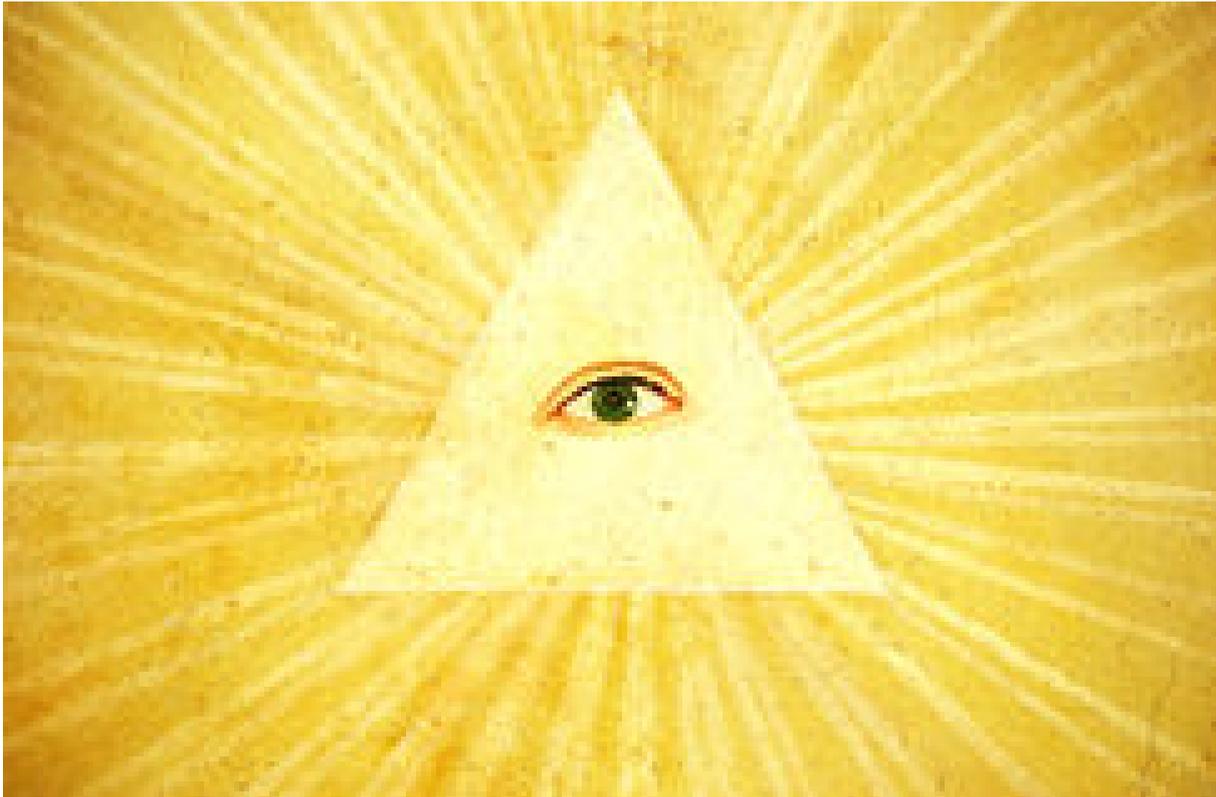
« Et Il oignit ce Fils de sa Bonté/Méssianité, afin qu'il devînt parfait et qu'il fût sans besoin, étant devenu Christ, puisqu'il l'a oint de la

Bonté/Méssianité que l'invisible Esprit a versée sur lui. Et le Fils reçut l'onction de l'Esprit virginal et se tint en sa présence glorifiant l'invisible Esprit ainsi que celui par qui il a été manifesté. Et le Fils demanda que lui fût donné un partenaire, l'Intellect. L'invisible Esprit fit un signe d'assentiment. Alors Intellect se manifesta et se tint auprès de lui ainsi que de Bonté/Méssianité, glorifiant l'invisible Esprit ainsi que Barbélô. Toutes les œuvres qui précèdent ont été produites dans un silence associé à Énnoia. » (*Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 30,15-31,11.)

Ensuite, le Fils demande et reçoit une partenaire, l'Intellect, *νοῦς* en grec, *noyc* en copte.

Selon Platon, c'est une faculté autoptique, l'Intellect voit et il se voit en se retournant sur lui-même (Voir *Timée ou de la Nature* 90d, *La République ou de la Justice* 7, 533d). Le Fils a donc la faculté de voir le monde créé et de se retourner pour voir le monde de Barbélô et du Grand Esprit Invisible. Pour Philon d'Alexandrie, l'Intellect est le cocher et le gouvernant de l'âme (Voir *Legum allegoriæ* III, 224). Selon le *Corpus Herméticum*, l'Intellect est comme un prix que l'âme doit gagner (IV, 3) et comme le fixateur du regard du cœur (VII,1).

C'est « la lampe du cœur » (Voir *Le Tonnerre, Intellect parfait*, NH VI ; 19,5 ou *Enseignement de Silvanos* NH VII ; 99,15-99,21) dès lors que l'Intellect, à l'instar de l'œil (*Évangile selon Matthieu*, Chapitre 6, Verset 22) est considéré comme ce qui illumine l'intérieur de l'être humain. L'*Évangile de Marie* décrit le *νοῦς* dit individuel. C'est un niveau de l'âme reliant la *Psyché* au *Pneuma*. L'Intellect correspond donc tout simplement au Saint-Esprit.



Pigéra-Adamas reçoit souvent le qualificatif « d'œil de la lumière » [9]. Il est « œil » (νοῦς, féminin) et « lumière » (Verbe, Grand Logos, masculin).

Le Gnosticisme nous plonge en plein dans un océan de vibration et nous décrit deux « claviers » d'énergies fonctionnant ensemble et n'étant qu'Un. Le Verbe, qui est une Lumière, va en se propageant dans le vide créé par le retrait de la Lumière primordiale, élever sa fréquence vibratoire et créer tous les mondes. À contrario, l'Esprit-Saint, l'œil représentant l'Âme et la Conscience, la Vie en général, va diminuer sa fréquence vibratoire au fur et à mesure de sa descente dans les éons inférieurs.

Enfin, il est rappelé que tout ce qui s'est produit jusque-là, l'a été dans le Silence d'Énnoia car maintenant le Verbe-Intellect va être manifesté.

« Alors l'invisible Esprit voulut faire une œuvre au moyen d'une Parole. Sa Volonté devint une œuvre. Elle se manifesta et se tint avec Intellect et la Lumière, le glorifiant. La Parole suivit Volonté, car c'est par la Parole que le Christ a créé toutes choses, lui le Dieu autogène. Le Grand Esprit Invisible conféra la perfection au Dieu autogène, Fils de Barbélô, pour qu'il se tint auprès du Grand Esprit Invisible. Il est le Dieu autogène, le Christ, que l'Esprit a honoré d'un grand honneur parce qu'il était issu de sa Prôtennoia. Il est celui que l'invisible Esprit a établi

comme Dieu sur toutes choses, Dieu véritable. L'Esprit lui donna toute autorité et fit en sorte que la Vérité qui est en Lui-même fût mise à la disposition de ce Dieu véritable, afin qu'il pense toute choses, lui dont le nom ne sera dit qu'à ceux qui en sont dignes. » (*Apocryphon de Jean* BG II ; NH III ; 31,12-32,19.)

Nous retrouvons ici un schéma de construction bien connu dans le Christianisme en général, Pensée, Volonté et Action. La Prôtennoia du Grand Esprit Invisible va prendre forme car il en est ainsi de Sa Volonté. Mais quelle est donc cette œuvre que le Grand Esprit Invisible voulut manifester ? C'est bien entendu le Plérôme de grâce, monde divin absolu et parfait, le monde du Fils de l'Homme. Le thème de la Parole créatrice renvoie à l'*Évangile selon Jean*, considéré par les Gnostiques comme une propédeutique à la révélation de l'*Apocryphon de Jean*. Dans le prologue de l'*Évangile selon Jean* (Chapitre 1, Verset 3) « tout a existé par elle (la Parole) et rien de ce qui existe n'a existé sans elle » et dans l'*Apocryphon de Jean*, « c'est par la Parole que le Christ a créé toute choses ». Ceci nous montre que pour les Gnostiques, c'est le Christ qui a créé les deux Touts, le Plérôme et l'Univers (supracéleste-céleste). À l'origine, la création du monde d'en bas, s'est fait à partir de la Lumière et d'une matière première (le sel, l'empreinte). Dans un deuxième temps, le Christ est venu relever cette création défectueuse, grâce à son Verbe, il a fait entrer une surabondance, « *Shéfâ* », « l'eau vive » permettant la dissolution du sel de Jugement dans la Lumière pure. C'est donc bien le Christ, le Créateur de l'Univers tel que nous le connaissons, à ceci près que pour les Gnostiques, l'Univers est une récupération d'une œuvre qui a dégénéré, du Jugement à la méchanceté. Il est donc, grâce à l'intervention du Christ, un monde maintenu en équilibre grâce au Verbe mais qui comporte toujours sa part de mal. C'est le monde de la dualité même si tout provient de l'essence divine. Si le Grand Esprit Invisible a laissé Ialdabaôth mal utiliser les énergies divines, c'est tout simplement parce que cela entrainait dans Sa Providence pour créer les conditions nécessaires à « la grande économie des âmes », c'est-à-dire à l'évolution des âmes par le discernement, la connaissance du Bien et du mal. Ce sera aussi dans la Volonté du Grand Esprit Invisible de renverser Ialdabaôth de son Trône pour y instaurer Sabaôth [10].

Ensuite, dans le passage ci-dessus, le Fils, comme il est engendré, n'est pas tout à fait l'égal de l'Esprit-Monade. Le Grand Esprit Invisible lui octroie donc la perfection. Comme le souligne fortement l'*Apocryphon de Jean*, il devient le Dieu véritable. Il est la manifestation finale, dans le réel, du

Grand Esprit Invisible. Il reçoit toute autorité comme dans l'*Évangile selon Matthieu* : « On m'a donné toute autorité au ciel et sur la terre » (Chapitre 28, Verset 18). Ensuite vient le don de la Vérité, et à travers cette allusion, c'est l'enseignement entier de l'*Évangile selon Jean* sur la Vérité qu'on nous invite à interpréter. Dans sa controverse avec les Juifs sur la postérité d'Abraham (Chapitre 8, Versets 31 à 59), Jésus dit à ses disciples : « Si vous demeurez dans ma parole...vous connaîtrez la Vérité et la Vérité vous libérera » et aux Juifs qui prétendent que Dieu est leur père, il répond : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez car c'est de Dieu que je suis sorti...Vous avez pour père le diable... il ne s'est pas tenu dans la Vérité parce qu'il n'y a pas de Vérité en lui. » À la Vérité des Judéo-Christiens, disciples du Seigneur Sabaôth, et à celle des Gnostiques, s'oppose donc le mensonge des Juifs, disciples de Ialdabaôth, le diable. En donnant au Fils « la Vérité qui est en Lui-même », l'Esprit invisible réalise la promesse faite par le Christ des évangiles avant sa résurrection : « Et je prierai le Père : il vous donnera un autre Paraclet qui soit pour toujours avec vous, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit ni ne le connaît. Vous, vous savez qu'il demeure chez vous et il sera en vous ... » (Chapitre 14, Versets 16 à 31). L'Esprit de vérité est l'Esprit-Saint [πνευμα-ετογααβ] et il est en chacun de nous. Dans l'*Apocryphon de Jean*, Vérité et Intellect sont reçus par le Fils presque en même temps car les deux sont liés et forment la partie féminine du Fils.

Complétons maintenant cette approche du Fils en évoquant un passage du discours de *Prôtennoia Trimorphe* (NH XIII ; 46,15-46,33) :

« C'est moi seul qui suis le Verbe, ineffable, immaculé, incommensurable, inconcevable. C'est une Lumière qui est cachée, qui donne un fruit de vie, qui fait jaillir une eau de vie de la source invisible, incorruptible, incommensurable, c'est-à-dire le Son de la gloire de la Mère, qu'on ne peut expliquer, la gloire de l'engendrement de Dieu, une vierge mâle issue d'un Intellect caché, c'est-à-dire le Silence caché au Tout, qu'on ne peut expliquer, une Lumière incommensurable, la source de toutes choses, la racine de l'Éon tout entier. C'est la base qui supporte tout mouvement des éons qui appartiennent à la gloire puissante. C'est le fondement de toute base. C'est le souffle des Puissances. C'est l'œil des trois demeures. Alors qu'elle est un Son issu d'une pensée, c'est aussi un Verbe issu de la Voix, qui a été envoyé pour illuminer ceux qui se trouvent dans les ténèbres. »

Nous arrivons maintenant à la fin de l'auto-engendrement du Son, de la Voix et du Verbe. Prôtennoia annonce dès le départ qu'elle est le Verbe. Ensuite, elle rappelle en résumé, le processus d'engendrement du Son et de la Voix : « la source invisible », « l'eau de vie », « le Son », « la vierge mâle ». Puis, elle rappelle rapidement que ce processus est caché, venant d'un Silence et d'un Intellect caché. Cela nous invite à identifier les deux premières hypostases à une dyade Verbe-Intellect, à l'instar du Fils androgyne. Mais à la différence de celui-ci, le Verbe du Père est inarticulé, c'est un Silence de plénitude. Il est passif en action et l'Intellect Mère est active puisqu'elle aura pour mission de manifester le Fils à partir de la Pensée du Père. Le Père est tout intériorisé sur lui-même et la Mère est sa vision de l'extérieur. Le Fils lui, est l'extériorisation du Père et son Intellect (Prophania) lui permet de se retourner et d'être en constante relation avec celui-ci et d'avoir son assentiment dans toutes actions que le Fils peut entreprendre. Le Fils se nourrit du Père-Mère, de son enseignement et de sa vie. *L'Évangile selon Jean* souligne très souvent cette dépendance du Fils par rapport au Père. Citons par exemple ces passages du chapitre 6 :

« Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Verset 38). « Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Verset 44) « De même que le Père vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra par moi » (Verset 57), etc.

Puis la Prôtennoia conclue, en affirmant qu'elle est la Pensée, le Son, la Voix et le Verbe à la fois. Elle nous rappelle que toutes les hypostases du Grand Esprit Invisible sont en liens les unes avec les autres par le Saint-Esprit et forment un seul être, multiple en Lui-même. Ce sont des manifestations de la même entité, dans les différents niveaux de la réalité. Chaque manifestation étant subordonnée à celle qui la précède.

La Trinité Père, Fils et Saint-Esprit :

Abordons maintenant la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. En effet, elle n'est pas la même que celle ci-dessus qui concernait le Dieu suprême. En fait, on peut aussi faire une trinité à partir de la troisième hypostase de la Trinité suprême. Le Fils étant le Père de toute manifestation. Ceci étant posé, dans la Trinité qui nous intéresse maintenant, le Père engendre un Fils, qui est son Verbe. Ici aussi, la Trinité est consubstantielle.

Dans l'*Apocryphon de Jean*, on retrouve, de manière implicite, cette deuxième Trinité au niveau du Plérôme. Le Père correspond à Pigéra-Adamas, le Fils au Grand Seth et l'Esprit-Saint, à Épinoia de la Lumière. Comme nous l'avons déjà exposé dans la partie sur Pronoia, Épinoia de la Lumière est l'extension de celle-ci. Elle forme donc une dyade avec le Grand Seth, lui-même extension de la Prôtennoia du Père.

Le Sauveur :

Suite à l'éclatement du Grand Esprit Invisible dans toutes Ses différentes manifestations, la réunification de Ses substances dans la personne du Sauveur, boucle la boucle.

Dans le *Livre sacré du Grand Esprit Invisible* (NH III ; 49,18-49,22), le Sauveur est la réunification de quatre manifestations divines, le Fils autogène, le Grand Logos et Pigéra-Adamas. Une fois en symbiose, ils vont ensuite s'unir à l'Esprit-Saint, Prophania, et engendrer le Christ androgyne formé par Épinoia et le Grand Seth.

Dans le *Livre sacré du Grand Esprit Invisible* (NH III ; 51,6-51,21) Pigéra-Adamas engendre un Fils avec Prophania :

« L'Homme incorruptible, Adamas, leur demanda un fils venant d'elle, la Lumière, pour qu'il (le fils) devienne le père de la race inébranlable et incorruptible, et que par cette race se manifestent le Silence et la Voix et que par elle se lève l'éon mort, pour se dissoudre. Et c'est ainsi que sortit d'en haut la puissance de la grande Lumière, Prophania. Elle engendra la grande tétrade des luminaires, Harmozel, Oroïael, Daveïthé, Éléléth, et le Grand Seth incorruptible, le fils de l'Homme incorruptible, Adamas. »

C'est l'apparition du Grand Seth qui, né du Verbe divin et de Prophania, sera le Verbe humain parfait. À l'instar d'Adamas qui est le Fils de l'Homme primordial androgyne et qui devient le Père du Tout, le Grand Seth, lui, deviendra le Père de l'humanité spirituelle.

C'est ce dernier qui s'incarnera dans la chair en tant que Sauveur :

« Alors le Grand Seth fut envoyé par les quatre luminaires, par la volonté de l'Autogène et du Plérôme entier, par le don et l'accord du

Grand Esprit Invisible, des cinq sceaux et du Plérôme entier. Il passa à travers les trois parousies dont j'ai parlé déjà : le déluge et le feu et le jugement des archontes, des puissances et des autorités, pour sauver celle qui s'est égarée, par la mise à mort du monde et le baptême, au moyen d'un corps logogène que s'était préparé le Grand Seth, de façon mystérieuse, par l'entremise de la vierge, pour que soient engendrés les saints au moyen de l'Esprit-Saint et de symboles invisibles, secrets, par une réconciliation du monde avec le monde, par la renonciation au monde et au dieu des treize éons, et que soient engendrés les appelés, parmi les saints, les ineffables et les incorruptibles, dans le sein de la grande Lumière du Père qui a préexisté avec sa Providence. Et le Père établit par elle le baptême saint, supracéleste, au moyen de l'incorruptible Logogène, Jésus le Vivant, celui qu'a revêtu le Grand Seth. » (*Livre sacré du Grand Esprit Invisible* NH III : 62,25- 64,2.)

Le corps logogène est l'équivalent du corps spirituel que les hommes ont en eux en potentialité. Ici, il n'est question que du Jésus Vivant, spirituel, intérieur. Le texte précise que le Grand Seth, le Sauveur, l'a revêtu. Le Grand Seth est donc considéré comme une hypostase du Grand Esprit Invisible. Le Grand Seth se manifeste dans l'Univers en revêtant un nouvel habit, un nouveau corps approprié. C'est l'apparition du Logogène, le Jésus Vivant qui à son tour viendra habiter une maison corporelle, un corps d'homme sensible, le Jésus charnel.

Le Sauveur est donc dans tous les cas, le Grand Esprit Invisible sous une forme adaptée au monde dans lequel Il se manifeste. C'est le Dieu d'Amour parti à la reconquête des étincelles de vie disséminées et égarées dans le monde sensible.



C'est l'étincelle d'Esprit-Saint, contenue dans l'âme, qui nous pousse à écouter la Parole du Sauveur incarné et la sanctifie. Ensuite, sous l'influence de la Parole, l'étincelle de Saint-Esprit grandit. Elle vivifie, fait croître le corps spirituel en nous. L'homme intérieur (l'âme) reçoit donc l'Esprit-Saint par la Parole du Sauveur incarné. Par cela, il doit avoir la force de se détourner de la vie mauvaise (Esprit contrefait), d'accomplir la Loi unique du Grand Esprit Invisible et ainsi retrouver le chemin de sa vraie nature, de la vraie vie éternelle.

Nous avons suivi toutes les hypostases du Grand Esprit Invisible en espérant avoir éclairé la vision gnostique du mystère de l'Incarnation du Christ. Ce long enchaînement d'émanation nous a amené à faire ressortir des traits importants de la cosmogonie Barbélô-Séthienne, comme le retrait primordial de la Lumière, le système de création par émanation successive à partir de l'Infini, le lien et la différence entre le monde d'en bas, l'Univers et le monde d'en haut, le Plérôme. Ce chemin traçait par l'eau vive de la Lumière a aussi eu l'intérêt de mettre en avant la conception vibratoire de la cosmogonie gnostique. La notion de Verbe-Intellect, véritable clé de voûte de cette connaissance, ainsi que la notion de puissance séparatrice, consolidante, formatrice et onsiogénétique [3], montre que les Gnostiques, avaient une connaissance très poussée sur le monde vibratoire et les grandes lois universelles. Malheureusement, il ne nous reste plus que des miettes de leurs connaissances. Enfin, nous avons expliqué la particularité de la vision gnostique des origines de l'Univers et du mal. Cette conception complexe s'emploie à expliquer l'imperfection apparente ou réelle du monde dans lequel l'homme terrestre évolue et les souffrances que celui-ci va éprouver durant son existence terrestre. Comme nous l'avons vu, le Dieu unique des Gnostiques chrétiens, est absolument parfait et ne règne pas directement sur l'Univers. Il a laissé cette tâche à un artisan, lequel a reçu un certain libre-arbitre, selon la Volonté du Grand Esprit Invisible. C'est un Dieu d'Amour et nul mal ne peut provenir de Lui. Le Grand Esprit Invisible est le véritable Père de Jésus-Christ, le véritable Dieu d'Amour, et les Gnostiques ne pouvaient voir en Lui, le dieu vengeur du texte de la *Genèse* de l'Ancien Testament. Pour eux, l'homme n'a fauté que parce que celui-ci ne connaissait pas la différence entre le Bien et le mal. Ils ne cherchaient pas à déresponsabiliser l'homme mais plutôt à le libérer d'une culpabilité exagérée. Le processus de la « grande économie des âmes » explique l'Amour que le Grand Esprit Invisible a manifesté envers l'homme, en lui donnant la possibilité de se construire lui-même. Pour que cette liberté puisse être, le Créateur a fait parsemer dans le monde, des mystères, des voies pour remonter jusqu'à

Lui, pour les Hommes de Désir. Comme nous l'avons vu à travers notre étude sur les niveaux de l'âme, ces mystères sont aussi à l'intérieur de nous.

Nous concluons cette présentation des hypostases du Grand Esprit Invisible en rappelant qu'Il est connaissable mais qu'on ne peut jamais Le connaître totalement dans Sa nature. Il est absolument Un et multiple à la fois. Les Gnostiques par leurs textes sur la Trinité divine, nous apprennent à nous approcher de l'Un en Le décortiquant en de multiples hypostases. C'est un travail sur la pensée, tout est Un et tout est multiple à la fois. L'effort consiste à harmoniser les informations ambivalentes dans un strict équilibre. Cela nous apprend à mieux comprendre le Grand Esprit Invisible dans tous Ses rapports avec la réalité. Tant sur le plan de Sa substance, que de Son action dans les différents niveaux de la réalité (Plérôme, surcéleste, céleste). C'est une invitation à évoluer vers Lui, à travers une connaissance initiatique devant nous mener à la vision du Tout par la méditation extatique. Enfin, les Gnostiques nous lancent un appel à « bien vivre » car comme Socrate le soulignait, « Ce dont il faut faire le plus de cas, ce n'est pas de vivre mais de vivre bien » (*Criton ou du devoir*, 48b). À l'instar d'Ulysse sur le chemin initiatique du retour à Ithaque, les Gnostiques chrétiens doivent prendre le chemin du retour à la vie bonne, par l'étude de la connaissance du cœur et en maîtrisant l'Esprit contrefait. La Réintégration leur sera alors garantie, ils remonteront dans le Plérôme du Christ et recevront la Couronne de Rose.

Notes :

[1] Voir *Parménide ou des Idées*, 266c.

[2] En expansion à partir de la circonférence si on part sur un raisonnement en sphère où à partir du point de Volonté, si on raisonne sur des axes de haut en bas.

[3] Ousiogénétique : qui engendre l'essence.

[4] Voir *Exposé du mythe Valentinien*, NH XI ; 26,31-28,1.

[5] et [6] Voir *Livre sacré du Grand Esprit Invisible* NH III ; 56,24-57,16.

[7] et [10] Le thème de l'Archonte Ialdabaoth, sa mise sur le Trône et son renversement sont spécifiquement Barbélô-Séthiens. Il est notamment traité dans l'*Apocryphon de Jean*, le *Livre sacré du Grand Esprit Invisible*, *Pistis Sophia* et dans le milieu Barbélô-Séthiens Ophite, avec *L'Hypostase des Archontes* et *Sur l'origine du monde*. Pour l'histoire de la chute puis de l'illumination de Sophia, voir *Pistis Sophia*, *Apocryphon de Jean* et

autres. Du côté Valentinien, le *Traité Tripartite* est le plus complet sur le thème du Logos mais c'est Sophia qui est plus ou moins absente.

[8] « Ce qui pense en toi, dis dans ton cœur que c'est cela, l'homme » (Sentence 315 des *Sentences de Sextus*).

[9] Voir *Livre sacré du Grand Esprit Invisible* NH IV ; 61,9-61,11, *Sagesse de Jésus-Christ* NH III ; 105,10-105,15, *Prôtennoia Trimorphe* NH XIII ; 37,31-38,7.

Bibliographie :

- Nouveau Testament, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade.
- *Le Tonnerre, Intellect parfait*, Écrits Gnostiques, Bibliothèque copte de Nag Hammadi, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- *Les Sentences de Sextus*, Écrits Gnostiques, Bibliothèque copte de Nag Hammadi, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- *Livre sacré du Grand Esprit Invisible*, Écrits Gnostiques, Bibliothèque copte de Nag Hammadi, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- *Apocryphon de Jean*, Écrits Gnostiques, Bibliothèque copte de Nag Hammadi, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- *Protennoia Trimorphe*, Écrits Gnostiques, Bibliothèque copte de Nag Hammadi, aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- *Dictionnaire encyclopédique de la Kabbale, Kabbale, Kabbalistes, livres et terminologie*, Georges Lahy, édition Lahy.

L'ABBÉ FOURNIÉ

Dossier constitué et présenté par Robert Amadou

Ce travail remarquable de Robert Amadou en quatre parties est paru dans 15 numéros de la revue L'Initiation de 1966 à 1983.

Les parties I & II sont parues dans le numéro 4 de 1966 tandis que la partie III est parue dans le numéro 1 de 1970.

La partie IV, les lettres, que nous publions dans ce numéro est parue quant à elle dans 12 numéros différents allant du numéro 3 de 1979 au numéro 4 de 1983.

SOMMAIRE. — Avertissement. - I. *L'homme derrière le mythe*. - II. *Table d'orientation bibliographique et archivistique*. - III. *CE QUE NOUS AVONS ETE, CE QUE NOUS SOMMES ET CE QUE NOUS DEVIENDRONS*. 1801. (extraits). - IV. *Lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz 1778-1787* (texte intégral suivi d'une note de lecture).

IV

LETTRES DE PIERRE FOURNIÉ (1771-1792)

Première section : A Jean-Baptiste Willermoz — Seconde section : Au Temple coën de Toulouse.

PREMIÈRE SECTION A JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ (1771-1787)

Les lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz, conservées par celui-ci puis par ses héritiers, venues entre les mains de Papus (ps. de Gérard Encausse) et déposées enfin ci la Bibliothèque municipale (B.M.) de Lyon¹, ont été reliées par les soins de leur avant-dernier propriétaire avec trois lettres de Bacon de La Chevalerie adressées également à Jean-Baptiste Willermoz. Le volume a reçu, à la B.M. de Lyon, la cote 5.472 (1-13), le chiffre de la sous-cote désignant chaque lettre de Fournié (1-10) et de Bacon de La Chevalerie (11-13). Il ne paraît pas utile de décrire par le menu le volume en question. Signalons seulement qu'au verso du plat supérieur a été collé l'ex-libris sur papier dessiné par Tromelin à l'intention de Papus. Signalons aussi qu'en tête des lettres de Fournié a été reliée une note autographe de Papus qui fournit la liste, par dates, desdites lettres.

Une lettre supplémentaire, et première en date, se trouve dans un

¹ Cf. « Note sur l'histoire posthume des archives de Papus », in « Chronique saint-martinienne V », *Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques* IX (1962), pp. 241-242 ; « Les archives de Papus à la Bibliothèque municipale de Lyon », *l'Initiation*, avril-juin 1967, pp. 75-91, avec un addendum in *l'Initiation*, juillet-décembre 1967, p. 178 ; préface à Papus, *Martines de Pasqually*, 2^e éd., Paris, R. Dumas (puis Dervy-Livres), 1976, pp. VI-X (avec biblio.)

dossier du même fonds, composé de papiers de Willermoz et de correspondances diverses au même (Ms. 5525 (8)).

La description de chaque lettre trouvera sa place avant l'édition du texte qu'elle contient. Signalons seulement ici qu'en haut de chaque page écrite, y compris l'adresse, l'abbé a tracé une croix. D'autre part, les pages d'adresse des lettres 3 et 4 ; des lettres 6, 7 et 8 ; et de la lettre 10 sont scellées respectivement de trois cachets différents. Ces cachets portent des armes à l'étude desquels notre ami Robert Viel s'est attaché, sur notre demande². La lettre n° 1 porte aussi un cachet, mais celui-ci n'a pu être étudié.

Notre édition procure le texte intégral des onze lettres sus-référées. L'orthographe et la ponctuation de l'abbé Fournié sont si erronées et si incohérentes, mais si insignifiantes aussi, sauf de l'ignorance de l'abbé, que la personnalité de celui-ci ne nous a pas paru assez considérable pour en justifier le maintien. Nous avons donc régulièrement corrigé, conformément à l'usage de notre époque, cette orthographe et cette ponctuation. Il va de soi que nous avons laissé subsister tant la division en paragraphes que les fautes de grammaire et les lapsus. Afin de faciliter la lecture, certaines abréviations ont été développées ; d'autres, qui étaient immédiatement intelligibles (par exemple, « Ch. » pour « cher », « F. » pour « frère », « P.M. » pour « puissant maître », et « R.M. » pour « respectable maître », « T. » pour « très », etc.) ont été souvent maintenues.

Sur chaque lettre (sauf la dernière), le destinataire, c'est-à-dire Jean-Baptiste Willermoz, a résumé de sa main le contenu de la missive et, souvent, consigné les éléments de sa réponse. Ces notes nous ont semblé devoir être éditées, à la suite des lettres respectives auxquelles elles appartiennent. Mais nous n'avons pas conservé les nombreux alinéas de chaque note.

Enfin, rappelons que, si la présente édition est la première qui soit intégrale, des extraits de la correspondance Fournié-Willermoz ont été publiés par Paul Vulliaud (cf. supra, II, 3, c), qui y a parfois maintenu, pour amuser, l'orthographe originale.

La lecture de ces lettres est difficile ; elle portera peut-être le lecteur

² Robert Viel, « De quelques sceaux et cachets dont usa l'abbé Fournié », *l'initiation*, juillet-septembre 1968, pp. 151-155.

à aggraver l'opinion que j'ai proposée plus haut sur la capacité intellectuelle de l'abbé Fournié. La justice exige que soit reproduite ici une mise en garde de Saint-Martin (dont le bien-fondé ne me semble d'ailleurs pas évident) : « Ce qu'il a en [en fait de visions] est suivi, conséquent, et beaucoup plus intelligible en discours que dans ses lettres où vraiment on ne sait les trois quarts du temps ce qu'il veut dire³. »

Pour terminer cette notice, voici, d'après le Carnet des lettres reçues... par J.-B. Willermoz, du 1^{er} janvier 1776 au 31 janvier 1783 (B.M.L., Mss. 5. 903 (1-2), a) les dates où il lui en parvint de l'abbé Fournié et b) les dates où il lui en adressa.

- a) 1776 : 4 juin ; 1777 : 4 janvier, 5 mai, 22 juillet ; 1778 : 23 juin, 7 juillet, 1^{er} août ; 1779 : 26 janvier, 6 avril, 14 août, 27 novembre, 4 décembre ; 1780 : 8 janvier ; 1781 : 6 janvier, 13 mars, 13 novembre ; 1782 : 8 janvier, 26 octobre ; 1783 : 11 janvier.
- b) 1776 : 18 mai ; 1778 : 8 juillet ; 1779 : 10 février, 27 octobre ; 1781 : 17 novembre ; 1782 : 14 décembre.

Dans l'un et l'autre cas, le lieu est toujours Bordeaux.

A la suite de la lettre de Fournié ci-après publiée sous le n° 10, Mathias Du Bourg, dit Du Bourg de Rochemontès, a écrit sa propre lettre à Willermoz. Nous l'avons transcrite en son lieu.

TABLE DES LETTRES

1. - 29 mars 1771.
2. - 30 juin 1778.
3. - 23 juillet 1778.
4. - 29 mars 1779.
5. - 7 août 1779.
6. - 27 novembre 1779.
7. - 5 mars 1781.
8. - 5 novembre 1781.
9. - 9 mars 1784.
10. - 30 décembre 1785.
11. - 10 juillet 1787.

³ Lettre à J.-B. Willermoz, du 6 juillet 1776, ap. Papus, *op. cit.*, p. 143.

B.M. Lyon Ms 5525 (8)
4 pages, 22 x 17,1 cm. Le texte occupe la page 1.
L'adresse est à la page 4.
La lettre est autographe, et signée.

Paris, ce 29 mars 1771
Monsieur,

L'absence de monsieur Depasqually, qui se trouve pour affaires à Versailles, me procure l'honneur de répondre à la lettre que vous lui écrivez du 25 courant. M^r de Saint-Martin lui a écrit et marqué avoir reçu une lettre de vous à laquelle il marque vous avoir répondu ; ainsi il n'a pu y répondre lui-même n'ayant point vu votre lettre. Il verra avec plaisir, à son retour de Versailles, votre susdite. Puisque vous lui marquez le voir du 15 au 20 avril, il n'aura pas, de même que moi, la satisfaction de jouir longtemps de votre présence, puisqu'il se propose de partir d'ici pour Bordeaux du 20 au 22 avril pour le plus tard. Ainsi, si vos désirs sont de le voir quelques jours de plus, vous pourrez devancer votre départ vous assurant en mon particulier de la satisfaction que vous aurez de ne pas le manquer. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, par le vrai style que je passe, votre très humble et très obéissant ser.

[Signé :] Fournier [suivi d'un paraphe]
Secrétaire de l. [sc. l'Ordre]

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J. B^{te} Willermoz
rue Laffond, maison des
frères Vionnet
à Lyon.

[Note de J.-B. Willermoz :]

1^{re} Fournier de Paris. Du 29 mars 1771. Reçu à Lyon. Tonsuré en 7bre 1771.

Répondu à Dom M^{es} à Paris, le 9 avril 1771. Annoncé mon arrivée à Paris pour le 14 ou 15 c^t.

B.M. Lyon Ms 5472 (1)
4 pages, 24 x 18,5 cm. Le texte occupe la page 1.
L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient des orientes [?], Bordeaux, ce 30 juin 1778
T. P. M.,

C'est avec beaucoup de joie que je vous apprends la convalescence de notre Ch. P.M. madame de Pasqually, que j'espère que, s'il plaît à Dieu, ira dans le cours de cette semaine à la messe. Cependant, elle est beaucoup plus faible et sans appétit ni grand goût. Elle vous salue et à tous les FF. de votre orient.

Je me recommande toujours à vos prières et prie l'Eternel qu'il bénisse tous vos travaux et vous tienne et à nous tous en sa sainte garde. Amen.

J'ai reçu lettre samedi dernier du Ch. P.M.F. de Sère qui se portait bien, de même que le petit Pasqually, dont il me donnait des nouvelles.

[Pas de signature.]

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. de Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

F. abbé Fournier à Bordeaux. Du 30 juin 1778. Annonce la convalescence de madame Vve Pasqually. Répondu le 7/8 juillet. Envoyé un billet de change de 150 £ à un port de vue.

B.M. Lyon Ms 5472 (2)
 4 pages, 24 x 18,5 cm. Le texte occupe la page 1
 L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.

La lettre est autographe, et signée.

De l'orient de Bordeaux, le 23 juillet 1778
 T. P. M.,

J'ai remis au P.M. madame de Pasqually la somme de de *[sic]* cent cinquante livres provenue de votre remise sur cette ville, qui m'a été bien payée. Elle vous en fait ses remerciements ; elle est à présent parfaitement rétablie.

Il y a deux ou trois mois que le P. M. F. de Sère s'est marié, et c'est par une de ses lettres qu'il m'a écrit que je l'ai su.

Il m'a donné de plus ses ordres pour tirer des copies du paquet d'Amérique et, par ce même courrier, j'envoie au P. M. de Saint-Martin une copie. Il est le premier à qui je l'envoie, et ensuite au P. M. d'Hauterive et au P. M. F. de Sère, selon les ordres du P. M de Sère.

Que l'Eternel, T. P. M., bénisse vos travaux et vous tienne et nous tous pour un temps immémorial en sa sainte garde. Amen

[Signé :] l'abbé Fournie [suivi d'un paraphe]

[Adresse :]
 A Monsieur
 Monsieur J.-B. de Willermoz
 Nég^t rue Lafon
 à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

L'abbé Fournier à Bordeaux. Du 23 juillet 1778. Reçu le 1^{er} août. Il a reçu les 150 £ pour madame Pasqually. M. de Sère est marié depuis trois mois. Il a envoyé sa propre copie du paquet d'Amérique au M. de Saint-Martin. Il enverra le deuxième à M. d'Hauterive.

B.M. Lyon Ms 5472 (3)

4 pages, 23,5 X 18,5 cm. Le texte occupe la page 1 et les quatre cinquièmes de la page 2. L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.

La lettre est autographe, et signée d'un paraphe.

De l'orient de Bordeaux, le 29 mars 1779

T. P. M.,

Le P. M. madame de Pasqually vient de recevoir une lettre de monsieur son frère, du Port-de-Paix à Saint-Domingue, qui lui apprend la triste nouvelle de la mort de notre grand souverain Cagnet de Lester. Nous ignorons ici qui l'a pu remplacer. A cet effet je viens de donner deux adresses aux PP. MM. d'Hauterive et de Saint-Martin, que le M. Breton m'a données, pour qu'ils écrivent.

Je vois journellement le R. M. Orsel, qui est grandement intelligent et a un bien beau zèle pour la chose. Je lui ai donné trente-quatre feuilles du traité que j'écris, qui ne sont qu'un petit commencement, en gradation de la mort à la vie. Il doit, à son arrivée à Lyon, vous le remettre. Je vous serai obligé de me faire part de vos puissantes réflexions sur ce que vous en penserez pour ou contre la marche que la chose nous dicte, afin de m'y conformer. J'espère, moyennant Dieu, pouvoir vous faire passer la suite, mais, comme je n'ai personne pour écrire, l'opération deviendra longue ; d'autant qu'il m'en faudra faire passer à Paris à proportion que je le rédigerai. Car j'ai encore entrepris de le rédiger pour le rendre moins embarrassé au lecteur faute du français.

Le M. Mazade, comme vous l'aviez prévu, ne m'a donné d'autres nouvelles que celle que je vous avais marquée.

Le P.M. madame de Pasqually vous salue et prie l'Éternel qu'il bénisse tous vos travaux et ceux de tous vos chers émules, et qu'il vous tienne et à nous tous pour un temps immémorial en sa sainte garde. Amen.

[Signé d'un paraphe.]

[Adresse :]
A Monsieur

Monsieur J.-B. de Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

M. abbé Fournier. De Bordeaux, 29 mars 1779. Il annonce la mort du souverain maître Caignet de Lester arrivée au Port-au-Prince, le 11 décembre dernier. Il voit journellement le F. Orsel ; il lui a remis trente-quatre feuilles de son traité pour me les apporter.

B.M. Lyon MS. 5472 (4)
4 pages, 23,5 x 18,5 cm. Le texte occupe la page 1.
L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.
La lettre est autographe, et signée.

De l'orient de Bordeaux, le 7 août 1779
T. P. M.,

C'est pour vous apprendre le mariage du P.M. madame de Pasqually avec monsieur d'Olabarot, capitaine de vaisseau, avec lequel il y a tout lieu de croire qu'elle sera heureuse autant que nous le pouvons souhaiter. Car il est d'un des caractères rares, nous ayant en toutes les occasions paru droit comme un J. Ils sont partis d'ici samedi dernier pour Saint-Jean-de-Luz près Bayonne, tous bien portants.

Pour moi, je me suis logé en ville, ne pouvant en aucune sorte jusqu'à présent m'en écarter. Je suis logé chez monsieur Gasquet, bourgeois, rue des Mottes, au coin de rue des Pallanques, vis-à-vis Saint-André.

Je me recommande toujours à vos prières et prie l'Eternel qu'il vous tienne pour un temps immémorial et à nous tous en sa sainte garde. Amen.

[Signé :] l'abbé Fournie [suivi d'un paraphe]

Bien d'assurance pour moi, je vous prie, au P. M. d'Orsel.

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. de Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

F. abbé Fournier. De Bordeaux, 7 août 1779. Fait part du mariage de madame Vve Pasqually avec M. d'Olabarot, capitaine de vaisseau, de Saint-Jean-de-Luz près Bayonne.

B.M. Lyon Ms 5472 (5)
4 pages, 24 X 18,5 cm. Le texte occupe la page 1.
L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.
La lettre est autographe, et signée.

De l'orient de Bordeaux, le 27 novembre 1779
T. P. M.

Je viens de recevoir de madame d'Olabarot l'instruction que vous m'avez demandée concernant son fils et que je vous envoie également. Elle l'a mis au collège à Lescar près Pau, où il y a un maître de dessin, un maître à écrire et un pour les mathématiques et le latin. Jusqu'ici, il n'a rien appris dans les autres pensions. Ses noms de baptême sont Jean-Anselme, et il aura onze ans et demi le 17 décembre prochain. Voilà ce qu'elle vient de m'en dire. Elle vous remercie de votre bon souvenir pour elle. Elle vous salue et se recommande à vos prières. Elle a la perle des maris, elle espère qu'il sera des nôtres. Je prie l'Eternel qui nous tienne à tous en sa sainte garde. Amen.

[Signé :] l'abbé Fo

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. de Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

L'abbé Fournier à Bordeaux, du 27 novembre 1779. Le fils de madame Pasqually est au collège à Lescar près Pau et se nomme Jean-Anselme. Il a onze ans depuis le 17 juin dernier.

B.M. Lyon Ms 5472 (6)
4 pages 24 x 18,5 cm. Le texte occupe les pages 1 et 2.
L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient de Bordeaux, ce 5 mars 1781
T. P. M.,

A présent que je puis, par la grâce de Dieu, vous donner des nouvelles du P.M. de Pasqually, je vous dirai donc que le P.M. madame de Pasqually, aujourd'hui madame d'Olabarot, à Saint-Jean-de-Luz, sa mère, me marque qu'elle l'a retiré de Lescar où elle l'avait mis, attendu que, là comme dans tous les autres endroits où elle l'avait placé, il n'y a appris que le libertinage, étant d'une dissipation outrée et beaucoup à sa volonté ; et, pour remédier à tous ces grands maux, elle l'a placé au séminaire de Laison, d'où, d'après quelque temps, il a écrit à sa mère de le retirer. Mais sa mère, qui a trouvé moyen de le corriger et d'être fixé à apprendre quelque chose, est sourde à toutes les protestations de changement qu'il lui promet et, par-là, s'il plaît à Dieu, il deviendra sage successeur de notre grand souverain.

Sa mère se porte à merveille et son mari est actuellement au moment de partir pour l'Amérique, ayant le commandement d'une flotte du roi.

Je me recommande à vos prières et à vos travaux d'équinoxe et vous prie de croire que, Dieu merci, je n'oublie point ceux de votre orient dans les miennes. Vous remerciant très humblement et à tous nos FF. des cent cinquante livres que vous m'avez procurées, je prie Dieu vous en récompenser et qu'il vous tienne et à nous tous pour un temps immémorial en sa sainte garde. Amen.

[Pas de signature.]

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz]

F. abbé Fournier de Bordeaux. Du 5 mars 1781. Il donne des éclaircissements sur la conduite et éducation du jeune fils de Mme Pasqually.

B.M. Lyon Ms 5472 (7)
4 pages, 23 x 18,5 cm. Le texte occupe les pages 1 et 2.
L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient de Bordeaux, le 5 novembre 1781.
T. P. M.,

Quoique je ne sois sorti depuis plus de trois mois que pour changer de logement, par rapport à la mort de mon hôte, je commence, cependant, à me remettre, mais les convalescences cette année sont si longues et les rechutes si fréquentes que les malades ont bien à prendre garde. Car il y a eu au moins quarante mille personnes de malades et un tiers environ en sont décédées, ce qui a été occasionné par un mauvais air de l'été passé. Les P.M. d'Hauterive à Toulouse, et les P.M. de Saint-Martin à Paris m'ont soutenu et par leurs prières et les FF. de leurs orients et leur charité, autant qu'ils l'ont pu. Néanmoins, il m'en a coûté beaucoup. Ainsi, P.M., comme voici le temps où vous voulez bien m'envoyer tous les ans cent-cinquante livres, ce qui me sert pour trois mois de pension, au soulagement des autres orients ci-dessus, qui me complètent six cents livres, je vous serai bien redevable, P.M., si vous me les vouliez envoyer à lettre vue, si au moins il est en votre pouvoir, et en même temps me faire la charité d'y ajouter quelque chose de plus pour subvenir à mon entretien qui est beaucoup délabré. La nécessité me force à vous faire cette demande et aux FF. de votre orient, car il me reste à payer mon chirurgien. Je m'attends donc, F.M., à cette charité de votre bon cœur.

J'ai appris avec plaisir que vous aviez reçu M. Court de Gébelin, duquel j'avais entendu parler avantageusement.

Je vous prie faire agréer à tous nos FF. de votre orient mon salut, les embrassant à tous de cœur, et auxquels je me recommande spirituellement et temporellement, et prie l'Eternel qu'il nous tienne à tous en sa sainte garde. Amen.

[Pas de signature.]

Mon adresse :

Chez M. Maille, maître-menuisier, au coin de rue des Minimes, à Bordeaux.

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. de Willermoz
Nég^t rue Lafon
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

L'abbé Fournier de Bordeaux. Du 5 novembre 1781. Il sort de maladie et prie de lui envoyer de l'argent. Son adresse chez M. Maille, maitre-menuisier, au coin de la rue des Minimes. Répondu le 17 novembre et envoyé une lettre à vue de 200 £ de W.S. et R. sur [sic].

B.M. Lyon Ms 5472 (8)

4 pages, 24 x18,5 cm. Le texte occupe les pages 1, 2 et 3.

L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.

La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient de Bordeaux, le 9 mars 1784

T. P. M.,

Recevez, je vous prie, mes remerciements de reconnaissance des cent-cinquante livres que vous m'avez bien voulu envoyer par le R.M. Marié, qui vient de me les envoyer avec votre chère lettre que vous m'écrivez, et par laquelle vous me dites que vous me continuez pareille somme, que vous m'enverrez par année, ou moitié six mois par six mois. En vous remerciant de ce don que vous voulez bien me continuer, je le recevrai par la même voie de Toulouse, six mois par six mois, si au moins cette voie et ces deux termes vous sont égaux à toute autre.

L'ami Bruisset Sainte-Marie ne m'a point parlé de ce que vous l'aviez prié de me dire, sans doute par oubli, mais je vois par votre susdite lettre, que vous avez reçu en son temps mon manuscrit que vous l'avez communiqué à tous nos FF. de chez vous ; qu'ils y ont trouvé de bonnes idées, mais noyées dans une multitude des choses et des mots. Cet aperçu de leur part n'est point imaginé, sachant très bien, P.M., que ma manière de déduire mes idées par écrit est réellement tout à fait contraire aux règles ; aussi ne me suis-je jamais flatté que mon ouvrage pût être imprimé au sortir de mes mains, ni même cru qu'il pût l'être au sortir de celles de qui que ce fût qui le rédigerait sans moi, attendu qu'il est probable qu'il déduirait les trois-quarts de mes idées en un sens tout contraire à celui que j'entends. Mais ce que j'ai cru, c'est que si quelqu'un le rédigeait en ma présence, il pourrait l'être, parce qu'il l'aurait censé rédigé dans le sens que j'entends, et non pas dans celui de ma manière d'écrire présente à mes lecteurs. Mais, quoiqu'il soit vrai que j'écrive diamétralement opposé à la règle, je vous observerai que toutes les idées qui environnent dans mon manuscrit le mot *rien* doivent paraître à mes lecteurs beaucoup plus noyées que ce qu'elles ne le sont dans leurs démonstrations précédant dans mon ouvrage le susdit *rien*, attendu qu'elles se trouvent censées déplacées de leur véritable place ; et, si j'en ai environné dans mon manuscrit le mot *rien*, ç'a été pour que, par leurs secours, mes lecteurs puissent plus facilement entrer dans le susdit *rien*, dans lequel, pour en

écrire comme je l'ai fait, je n'y suis point premièrement entré d'idée, mais ci-fait bien après m'y être premièrement vu mettre corporellement dedans et m'y être vu forcé d'en prononcer le mot, comme je suis sûr que l'aurait prononcé toute la race humaine, si elle s'y fût vue avec moi dedans, comme ce que je m'y suis vu après m'y être vu mettre corporellement dedans. Ainsi, ce n'est point d'après l'idée qu'on entend que j'ai écrit sur le mot *rien*, mais d'après m'y être vu mettre corporellement dedans, de m'y être vu corporellement dedans et d'y avoir forcément prononcé dedans corporellement le mot, et après, que j'eus écrit toutes les choses que j'assure que ce mot démontre et que la Sainte Eglise nous prêche et nous dit de croire, mais que je n'explique pas comme le ferait un orateur. Je le communiquai ici à trois personnes seulement, qui d'abord n'y conçurent pas les vérités qu'il démontre, mais qui, par l'aide de mes discours verbaux, les conçurent toutes, parce qu'ils se transportèrent spirituellement dans le susdit *rien*, dans lequel je m'étais vu mettre corporellement dedans, et lorsque ces trois personnes m'avouèrent qu'ils y voyaient absolument toutes les choses que la Sainte Eglise nous exhorte de croire et qui sont détaillées dans mon manuscrit, je les dissuadai aussitôt de l'idée qu'ils se faisaient que j'étais le premier à avoir eu cette idée, et c'est de quoi mes discours verbaux les dissuadèrent sans pouvoir me répliquer, et bien me valut, P. M., de les avoir convaincus que je n'étais pas le premier qui avait vu cette vérité, puisque l'un d'eux qui est un de nos FF., me vint dire quelque temps après : « Ce que vous nous avez dit du *rien* est d'autant plus vrai, c'est que j'ai chez moi un livre d'un philosophe que tous les autres regardent comme ayant été le plus grand et que le christianisme révère, et que j'ai lu au moins quarante fois, comme ce que le lisent tous ceux qui le lisent, sans jamais avoir entré dans ce qu'il dit du *rien*, comme ce que j'y viens d'entrer, car il dit clairement comme vous que tout a commencement, que commencement est de *rien*, mais que *rien* est sans commencement, etc. »

Quant au père Malebranche, dont vous me parlez, je ne connais point son ouvrage, et comme vous ne me parlez de ce qu'il traite que comme n'étant qu'agréable à lire, je soupçonne qu'il raisonne supérieurement sur toutes les dénominations de la Divinité, mais qu'il n'en démontre pas les vérités, comme ce que j'assure que le *rien* les démontre à quiconque veut faire tout disparaître, parce qu'alors se trouvant dans le *rien*, il doit y voir le sans-commencement et le sans-fin, et c'est ce que très certainement le mot de l'infini créé dont se sert le père Malebranche ne peut démontrer, mais seulement démontrer la possibilité de création à l'infini, comme ce qu'on le voit par les nombres dans mon manuscrit.

Comme vous ne me parlez pas dans votre lettre pour ni contre les démonstrations que je dis que nous fournit le *rien*, j'ignore encore si vous l'avez reconnu vrai ou si vous l'avez réfuté, et pourquoi.

Mes salutations à tous nos FF., je vous prie, et à toute votre chère famille, vous priant de les prier de ne me pas oublier dans leurs prières, ainsi qu'à vous, T. Ch. P. M., ni dans vos travaux d'équinoxe. De mon côté, je ne laisse jamais finir un seul jour avant que de vous avoir nommé quatre fois au moins dans mes prières. Qu'il plaise à l'Eternel bénir tous vos travaux spirituels et temporels, et qu'il nous tienne à tous en sa sainte garde pour un temps immémorial. Amen.

[Pas de signature.]

Mon adresse :

Chez M. Dumas, maitre-tailleur, rue Sainte-Catherine.

[Adresse :]

A Monsieur

Monsieur J.-B. Willermoz

Nég^t rue Lafon

à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

F. abbé Fournier de Bordeaux. Du 9 mars 1784. Il a reçu la lettre de 150 £ de décembre. Il accepte 75 £ tous les six mois, par la voie du f. Marié de Toulouse. Son adresse chez M. Dumas, maître-tailleur, rue Sainte-Catherine, à Bordeaux.

B.M. Lyon Ms 5472 (9)

4 pages, 20,5 x 16 cm. Le texte occupe la page 1 et les deux premiers tiers de la page 2. A la page 3, figure le texte d'une lettre de Rochemontès. L'adresse est à la page 4, ainsi que la note de Willermoz.

La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient de Rochemontès, le 30 décembre 1785.

T. P. M.,

J'ai reçu en son temps votre chère lettre qui m'adressait le Ch. M. Tieman, que j'ai vu pendant son séjour à Bordeaux, toujours avec un nouveau plaisir. Dans le même temps, le R. M. Dubourg de Rochemontès dût vous écrire et vous dire combien j'avais vu le Ch. M. avec plaisir.

A mon arrivée ici chez le R. M. Dubourg, j'appris que le P. M. de Saint-Martin était auprès de vous. S'il y était encore, je vous prie de lui dire mille choses pour moi et de vouloir bien recevoir mon salut, et que je lui ai écrit de Bordeaux à Paris sous le couvert du M. de Lange, au sujet de M. d'Espréménil, qui m'a suivi un mois à Bordeaux et qui est un sujet qui me paraît très propre pour notre ordre.

Vous voudrez bien, T. P. M., vouloir me continuer vos bontés pour moi, concernant mon temporel, et faire parvenir au R. M. de Rochemontès à Toulouse ce que votre charité veut bien m'accorder chaque année. Des circonstances présentes m'ayant forcé de venir sur cet Orient, j'irai voir notre Ch. P. M. S. de Sère, que je compte embrasser vers les Rois, pour ensuite repartir pour Bordeaux.

Le magnétisme à Bordeaux et ici par nos bons amis se trouve porté, outre les cures charmantes corporelles, au plus haut degré concernant notre affaire. Je me trouve avoir opéré dans cette partie sans manipulation ordinaire, ingrédients, ni particulière volonté.

Si les vœux que j'adresse au Seigneur pour vous, pour tous vos chers disciples, vos doubles FF. que j'embrasse, le R. M. madame Provensal, le M. Orsel et toute votre chère famille, sont exaucés, soyez assuré, T. P. M., qu'il ne vous restera rien plus à désirer dans le spirituel et le temporel. En vous priant de vouloir bien vous souvenir de moi dans vos prières et me

recommander à celles de nos Ch. FF., je prie l'Eternel qu'il nous tienne à tous en sa sainte garde pour un temps immémorial. Amen.

[Pas de signature.]

Pour éviter un double emploi, je vous écris, M. T. C. F., dans la lettre du R. M. Fournier. Nous avons célébré avec lui et nos frères de Toulouse la fête de saint Jean l'Evangeliste. Nous nous recommandons tous à vous et à tous ceux qui suivent ou s'efforcent de suivre la marche de la vérité. Nous faisons tous des vœ[ux]⁴ pour que ce nouveau cours temporel atti[re] sur tous les êtres de désir de nouvelles faveurs et des moyens nouveaux pour manifester l'œuvre que l'Eternel attend de nous.

Permettez que les PP. MM. de Saint-Martin, de Grainville et votre double frère trouvent ici les assurances de nos tendres sentiments pour eux. Priez pour nous et que l'Eternel nous bénisse et nous tienne tous à jamais sous sa sainte garde.

Amen, amen, amen, amen.

[Pas de signature.]

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur J.-B. de Willermoz
aux Brotteaux
à Lyon

[Note de J.-B. Willermoz :]

F. abbé Fournier et F. Dubourg de Rochemontès, du 30 décembre 1785. Eloges du F. Tieman et de M. d'Espréménil et ses cures magnétiques.

⁴ Une déchirure du papier a rendu le mot difficilement lisible.

B.M. Lyon Ms 5472 (10)

4 pages, 27,5 X 20 cm. Le texte occupe les pages 1, 2, 3 et 4.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'orient de Bordeaux, le 10 juillet 1787

T. Ch. P. M.,

Dix fois pour une, j'ai pris la plume afin de vous écrire et de vous remercier des bienfaits temporels que votre volontaire charité avait eu la bonté de me faire en considération de notre grand souverain de Pasqually, mais sans jamais avoir pu remplir ma bonne intention, car, à chaque fois, ma plume absolument stérile me laissait sans idée. Mais, hier, l'idée de m'acquitter de ma bonne intention envers vous m'étant venue, je me hâte d'en saisir le moment, pour vous remercier de tous les bienfaits temporels que votre volontaire charité m'a fait jusqu'à l'année dernière, et pour vous prier d'être bien assuré que, quoi j'aie tardé si longtemps à vous en remercier, cela n'a pas été de vous en vouloir de ce que vous m'avez retiré le secours que vous me faisiez, parce que j'ai été et suis toujours persuadé que ce sont vos facultés temporelles qui me l'ont ôté. Mais, P. M., vous m'auriez rendu le plus grand service fraternel si, lorsque vous saviez que vous ne me secouriez pas à l'avenir et que vous écrivîtes au M. Vialette de me marquer que vous aviez pour moi la plus parfaite estime, vénération et amitié fraternelle, vous m'aviez fait marquer de ne plus compter sur votre secours temporel. Alors, vous m'auriez mis à même de me tourner d'un autre côté et empêché de me trouver subitement dépourvu de secours. Mais j'ai cru et je crois toujours que vous ne me cachiez que vous ne pourriez plus me secourir que pour ne me pas faire de peine et non à mauvais dessein, comme ce que d'abord il le semblait.

Si, comme l'on me l'a fait entendre et qu'on l'a publié, l'on vous a dit que je désirais entrer dans le Régime rectifié, l'on vous a trompé, et, si vous l'avez cru, vous vous êtes trompé à vous-même. Comme aussi, selon qu'on me l'a fait entendre, l'on vous a aussi rapporté que j'étais tout tourné contre l'ordre du Régime rectifié, l'on vous a trompé et, si vous l'avez cru, vous vous êtes encore trompé à vous-même. Car tous vos émules et aspirants qui m'ont environné, qui voudront être vrais, à votre première réquisition vous diront que je n'ai été autrement contraire à l'ordre du Régime qu'en parlant en faveur de l'ordre des C .'. [sc des Cohen] dans lequel il a plu à Dieu de me faire voir à nu par-dessus la foi, les doutes et

les mystères, toutes les vérités dont il avait donné les idées aux hommes et donné de plus la vision claire de la démonstration d'une autre idée qui, jusqu'à ce moment, n'était point venue à la connaissance des hommes et qui est la base de toutes les autres. En tout ceci, Dieu sait que je dis vrai et sait aussi que toutes les fois que vos aspirants m'ont demandé pourquoi je les postais de se faire recevoir dans le Régime, et pourquoi je disais que moi je ne pouvais pas ni ne devais pas chercher à m'y faire recevoir, que je répondais que s'ils cherchaient la vérité, ils devaient suivre ceux qui leur promettaient de la leur faire voir et qu'ils la trouveraient, tombassent-ils entre les mains d'un démon, si toutefois ils se réclamaient à Dieu de toutes leurs forces et persévéraient, et que, si je ne cherchais pas à m'y faire recevoir, c'est parce que je l'avais cherchée, que je l'avais trouvée, et que je la voyais dans tout son contenu et sans déficit, et je leur ajoutais que la pleine connaissance des vérités divines que j'avais par-dessus toutes les idées que Dieu nous avait données jusqu'à ce jour n'était pas la pureté du cœur, car du côté de la pureté du cœur, j'étais le dernier des créatures, mais que, du côté de la connaissance, j'étais du nombre des premières créatures, puisque la plupart d'entre elles qui s'affichent avoir devers eux la pleine connaissance des vérités divines publiaient faussement qu'il y avait des lacunes dans l'ordre des C... Car c'est dans lui que Dieu m'a accordé la grâce de voir la vérité évidente de toutes les idées qu'il nous en avait données, et de la voir par-dessus tous les mystères et la foi et même par-dessus une autre idée dont jamais homme n'a parlé, parce qu'ils n'ont tous parlé que du cou de Dieu qu'ils ont pris pour sa tête et n'ont jamais pensé ni vu sa tête. J'ajoute ici, P. M., que ce que j'avance, je l'avance dans la vérité, par conséquent sans orgueil, sans présomption, sans hypocrisie, sans enthousiasme et sans fanatisme, me suffisant pour le présent de dire que, le temps des démonstrations claires des vérités dont nous n'avions que les idées étant venu, le temps de les démontrer sans pouvoir répliquer, par les raisonnements, est aussi venu, comme un filet à poissons pour pêcher les hommes dans la mer démoniaque que nous habitons. Ici, j'affirme qu'il y a un nombre d'ordres naturels dont je tais les nombres, et qui sont empreints dans la nature universelle, et qui sont liés ensemble de manière que l'un d'eux, le plus près du terrestre, a en lui tous les mêmes moyens pour faire régénérer les hommes que le premier d'entre ces ordres, qui est le plus élevé, les a, en sorte qu'en chacun d'eux les hommes y peuvent faire leurs chefs-d'œuvre, par conséquent les tous parcourir par la multiplication, quoique paraissant n'être que dans le plus bas des autres. Cela m'étant évidemment connu, mais taisant le nombre qu'il y en a, de même que le nom de chacun d'eux, lisible à tous les hommes de toute langue, lorsqu'on leur en fera voir les

lettres. Je dois dire que le nom d'aucun des ordres que les hommes suivent ne sont pas leurs véritables noms, et ne démontrent par conséquent pas par le nom qu'on leur a donné le rang qu'il tient parmi les autres. Car le nom véritable de chacun des susdits ordres, empreint dans la nature, démontre son rang parmi eux. Par conséquent, cela m'étant connu, puisque je le vois, je dois dire que le nom Co .'. est un nom conventionnel. Or, le nom C .' étant conventionnel, le nom du Régime rectifié est aussi conventionnel. Ainsi, P. M., s'il est vrai que vous proclamiez comme on l'assure que l'ordre du Régime est le premier d'entre les autres ordres, par conséquent le moins près d'entre les autres de la terre, dans lequel l'on reçoit tout sans le désirer, je crois que, cela étant, vous devez, pour le bien général de tous les hommes, proclamer publiquement le véritable nom de l'ordre du susdit Régime, afin que tout homme l'entendant dise : « Oui, c'est là où il nous faut aller, car la nature nous le crie, par son tout universel et par toutes ses plus petites parties ». Voilà, P. M., ce que je crois nécessaire que fassiez, si toutefois il est vrai, comme on dit que vous le dites, que vous soyez dans cet ordre sublime qui existe. Car son véritable nom, écrit dans la nature, proclame la fin du monde et le règne de l'éternité.

En vous assurant que j'ai toujours eu pour vous la plus parfaite vénération fraternelle et que je n'ai passé pas un jour de prier régulièrement quatre fois pour vous, je vous prie de prier aussi pour moi, de me recommander aux prières des F. de votre cercle, et de me répondre si toutefois vous le croyez nécessaire pour me dissuader de tout ce que l'on m'a rapporté que l'on vous avait rapporté, mais faussement, de moi.

Que le Seigneur, T. P. M., soit à notre sainte garde et nous tienne à tous sous sa direction bénédiction. Amen.

[Pas de signature.]

Chez M. Plaigne
à la porte de Tourni

[L'adresse et une note de Willermoz figuraient très probablement sur l'enveloppe qui a dû être nécessaire pour expédier cette lettre écrite tout au long de ses quatre pages, et qui est aujourd'hui perdue.]

AU TEMPLE COEN DE TOULOUSE (1781-1792)

Les huit lettres publiées dans cette seconde section appartiennent au fonds Du Bourg, provisoirement déposé aux Archives municipales de Toulouse (antérieurement à la Bibliothèque municipale de la même ville), qui fut mis au jour, classé et inventorié en 1977⁵.

Sept lettres sont autographes ; la lettre n° 16 est une copie. On s'attendrait à trouver l'original dans les archives de Jean-Baptiste Willermoz à qui Vialetes l'avait communiqué avec une copie de sa réponse. Nos recherches ont été vaines s'agissant de la lettre de Fournié ; en revanche, la copie autographe de la réponse de Vialetes, insérée dans une lettre de ce dernier à Willermoz, a pu être localisée à la Bibliothèque municipale de Lyon⁶ et le texte en figure ci-après à la suite de la lettre copiée de Fournié (n° 16^{bis}).

En haut de la première page de chaque lettre, ainsi qu'en haut de l'adresse de la lettre n° 15, l'abbé a tracé une croix.

La lettre n° 12, co-signée par quatre frères de Bordeaux, est destinée aux élus coëns composant le Temple de Toulouse ; la lettre n° 16 est à Etienne Vialetes d'Aignan, la lettre n° 15 à Mathias Du Bourg. Les autres lettres ne portent pas de nom de destinataire, mais il paraît qu'elles sont aussi adressées à Mathias Du Bourg.

Seule la lettre n° 15 comprend l'adresse du destinataire ; le sceau en

⁵ Ces lettres non cotées, de même que les autres pièces du fonds, sont classées dans la section « Correspondances », à la place alphabétique du nom de leur auteur. Cf. l'inventaire et l'histoire du fonds Du Bourg dans l'introduction à Saint-Martin, *Lettres aux Du Bourg (1776-1785)*, n° spécial de *l'Initiation*, 1977, pp. X-XXXII. Un important errata a été publié ensuite, on peut en obtenir un exemplaire en s'adressant au secrétariat de *l'Initiation*.

Divers documents tirés du fonds Du Bourg ont été édités en fac-similés dans nos *Archives théosophiques I* (1980), notamment une « Invocation pour le maître élu » (pp. 37-51) que nous eûmes la surprise de voir présentée ensuite et ailleurs comme inédite et relevant de prétendues archives secrètes !

D'autres documents figureront dans notre annexe à l'étude de Michel Taillefer, *Le Temple coën de Toulouse*, à paraître dans la collection *Documents martinistes*.

Il m'est agréable de remercier une nouvelle fois le Dr Henry de Roaldès Du Bourg qui a bien voulu m'accorder le privilège de publier le fonds dont il garde la propriété.

⁶ Le deuxième tome des *Archives théosophiques* procure un *Etat sommaire du fonds Jean-Baptiste Willermoz à la Bibliothèque municipale de Lyon*.

a été arraché lors de l'ouverture, rien n'en subsiste ; cette adresse présente en cachet postal le « B » couronné propre à Bordeaux, d'où la lettre est datée.

Notre édition procure le texte intégral des lettres, selon les mêmes règles qui ont été suivies dans la première section et énoncées dans l'avant-propos de celle-là. De même aussi, le texte de chaque lettre est précédé de sa description.

TABLE DES LETTRES

12. - 25 juin 1781 (aux frères composant le Temple coën de Toulouse ; collective).
13. - 27 novembre 1782 (à Mathias Du Bourg ?).
14. - 25 novembre 1784 (à Mathias Du Bourg ?).
15. - 19 mai 1785 (à Mathias Du Bourg).
16. - [16] septembre 1787 (à Etienne Vialetes d'Aignan).
- 16^{bis}. - Réponse d'Etienne Vialetes d'Aignan à la précédente, 27 septembre 1787.
17. - 11 février 1790 (à Mathias Du Bourg ?).
18. - 4 novembre 1791 (à Laforcade).
19. - 4 janvier 1792 (à Mathias Du Bourg ?).

A. M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

4 pages 23,5 x 18,6 cm. Le texte occupe les pages 1, 2 et 4.
La lettre est autographe et signée, avec trois cosignataires.

Au nom de l'Eternel. Amen, amen, amen, amen.
Joie, paix salut, bonheur (?)

De l'orient des orientes de France, Bordeaux, l'an M. 3.33, 3. 5.7, 5.7.9, 601 ; de la renaissance des vertus 2448 ; du monde 45 ; de l'ère hébraïque 5742 ; de la dernière à la première lune 4° ; style vulgaire ce 25 juin 1781⁷.

T. chers frères,

Rien ne pouvait nous flatter davantage que l'attention que vous avez eue de nous faire part de vos travaux par la lettre que vous nous avez adressée, en date du 10 de ce mois, s.v. Cette correspondance sensible, que vous avez bien voulu entamer entre nous, est un signe de notre communion spirituelle, que nous nous efforcerons d'entretenir par les moyens consacrés à cet effet. Nous nous félicitons avec vous, T. ch. frères, de la nouvelle acquisition qu'a fait l'O.' par l'admission du F. Castillon, de Montpellier : veuille l'Eternel, pour l'avantage particulier de ce F. et le bien général de l'O.', faire germer les dispositions qu'il vous a sans doute manifestées, comme propres à propager et augmenter le nombre de ses élus. Nous félicitons aussi le F. Marié sur le nouveau grade que l'O.' a jugé à propos de lui conférer, et ceux d'entre nous qui ont l'avantage de le connaître personnellement se recommandent à son souvenir particulier.

Nous célébrâmes, connue vous, T. ch. frères, la fête de la Très S^{te} Trinité et, dans cette occasion unanime, soyez assurés que vous ne fûtes pas plus oubliés que vous l'êtes tous les jours par chacun de nous. Nous célébrâmes hier, dans les mêmes dispositions, la fête de notre s^t protecteur

⁷ A titre d'exemple, voici, exceptionnellement, la transcription fidèle de l'original des formules initiales ci-dessus développées. (R.A.)

Au nom de L. A.a.a.a.
J.P.S.B.

D.L.D.O.D. f. Bordeaux l'an M.3.33, 3.5.7, 5.7.9, 601, de la renaissance des vertus 2448. du monde 45. de l'Ere behraïque 5742. de La d^{re} a la p^{re} Lune 4°. Stile vulgaire ce 25^e Juin 1781.

Jean-Baptiste.

Nous vous souhaitons toutes les satisfactions que vous pouvez désirer et que l'O.' est susceptible de procurer ; et, en vous assurant de celle que nous aurons toujours de recevoir des témoignages sensibles de votre souvenir, nous prions l'Eternel de vous avoir pour un temps immémorial en sa sainte garde. Amen, amen, amen, amen.

[Signé :]

Bréthon
G.E. coën
Lalanne
G.E. coën

l'abbé Fournie ch^r d'orient

J^h Labory ch^r d'orient

Au R.T. de Toulouse.

A. M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

2 pages 23,2 X 18,8 cm. (Il semble qu'un deuxième feuillet ait été arraché.) Le texte occupe les deux pages.

La lettre est autographe, et signée.

De l'o. de Bordeaux, ce 27 9bre 1782.

Monsieur T.P.M.

Je vous remercie très humblement de tout ce que vous voulez bien faire pour moi, Dieu veuille vous en tenir compte en vous comblant de sa grâce, ainsi qu'à tous nos chers FF. de voire Temple que je salue. Je viens de recevoir de leurs envois par le R. M^e Labory soixante quinze livres ; veuillez, je vous prie, leurs en faire mes remerciements.

Tous nos FF. vont ici, quoiqu'en petit nombre, de bon pied. Il nous manque le R.M. Bréton qui est actuellement chez lui, à Tonneins, depuis trois mois, pour terminer des affaires de famille ; mais son absence n'empêche pas que nous nous voyons régulièrement toutes les semaines.

Quant à l'ouvrage duquel vous me demandez des nouvelles, il est tout écrit depuis près de 7 ans, et depuis lors je m'occupe à le déserrer de son trop court précis, et à le mettre un peu plus en meilleur français, afin que quiconque chargé de le rédiger en bon français ne puisse pas être arrêté par les doubles sens que ma mauvaise façon de dire par écrit les choses y a semés. Il contient dans son ensemble toutes les solutions que les hommes ensemble peuvent souhaiter, concernant tous les points que la sainte Eglise romaine pratique et enseigne, sans en excepter même les mystères que l'on y voit dans toute la vérité dévoilée de ce que l'on nous exhorte de croire. Voilà, P.M., où voire lettre est venue me surprendre.

Le *Tableau naturel*, que j'ai lu avec satisfaction, est un ouvrage sublime. Néanmoins le dehors le trouve un peu trop serré.

Nous nous recommandons tous à vos bonnes prières et à celles de tous les FF. de votre T., et nous prions l'Eternel qu'il vous tienne et à nous tous en sa sainte garde p^r un temps immémorial. Amen.

[Signé :]

L'abbé Fournié



A. M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

1 page, 20,5 x 16,3 cm. Le texte occupe une page.

La lettre est autographe, et signée.

De l'o. de Bordeaux, le 25 9bre 1784.

T.R.M.

Veillez bien, je vous prie, me continuer vos bontés auprès de nos chers FF. de votre T., afin qu'il leur plaise me vouloir continuer leur charité, et les assurer que ce n'est pas sans besoins que je la leur réclame. J'attends de vos bontés, R.M., ce service, et vous prie de vouloir bien leur présenter mon salut et ma recommandation à leurs prières et aux vôtres. De mon côté, je prie l'Eternel, R.M., qu'il vous tienne à tous en sa sainte garde pour un tems immémorial. A.

[Signé :]

l'abbé F.

Si vous avez eu des nouvelles de notre P.M. d'Hauterive, je vous prie de m'en faire part. Je ne sais pas si j'aurai le bonheur de voir ici le R.M. Dulac qui doit aller séjourner parmi vous ; je souhaiterais bien le voir.

A. M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

4 pages, 22,4 x 18,5 cm. Le texte occupe les trois pages.

L'adresse est à la page 4.

La lettre est autographe, mais non signée.

De l'o. de Bordeaux, le 19 mai 1785.

T.R.M.

J'ai reçu votre chère lettre par M. Bréfort, et 50 £ que vous avez eu la bonté de lui remettre et dont je vous fais mes remerciements. Je n'ai pu jouir de sa compagnie qu'un quart d'heure, étant parti pour l'Amérique immédiatement après son arrivée ici. S'il avait eu à lui le lendemain du dimanche premier de ce mois pour qu'il vînt me voir, je l'aurais mené chez M. Archibauld pour parler avec lui magnétisme, ce qui l'aurait fortifié pour ne pas être autant étonné que ce qu'il m'a paru l'être des effets qui en résultent. M. Archibauld, aspirant pour notre O., réussit à quelque chose près sur les malades comme M. le marquis de Puységur, duquel vous avez sans doute vu le livre qu'il a fait imprimer et qui contient les diverses cures qu'il a faites. M. Archibauld est actuellement auprès une demoiselle qu'il magnétise, qui lui dit tout ce qu'il pense. Une servante qui est chez lui, malade depuis plusieurs années, lui dit la nature de son mal lorsqu'elle est en somnambule (état où je l'ai vue), lui dit où il est, la couleur, et l'évacuation qui doit s'en faire mais à un temps prochain de cinq semaines ; et elle dirige M. Archibauld pour l'application des remèdes qu'il faut qu'elle prenne, qu'elle lui dicte par poids, mesure et qualité, comme si elle avait étudié à fond la médecine. Comme ce M. Archibauld se propose d'aller cet automne à Toulouse, à Montpellier et à Lyon, et qu'il souhaite faire votre connaissance, m'a demandé de vouloir l'adresser à vous, sur sa demande, j'ai cru pouvoir lui répondre que je vous écrirais et que j'espérais qu'avant son départ vous lui pourriez accorder un commerce de lettres avec lui ; ce que m'ayant témoigné désirer beaucoup, je vous en fais part, croyant que vous ne serez pas fâché de vous entretenir sur le magnétisme avec lui, d'autant que, comme il travaille chaudement à cette partie, vous en pourriez retirer de bonnes solutions pour les malades que votre charité cherche ardemment à soulager et à guérir de leurs maux. C'est d'après cet avantage que j'espère que vous lui écrirez, d'autant qu'il est lié par le directoire avec M. Vialette d'Aignan qu[e] vous me marquez avoir admis

dans notre O., et qu'il désire aussi beaucoup d'y être admis et reçu. Lorsqu'il sera auprès de vous, vous le recevrez si le trouvez bon, ou vous le pourrez renvoyer et le recommander au P.M. Willermoz, auquel le R.M. Tiéman l'a préparé dans une lettre qu'il lui a écrite de Paris et qu'il m'a lue.

Je n'ai pas reçu ce que vous me marquez qu'on doit m'envoyer de Montauban. Toutefois, je ne vous en parle qu'autant qu'on aurait pu l'oublier.

Je me recommande à vos chères prières et à celles de tous les F.F. de votre o., surtout à celles qu'ils feront le jour de l'adorable S^{te}-Trinité, et je prie l'Eternel qu'il nous tienne à tous pour un temps immémorial en sa sainte garde. A.

Adresse

A M. Archibauld, docteur de la Faculté de médecine, à l'Hôtel du magnétisme, à Bordeaux.

[Pas de signature.]

[Adresse]

A Monsieur / Monsieur Du Bourg / conseiller au Parlement / à *Toulouse*.

Fournié à Vialetes (Bordeaux, 16.9.1787)

A.M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

8 pages, 23 x 19 cm. Le texte occupe les huit pages.

Lettre non signée. Les pages 1-6 et le 1^{er} § de la page 7 sont d'une main non identifiée. Le reste est de la main de Fournié.

La suscription est de la main de Mathias Du Bourg.

Copie d'une lettre écrite par le P.M.
Fournier au *M^e Vialetes...*

De l'o. de Bx, le [16] 7^{bre} 1787

T. ch. M.

Veillez, je vous prie, recevoir mes remerciements de l'annuel que vous venez de me continuer au T. de Toul. Dieu veuille vous en récompenser ! Je ne doute pas qu'il ne vous en récompense, parce que je crois que ce n'est que pour lui que vous me continuez la promesse que vous lui en avez faite, car tout ce que nous faisons doit être fait uniquement pour lui et non par rapport à la créature, si ce n'est que pour obéir au commandement qui nous commande d'être frères des étrangers par la charité. (Ev^{le} de St Luc, chap. X, v. 26, jusques et compris le 37^e.) Vous allez voir un peu Arch...., qui va à Lyon passant par chez vous. Il vous montrera une note qu'il m'a prié de lui dicter, pour par elle se procurer de MM. du Régime des raisons de consolation. Notez que je n'ai pas hésité de lui donner sur ses demandes, parce que le R.M. de Mazade la lui avait donnée verbalement. Vous verrez, de plus, sur cette note, ce que je lui ai dit pour le plus grand bien de St Martin, pour que ce dernier eût à se rappeler de l'élection que notre grand Sⁿ de Pas-li, l'ami de Dieu, fit un jour de ses disciples et dont il plut audit de S^t M^{tn} de rire et se moquer de celle que le dit G^d Sⁿ fit de moi. Mais qu'aussitôt le susd^t G^d Sⁿ, portant ses yeux fixés sur ledit S^t M^{tn}, répéta, par trois fois de plus, ma susdite élection et que, malgré cela, S^t M^{tn} s'en moqua encore dans la suite, parce que, sans doute, il ne l'envisagea que temporellement, par conséquent diamétralement à l'opposé de l'esprit de vérité par lequel le susd^t G^d Sⁿ nous élut. Or, ma susdite élection se manifeste dans l'ordre spirituel, de

manière à ne pouvoir en douter. Quant à celle de S^t M^{tn}, c'est à lui à y prendre garde, afin que sa couronne ne soit pas donnée à un autre, et, en conséquence, qu'il veuille réfléchir sur ce qui l'étonna à sa réception de r+ [*sc.* reau-croix], qui fit qu'il demanda à notre G^d Sⁿ de Pas-li pourquoi il avait usé d'une cérémonie pour sa réception de r+, différente à celle dont il avait usé pour les autres, et que le G^d Sⁿ lui répondit d'un ton haut et comme pour lui dire ne prendre garde à sa conduite : « Parce que vous êtes, ou tout dedans ou tout dehors » ; et, effectivement, la figure visible dont il usa pour le recevoir ne présente que cela. Qu'il veuille donc, je l'en prie charitablement par vous, revenir d'idée jusqu'au premier moment qu'ayant quitté son régiment, il se mit à suivre les instructions de notre susd^t G^d Sⁿ, afin de parcourir et d'examiner graduellement en remontant jusqu'à ce jourd'hui tout ce qu'il a fait, pensé et dit contre notre G^d Sⁿ de Pas-li, contre ses frères et contre lui-même, et notamment de réfléchir mûrement sur toutes les prédictions que nous a faites, en divers temps, nous concernant pour l'avenir, notre G^d Sⁿ de Pas-li ; pour qu'il se mette à même, par cette récapitulation nécessaire pour lui, de regarder Dieu pour apprendre de lui à se connaître et à se diriger pour son bien, pour celui de ses FF., et pour cesser d'agir jamais à l'avenir contre pas un seul être quelconque, par conséquent contre pas un de ceux pour lesquels il a promis à Dieu, en présence de témoins fidèles qu'il n'a pas vus mais qu'il verra un jour, de les secourir de ses conseils, de sa bourse, de sa force, sans jamais sous aucun prétexte, se tourner contre aucun d'eux, les délaisser, les mépriser, ni les opprimer. Or, comme il se manifeste actuellement par ces quatre derniers points, par conséquent par un nouveau corps de péché contraire à la loi de Dieu, à la loi de son prochain et à sa vie particulière, sous le vil prétexte que la route que tiennent les Co.. ne les peut pas mener au but, ses engagements envers l'Eternel peuvent-ils rester inactifs, et ne doit-il pas charitablement donner des raisons à ses FF. Co., qui leur démontrent ses nouvelles raisons contre cet ordre ? Mais, comme ici l'on pourrait me soupçonner de n'être pas parfaitement assis sur toutes les idées que Dieu a données aux hommes des vérités spirituelles divines et des choses faites qui tourmentent tous ceux qui ne sont pas encore entrés dans la vision parfaite de ce que ces idées nous annoncent, et que je tâtonne pour entrer dans le Régime, je dirai, pour détruire ces soupçons : « Comment pourra S^t M^{tn} démontrer à l'ab. Four.... qui, par sa marche continuelle dans l'ordre des Co...., est parvenu de-dessous toutes les idées que la foi et les mystères nous donnent des choses temporelles, spirituelles et divines, jusque par leur dessus, dans le séjour du *Je vois*, du *Je sais* et du *Je suis évidemment convaincu* de toutes les susdites vérités que la foi et les mystères nous

prêchent ; et, cela étant vrai, c'est-à-dire que cet ab., sans mentir à Dieu, au prochain ni à lui-même, étant réellement parvenu par l'ordre des Co.. jusque dans la pleine conviction des susdites vérités, comme MM. du Régime ont-ils pu publier que cet ab. ait demandé à entrer dans le susdit Régime, et sous quel point de vue peuvent-ils dire qu'il ait demandé à y entrer ? Quoi, cet abbé, rempli du côté des connaissances certaines de l'avant-monde, du monde, de l'après-monde et de toute l'intelligence que ces trois dénominations renferment en elles, peut-on le croire avoir demandé à entrer dans le Régime, et qu'y aller chercher ? Toutes les idées que Dieu a données aux hommes de sa divine vérité sont en lui : *Je vois toutes les vérités*. Or, se peut-il croire que, s'annonçant tel et que criant tous les jours à qui veut l'entendre qu'il s'offre à tous les MM. du Régime réunis ensemble de les convaincre (si Dieu lui perpétue la grâce de la vérité de ce qu'il se proclame et qu'il le veuille) et, qui plus est, de leur démontrer que jusqu'à ce jour l'on avait pris le col de Dieu pour sa tête et que sa tête nous avait été inconnue, et le *pourquoi* la tête de Dieu nous avait resté inconnue ; et, qui plus est encore, ainsi que je l'ai écrit à M. de W., leur démontrer tous les divers ordres par lesquels nous devons nécessairement passer pour parvenir au but de notre émancipation de Dieu, écrits intelligiblement dans la nature, y compris celui dans lequel MM. du Régime se disent parvenus, et que le nom de chacun de ces divers ordres porte visiblement le rang qu'il tient parmi les autres, et que le nom de celui où se disent parvenus MM. du Régime porte visiblement la fin du monde et le règne de l'éternité (s'ils l'ont qu'ils donnent son nom) ». Jugez à présent, ch. M., de mon grand étonnement lorsqu'Archbold me dit avant-hier que les associés du Régime croyaient fermement que j'avais demandé à entrer dans le Régime, comme s'il est probable que je cherche à quitter le certain pour m'aller précipiter dans l'incertain. Or, comme je n'ai eu aucune communication verbale ni par écrit, ce concernant avec ces MM. du Régime, si ce n'est avec vous, je ne puis aussi que vous regarder auteur de la publication qu'ils font de ma prétendue demande, parce que vous êtes le seul qui m'avez proposé en présence de M. Du Bourg d'aller à Lyon avec vous, afin de voir ce que c'était que ce Régime dans lequel vous trembliez, me disiez-vous, de vous aller jeter en aveugle. A cela je vous répondis qu'avec plaisir j'irais avec vous ; mais ce ne fut pas avec l'intention de m'y aller faire recevoir ni demander à y entrer ; ces sortes de demandes et d'intentions ne convenant qu'aux chercheurs de la vérité, mais nullement à pas un de ceux qui, l'ayant cherchée, l'ont trouvée ; mais avec l'intention d'examiner pour le bien des Co.. et de tous les hommes ce que c'était que ce nouvel ordre que M. de W. tenta sous le règne du G^d Sⁿ de Pas....li, d'établir pour que ce G^d Sⁿ menât spirituellement cet ordre et

que, pour pouvoir prendre les hommes, un *tel prince paraît chef*, Voilà ce qui lut, proposé par une lettre de W. et de Grinville à notre d^t G^d Sⁿ, qui, l'ayant reçue et lue en notre présence, S^t M^{tn} y étant, la jeta au feu où elle fut consumée et ne répondit jamais rien à cet établissement humain dont Willerm.... s'établissait receveur général et pensionnait notre susd^t G^d Sⁿ qui, n'ayant rien, pouvait vivre honorablement de cette pension proposée. Ce n'était donc qu'avec l'intention d'aller voir ce nouvel établissement, pour lequel vous me paraissiez et me démontriez le plus grand enthousiasme et fanatisme ; et, sur ma condescendance à votre offre pour ce voyage, vous m'avez sans doute présenté à ces MM. comme demandant à m'y faire recevoir. Mais, comme je ne l'ai jamais demandé ni eu l'intention de m'y aller faire recevoir, je vous déclare malheur et très grand malheur vous allant assaillir comme auteur d'imposture contre l'ordre des co., si, soudain la présente reçue, vous n'écrivez à M. de Willermoz la vérité du sujet du voyage que vous me proposâtes de faire avec vous à Lyon. En conséquence, repassez dans votre esprit ma conversation avec vous, afin de voir que je n'ai point demandé à entrer dans le Régime. Or, si vous voulez aller droit dans ce que je dis d'écrire à W., c'est de vous représenter que Dieu vous demande : « Jurez-moi que l'abbé ait demandé de s'aller faire recevoir dans le Régime ? » Si vous vous représentez ainsi devant Dieu, je suis certain que vous dissuaderez entièrement ces MM. de ma prétendue demande et que, par là, vous arrêterez le mal que vous occasionnez aux membres él... co.. . Car, quand vous ne croiriez pas à l'ordre des co..., ce qui ne peut être que le fruit de ceux qui n'ont fait que le musser sans le parcourir, l'on ne doit pas en détourner les amateurs par des suppositions ; mais, si l'on veut attaquer cet ordre, il faut démontrer par la raison la supériorité d'un autre et l'infériorité de celui-là. Autrement, l'on manque autant directement à Dieu en cherchant à le décrier, qu'on se manque à soi-même et à tous les autres en se laissant conduire par des hommes. Car il ne faut jamais soutenir l'homme, mais la vérité de ses raisons concernant la vérité. Veuillez donc vous apercevoir qu'il m'est de toute impossibilité de pouvoir vouloir désirer de quitter la lumière qui m'éclaire pour m'aller précipiter dans ce que je ne vois que ténèbres, que composé, qu'humain, et tout à fait séparé des douze légitimes branches de l'arbre de vérité, qui a ses racines dans la Divinité. Ici, je dois vous dire que ces motifs, qui me font parler à vous de la manière que je le fais, sont en vue de votre plus grand bien pour vous porter à vous tenir à Dieu — car, s'il a su instruire les hommes des temps passés, il saura aussi instruire ceux qui se réclament aujourd'hui à lui par les mérites de J.Ch. —, et pour celui de tous les co.. dont on veut surprendre par des suppositions la bonne foi, c'est-à-dire qu'on attaque les jeunes de cet ordre et qu'on fuit

les vieux, en décrivant les vieux à l'oreille des jeunes — car que signifient ces écrits qui disent : « *Nous ne vous avons pas écrit parce que nous craignons que vous ne montrassiez nos lettres à l'abbé Four...* » —, et pour enfin ensevelir toute espèce de fanatisme et enthousiasme qui ne font que des disciples de Satan en les détournant de le devenir de J.Ch. Ces MM. publient qu'il est étonnant que je sois parvenu au but par la route des co..., s'ils croient que j'y sois parvenu (comme il est très évidemment vrai que j'y suis parvenu par lui). Ils s'affichent ne l'avoir pas courue, puisqu'ils cherchent ailleurs, et ne l'ayant pas parcouru, comment peuvent-ils dire que cet ordre ne mène pas au but, puisque, publiant que moi j'y suis parvenu, ils y seraient aussi parvenus eux-mêmes s'ils l'eussent parcouru, parce qu'ils m'eussent suivi ? Car, enfin, la porte ne leur a pas pu être fermée autrement que par quelque cause de leur part. Point du tout : ils quittent cet ordre et s'en procréent un fantastique qu'ils ornent d'humilité, pour qu'on ne se méfie pas des coups mortels qu'ils portent aux hommes. Car vous n'êtes pas à savoir que toutes les humilités extérieures ne sont qu'apparentes de celle du cœur devant Dieu, et qui ne sont que des parades aux mauvais desseins. La véritable humilité ne peut jamais s'apercevoir que de Dieu et jamais des hommes, parce qu'elle est dans le cœur de celui qui l'a et qui ne peut s'en parer aux yeux des hommes sans se la détruire. La véritable humilité, c'est d'obéir à Dieu par la pratique de ses commandements, de faire aux autres tout ce que l'on voudrait qu'on nous fit, et ne pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fit, et enfin ne jamais rien faire qui puisse altérer notre résurrection en J.Ch. Qui, plus que Satan, paraît humble pour venir à bout de ses desseins, et qui l'est moins dans le fait ? Qui, plus que Christ, a paru orgueilleux en se proclamant Vérité, Fils de Dieu, Sauveur éternel, sans péché, etc., et qui plus humble que lui dans le fait ? Prenez donc garde à ne pas prendre le change de l'humilité, et faites-vous expliquer ce qu'est l'humilité par MM. du Régime. Si MM. du Régime publient par dérision que je suis arrivé au but, je vous laisse à juger de l'esprit par lequel ils se manifestent. Observons donc que, puisqu'ils me publient arrivé au but, ce doit être comme en étant certains ou par dérision. S'ils en sont certains, l'ordre des co., est le vrai ordre... Mais ils tournent le dos à celui dont ils sont certains qu'il est arrivé au but. Si c'est par dérision, ils sont l'organe de l'esprit de Satan, qui n'est humble que de cette manière, et d'autant plus alors organe de Satan, c'est qu'ils ont la cruauté, par des flatteries, de me perpétuer dans mon soi-disant orgueil, sans jamais se présenter A moi pour m'en sortir, surtout à moi qui m'offre de me présenter devant eux tous, pour, par nos raisons mutuelles, sans bruit ni sans discussion mais par la raison, ensevelir mutuellement nos raisons par des raisons, pour nous adonner à

celui d'eux ou de moi qui viendra à surnager sans pouvoir être enseveli. Car, s'ils s'annoncent sans lacunes, et qu'ils publient qu'il y en ait dans les co., ils ont un grand avantage d'entrer en lice avec moi, surtout me proclamant de les faire convenir, s'ils sont de bonne foi, que tous les points de la foi et des mystères sont lacunes chez eux, et que véritablement il n'y en a pas une seule chez les co.. . Apprenez-leur donc que le temps des miracles, des résurrections et de toutes autres choses semblables n'est pas le temps d'aujourd'hui, parce que toutes ces choses paraîtraient aux hommes d'aujourd'hui secrets, etc. Le temps d'aujourd'hui est celui des démonstrations par la raison de tous les points de la foi et des mystères qui jusqu'à ce jour avaient été scellés, que les sceaux ont été levés, que les cieux ont ouvert leurs portes, et que toute la vérité est autant dévoilée et visible aux hommes qui ne seront pas renfermés dans des antres que ce qu'elle l'était avant la prévarication. Tel est le point de vue que je donne, qui, très certainement, met tout homme à l'abri d'être trompé, puisque chacun s'en trouve juge ; et j'assure ces MM. ainsi qu'ils pourront s'en convaincre que ce que je dis est sans orgueil, sans présomption, sans hypocrisie, sans fanatisme et sans enthousiasme, mais est vérité, et d'autant plus vérité c'est que je m'annonce tel sans mentir d'aucune façon à Dieu, au prochain ni à moi-même. Tel est là mon orgueil, purement humble, parce que je ne m'annonce pas pour ce que je ne suis pas, mais pour ce que je suis par Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur et mon Sauveur. J'ajoute que, aillent où ils aillent, fussent-ils transportés dans la Jérusalem d'en-haut, ils ne trouveront ni ne verront la vérité en elle-même, s'ils ne parcourent le chemin par lequel ils crient miracle que moi, l'ayant parcouru, je sois parvenu au but.

Veillez donc réfléchir mûrement sur tous les points de ma lettre afin de vous pouvoir apercevoir que je n'attaque point en destruction l'ordre du Régime, mais qu'au contraire je ne fais que défendre l'ordre des co., que ces MM. attaquent, parce qu'ils l'attaquent de manière à le vouloir effacer de la mémoire de ceux qui le suivent. Car sans m'avoir signifié divorce et, tout en me flattant, ils s'efforcent, par des supposés, d'en détourner tous ceux qui le suivent. En proclamant qu'ils sont co.. et qu'ils attendent la plus grande partie de leurs instructions de notre G^d Sⁿ Depasqually et, tout en même temps qu'ils *se* disent tels, ils manquent aux engagements qu'ils ont contractés à Dieu, en tournant secrètement le dos à celui de cet ordre qui se proclame, d'après les attaques publiques qu'ils lui font, être passé, en suivant cet ordre, des doutes où il était concernant tous les points que la religion nous prêche jusque par leur dessus, sans lui avoir laissé une seule idée de ces points à résoudre, et qu'ils arrêtent

secrètement dans leurs imaginations, et qu'ensuite ils publient, sans du tout vouloir m'entendre, concernant le susdit ordre des C ' ' , que cet ordre a des lacunes, qu'il ne peut mener au but ceux qui le suivent et que je suis exalté dans mes idées, et ensuite, partant de là et publiant qu'ils ont la vérité, par conséquent la charité en main, ils me laissent dans ma prétendue erreur et exaltation, au point de me fuir et de me faire fuir par leurs adhérents toute espèce de communication avec moi, sous la malheureuse idée pour eux et pour tous ceux qui les suivent qu'ils sont guidés, comme si jamais les véritables guides étaient contraires à la charité, fraternité et bonté.

Apprenez-leur donc, je vous prie, que le véritable ordre qui puisse mener droit à Dieu a pour guide J. Ch., et immédiatement Dieu pour démonstrateur ; qu'ainsi il doit être dangereux de se laisser mener par des esprits, parce que le plus souvent ce sont des loups ravissants sous l'apparence de la grâce. Car il m'est déjà arrivé par trois fois de trouver des compagnies d'hommes qui se laissaient ainsi guider par des pareils esprits visibles à eux et qui, en les exténuant par des jeûnes et par des mômèries, s'emparaient intellectuellement de leur raison et les faisaient ensuite le plus souvent opérer contre Dieu, contre leur prochain et contre eux-mêmes, et dont lesquels esprits Dieu m'a accordé la grâce de faire retirer quelques hommes de ceux qui les suivaient, d'après les vérifications qu'ils ont eu faites de mes raisons, en parlant fermement à ces esprits par Dieu et par les mérites de J.Ch. ; qu'ainsi ces MM. du Régime aient à prendre garde de ne pas se laisser aller à la trop grande avidité de connaître, qu'il y a un moyen simple pour parvenir à connaître, que ce moyen est chez les co ' ' . Adieu ch. M. ; lisez ma lettre, tout préjugé sous vos pieds, de manière qu'il n'y ait rien entre Dieu et vous. Amen.

[Pas de signature.]

16^{bis}**LETTRE DE VIALETES A J.-B. WILLERMOZ***Précédée de la copie de la réponse de Vialetes à la lettre de l'abbé Fournié*

B.M. Lyon Ms 5870(25)

4 pages 24,3 x 19,6 cm. Le texte occupe les quatre pages.

La lettre est autographe, mais non signée.

2 notes de JBW, p. 1 et p. 4, à l'envers.

[Note de JBW :]

Répondu en 11 pages

le 16/21 août 1788

Montauban, le 27 de 7^{bre} 1787.*Copie de ma réponse à la lettre de l'abbé Fournié
du 16 de ce mois.*

Je me garderai bien, mon bien-aimé frère, de répondre à tous les articles de la trop longue lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, le 16 de ce mois, et que je n'ai reçue qu'avant-hier. Vous y accusez les RR. FF. de S^t Martin et Willermoz d'y manquer de charité à votre égard, dans le temps qu'ils sont remplis de vénération pour vous et que vous les accablez d'injures. Ils n'ont pas pu vous communiquer quelque chose que vous reconnaissez être excellent, parce qu'ils n'en ont pas eu la permission. D'ailleurs, si vous êtes aussi éclairé que vous cherchez à me le persuader, pourquoi vous permettre contre eux des jugements qui ne font pas honneur à votre cœur, dès que vous n'avez pas besoin d'instruction et que vous connaissez tout ce qu'il est possible à l'homme de connaître ? Souffrez que je vous dise avec franchise que je n'ai point du tout été content de votre épître, qui est remplie des faiblesses de l'humanité et où l'amour-propre piqué paraît à chaque ligne. Calmons-nous, mon bien digne ami, si nous voulons faire notre *œuvre*, et voulons ce que la Providence nous destine. Mille et mille pardons si un novice tel que moi s'avise de dire à un homme aussi élevé sa manière de penser, mais quelquefois Dieu suscite les choses faibles pour redresser les fortes. Je n'ai jamais perdu de vue le respect que vous vouliez que j'eusse dans de pareilles circonstances, et pour le R. — + d'Hauterive d'un côté, et pour

les R. — + de Grainville, de Saint-Martin et Willermoz de l'autre. Convenez que, dans votre épître, vous vous êtes bien écarté des égards qu'on leur doit, et que vous jugez ces derniers très légèrement, et je puis même dire sans connaissance de cause. De sorte donc, mon bien digne frère, que, si je venais à ne pouvoir plus vous payer le petit annuel que je remets au R.F. de Rochemontès pour vous, je manquerais à l'honneur. En vérité, mon bien respectable ami, l'homme est un étrange composé d'élévation et de bassesse, de vertus et de faiblesse.

Je ne me permettrai d'ajouter ici quelque chose qui, relativement à ma qualité d'auteur d'imposture contre l'ordre des Cⁿ qui, quelque respect que j'en aie pour vous, ne m'empêchera pas de vous faire observer que, supposé que j'eusse eu le malheur de m'en rendre coupable, ce ne serait pas envers l'ordre que je serais répréhensible, mais seulement envers vous. Reprenons les faits, et vous verrez que je ne suis point auteur d'imposture et que je ne serai assailli d'aucun malheur à cet égard. Je déterminai le R.F. de Rochemontès, dans le temps où nous étions vous et moi auprès de lui, à promettre que nous nous ouvririons avec vous sur certaines propositions qui lui avaient été faites de Lyon, pour qu'il s'aidât de vos lumières. Vous commençâtes par nous déclarer que ce que nous essayions de vous apprendre vous avait été écrit par le R.F. d'Hauterive, et que vous en aviez également entendu parler à Bordeaux, sans que vous nous disiez par qui. Vous témoignâtes un certain désir de vous aboucher avec les frères de Lyon. Je saisis avec vivacité cette ouverture. Lors de votre passage ici, à la fin du mois d'avril de 1786, vous me marquâtes la même envie. Alors un peu plus calme que lorsque vous m'en parlâtes à Rochemontès, je vous fis la remarque que vous n'étiez point maçon. Je vous entretins de la nécessité de passer par les grades maçonniques et de celle d'être *appelé*. Comme vous m'observâtes que vous étiez maçon, alors je me repliai sur ce qu'il n'était pas possible que vous eussiez tous les grades de la maçonnerie rectifiée. Nous convînmes que j'écrirais à Lyon et que je vous rendrais réponse. Il me fut répondu de cette ville, le 8 mai, que l'on avait la plus grande estime pour vous, que vous auriez sûrement été appelé si la chose eût dépendu des frères de cet orient, mais que, ne l'étant pas, on ne vous conseillait pas d'y venir, parce que, les FF. Cⁿ de Lyon ayant été réunis à l'Initiation générale, il ne se tenait plus aucune assemblée des Cⁿ, que ce n'était pas négligence mais devoir, parce que l'Initiation avait fait connaître les erreurs qui s'étaient glissées dans les travaux de l'ordre des Cⁿ et même le danger attaché à quelques-unes de ses pratiques. Loin que l'ordre soit aboli, me disait-on, il ne fait que se réunir au tronc dont il s'est si mal à propos détaché (?), et de ce tronc il

ressortira en son temps un nouvel ordre de Cⁿ, plus pur, plus vrai et moins mélangé des idées humaines : le nouveau ne sera composé que de ceux qui seront élus pour cela, et qui seront pris parmi les initiés qui seront destinés pour *l'œuvre* de la *onzième heure*. Qu'avant de recevoir l'initiation, ceux d'entre les Cⁿ qui seront appelés seraient regardés comme de simples maîtres et seraient obligés de recevoir et de faire les frais des autres grades du Régime maçonnique rectifié.

Sur l'observation que vous m'aviez faite que les connaissances devaient être communes entre tous les enfants du Christ, l'on m'observa que Jésus-Christ, lors de son avènement temporel parmi les hommes, avait réuni tout ce qui est bon et pur, mais que les hommes, voulant toujours mettre du leur, avaient de nouveau séparé ce qui ne devait pas l'être. Ainsi, Jésus-Christ, ajoutait-on, étant le chef unique de toutes les connaissances, ceux qui s'y attachent sont ses enfants, mais lui seul doit régler la mesure qui convient à chacun ; et dire que toute science doit être commune, c'est juger en homme et non en sage. C'est un faux jugement, où l'homme a voulu prendre la place de Dieu, qui a été la cause de tant d'indiscrétions commises partout dans l'ordre des Cⁿ, qui tend à les perpétuer ailleurs, et qui est la cause que tant de membres de cet ordre n'y ont pas prospéré comme ils l'auraient pu.

[Violetes à JBW :]

Je finis par lui dire que j'ai eu le regret de ne pas voir le R.F. Archbold et par lui témoigner que, s'il venait à Bochemontès, je serais enchanté que nous nous y trouvassions ensemble, pourvu qu'il voulût bien que nous ne parlussions pas surtout de l'objet de Lyon.

Je ne puis que vous écrire aujourd'hui bien brièvement, mon bien respectable frère et bien bon ami. Je viens d'apprendre, par une lettre du R.F. Archbold, qu'il irait à Toulouse et qu'il a passé sans que j'aie eu le bien de l'embrasser. Il se propose d'être le 15 du mois prochain à Lyon et je voudrais très fort qu'il me fût possible d'y être ainsi que lui.

J'ai reçu par le dernier courrier une lettre bien exaltée et bien pitoyable du R.F. abbé Fournier, que je vous fais passer avec ma réponse que j'ai transcrite ci-dessus, qui en partie est prise de la lettre que vous m'écrivîtes à son sujet, le 8 mai de l'année passée. Le R.F. Archbold avait porté également un papier inintelligible qu'il lui a dicté. Je crains bien que

la tête de ce pauvre homme n'en pète. Je désire que vous approuviez ce que je lui ai écrit. J'ai employé, avec toute la prudence dont je suis capable, les moyens que vous m'avez appris pour ne pas faire de sottise : je souhaite de ne m'être pas fait illusion à cet égard.

J'ai oublié dans ma dernière lettre de vous parler d'un propos que tinrent devant moi deux êtres très exaltés, qui étaient MM. de La Forcade et Pascal. Après avoir beaucoup parlé de leurs visions et avoir convenu de bonne foi qu'ils étaient très souvent trompés, et que l'Ange des ténèbres prenait la place de l'Ange des lumières, ils remarquèrent l'un et l'autre que la prière favorite de l'Ange des ténèbres et celle qu'il leur inspirait toujours était le *Credo*. M. de La Forcade prétendit que c'était à cause de ces deux mots de la fin : *carnis resurrectionem*. Cela ne me parut pas dépourvu de vraisemblance. Je serais bien aise de savoir ce que vous en pensez. Dans le cas où vous ne pourriez pas m'écrire, le R.F. et bon ami Archbold me portera votre réponse de vive voix.

Mes respects à l'excellente M^{me} Provensal et à tous nos amis aux prières de qui je me recommande.

Le F. C^{te} Maxime [sc. de Puységur] m'a appris l'arrivée du R.F. de St-Martin auprès de vous. Je suis très aise que cela mette le R.F. Archbold à même de faire connaissance avec ce digne ami. Il a sa bonne part dans le paquet que m'a adressé le diffus et inintelligible abbé Fournier. Je vous serai obligé de me renvoyer cet amphigouri par le secours de l'ami Archbold, qui doit s'arranger de manière à venir passer quelques instants avec moi à son retour de Lyon. Parlez-lui un peu de moi et de ce qu'il convient que je fasse pour ne pas me rendre indigne des bontés célestes à mon égard, puisque je n'avais aucun titre pour les mériter lorsqu'elles m'ont été communiquées.

Je vous embrasse, mon bien cher Willermoz, avec toute la tendresse et le respect dont je suis capable. Priez pour moi./.

[Pas de signature.]

[Note de J.-B. Willermoz :]

Fr^e Vialette d'Aignan. Montauban du 27 7^{bre} 1787. Avec la lettre originale de F. Fournier.

Prochaine arrivée de F. Archbold.

A.M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

8 pages, 20,8 x 16,3 cm. Le texte occupe les huit pages. La lettre est autographe, mais non signée.

De l'o. de Bordeaux, le 11 février 1790

T. Ch. M.

Vous pouvez croire que, si je ne vous ai pas été voir, les affaires actuelles des choses en sont la seule cause, mais, dès que je verrai que les voyageurs seront en sûreté et que Dieu me le permettra, je n'y manquerai pas.

Il n'y a pas de doute que, si peu que nous nous regardons être de cette vallée de larmes, nous ne voyions la justice qu'injustice ; par conséquent, que nous n'en souffrions, parce qu'alors nous délaissions Dieu pour ne nous regarder que nous-mêmes, ce qu'il y a de vrai. Que, quant à ce qui s'opère actuellement en France, nous ne pouvons pas plus être certains que ce soit mal fait, quoique cela nous paraisse n'être pas bien fait, que nous ne serions certains que l'on ferait bien si l'on faisait notre volonté, quoique même il nous parût qu'elle ne ferait pas le mal. Cela étant, et notre patrie étant le ciel, nous devons tâcher d'être pour tout ce qui se fait dans le monde et par le monde (où jamais il ne s'y fait que ce que Dieu veut, soit par sa miséricorde, soit par sa justice), comme lorsque nous ne pensons pas à ce qui s'y fait momentanément ; que, soit que l'on agisse ou que l'on opère contre nous, nous n'en ressentons rien ni n'en sommes affectés ; ou encore tâchez d'être pour ce qui se fait comme lorsque nous dominons, par conséquent nous reposant uniquement en Dieu qui nous a faits pour lui, par conséquent pour la paix, le bonheur et la félicité et non pas faits pour les troubles, les peines et la tristesse dans lesquelles l'amour de la créature, par conséquent de nous-mêmes, nous a originellement ensevelis, séjour triste dans lequel, bien loin de nous y fixer par affectation, nous nous en devons retirer par les moyens que Dieu nous donne pour nous faire revenir à lui par nous, en le prenant pour notre unique tout, afin de recouvrer la paix qui n'est qu'en lui et que rien de ce bas monde ne peut jamais nous donner autrement qu'en apparence, par conséquent qu'à notre malheur. Suivons donc en tout J.-C. qui, étant venu nous apporter la paix, le bonheur et la félicité, n'a rencontré, sur le chemin de la terre dans

le ciel qu'il a tout parcouru pour nous tous, qu'injustices qu'il a toujours supportées sans murmurer, par conséquent en s'abandonnant entièrement à Dieu son père et en disant que son royaume n'était pas de ce monde. Disons-nous donc aussi, quand nous serions proclamés absolus rois ou empereurs des quatre parties de la terre et qu'alors nous vinssions à nous considérer eu égard à Dieu, il est certain que nous nous dirions :

« Notre royaume n'est pas de ce monde, parce que Dieu nous a faits éternels et que le royaume des quatre parties de la terre que nous gouvernons est destructible et anéantissable ». Et, continuant, nous nous dirions : « Acquérons le royaume céleste et nous détachons de ce royaume terrestre, en ne le gouvernant que comme le dominant par celui du ciel, et non pas en nous en laissant gouverner par notre amour pour lui, afin que, lorsque Dieu l'anéantira, je ne sois pas anéanti avec lui et qu'au contraire je me puisse trouver roi de celui du ciel qui, étant éternel, ne me sera jamais ôté ». Notre divin M^e J.-C. dit à Satan, qui lui faisait voir toute la gloire du monde pour l'y englober : « Retire-toi Satan, l'on n'adore que Dieu seul » ; ce qui nous démontre que la gloire de ce monde nous ensevelit dans la grande privation de Dieu, par conséquent dans les peines, les tourments et les souffrances éternelles, et que l'ignominie de ce monde nous fait voir Dieu, par conséquent nous réintègre dans les joies, les félicités et la paix. D'ailleurs, vous savez que ce monde-ci a été créé pour la pénitence des pécheurs, et non pas pour s'en faire leur dieu. Or, si nous y avons des possessions et qu'il plaise à Dieu nous les ôter, ce n'est pas à nous d'en murmurer, mais au contraire à lui dire toujours : « Que votre volonté soit faite et non pas la nôtre », parce que la volonté de Dieu est toujours pour le bien de tous et que la nôtre, si sûre qu'elle nous paraisse, est toujours pour le mal de tous. Aussi, si lorsque l'on nous ôte ce qui semble nous appartenir nous nous en affectons, dès lors nous nous trouvons dépouillés de corps et d'âme. Si, au contraire, nous ne nous en affectons pas, nous sommes bien dépouillés de corps, mais notre âme, dès lors vêtue de Dieu qui, nous embrasant de son amour, nous fait voir vêtus de corps et d'âme, millions de fois mieux que nous ne le paraissions avant qu'on nous ôtât ce qui semblait nous appartenir. Apprenons donc qu'un homme qui aime plus son corps que son âme tombe insensiblement jusque dans la brutalité des animaux les plus bruts, parce que son âme, au lieu de mener son corps par Dieu, au contraire c'est son corps qui la mène par Satan, lequel se tenant désuni d'avec Dieu n'agit que bestialement. Or, l'univers corporel n'est rien sans son âme qui est le moral, de sorte que, si nous nous attachons à ce corps, nous délaissions son âme qui est le moral et nous n'agissons plus qu'animalement. Il faut donc chercher à nous

aboucher avec cette âme qui est le moral, qui bientôt nous fera voir que le corps universel n'est par lui seul qu'un cadavre, tel que celui d'un homme sans son âme. Du moral tâchons de nous aboucher avec l'intellectuel, qui en est l'âme ; d'après quoi, tâchons de nous aboucher avec l'esprit qui est l'âme de l'intellectuel, et ensuite avec Dieu qui est l'âme du spirituel. Voilà ce qui seul doit nous captiver pour pouvoir jeter derrière nous tout ce qui n'est pas Dieu par-dessus toutes choses. Comment, dira-t-on, devons-nous faire pour nous laisser captiver par ce que nous venons de dire ? Ce sera en nous efforçant de marcher par la pratique des enseignements de J.-C., lequel n'a marché que par ceux de sa divinité. Au reste, si nous trouvons mauvais ce qui se fait actuellement en France, d'abord nous nous établirons juge, malgré que Dieu nous le défende et que lui-même n'a jamais jugé personne. Et combien plus trouverons-nous mauvais lorsque Dieu nous enlèvera tout ce qui n'est pas uniquement lui en nous ! Evitons-nous donc le malheur de notre vouloir et croyons que c'est Dieu qui permet que les uns soient dépouillés pour lui et leur bonheur, et que les dépouilleurs, lorsqu'il les dépouillera, soient plus fortement disposés à s'abandonner entièrement à lui et à leur bonheur. Or, nous devons aimer tous nos frères (le *Pater*), c'est-à-dire désirer à tous les biens célestes que la rouille ni les vers n'altèrent jamais. A présent, voici comment nous devons nous comporter en tout et partout pour ne pas trahir la vérité et notre devoir. Disons : « Laissons faire à Dieu qui sait tout ce qui nous faut. Il a tout fait ou créé pour le bien de ses créatures spirituelles. S'il détruit ce qu'il a déjà fait ou créé pour elles, c'est pour un plus grand bien pour elles, etc. »

Notre T.R.M., votre double frère, ne nous a pas encore parlé de la seconde circulaire des Avig. [*sc.* des Avignonnais].

Le frère Boyer connaît de réputation *Benédicte Chatténier*. Il nous faut être toujours réservés avec tous, quelque charitables et zélés qu'ils nous paraissent, afin de ne les pas porter de mettre au jour les choses avant leur temps et détachées du tout, ce qui ferait plus de mal que bien. Les gens du monde mettent au jour les lumières de leur science à proportion qu'elles leur viennent, pour servir à perfectionner leur tout qui ne l'est pas. N'en faisons pas de même, mais travaillons dans la sécurité à mettre toute la lumière divine qu'il plaît à Dieu nous donner en un tout pareil à celui qu'il donna à Adam en l'émancipant de lui, pour ensuite mettre ce tout au jour tout à la fois.

L'Eglise est la générale morale de toutes les révélations des idées que

Dieu a révélées de lui et de ses œuvres à ses envoyés, et en cela l'Eglise n'a jamais varié et a toujours soutenu la réalité de ces révélations. Mais, comme elle n'a pas eu la révélation des vérités des points dont elle donne le moral, elle n'a pas pu les démontrer en soi. Ainsi, autre chose est l'Eglise qui n'a jamais varié dans la morale des idées des points des vérités divines et religieuses, et autre chose la conduite des membres qui prêchent la vérité de cette Eglise, lesquels, sans jamais toucher à la somme des points qui la constituent, en peuvent abuser par des croyances particulières ; c'est-à-dire que, dans l'Eglise, il y a ou il peut y avoir autant de diverses manières de penser sur chacun des points qui la constituent par les membres qui nous la prêchent, que ce qu'il y a des membres et des points, sans que pour cela ses membres aient jamais permis qu'aucune de leurs diverses croyances prit le dessus d'aucune des simples idées qui constituent l'Eglise et que l'Eglise dit (avec vérité) lui avoir été révélées. Or, les principes, ou les points fondamentaux de l'Eglise, sont si vrais en eux-mêmes et dans leur racine, c'est que dans l'ordre des co.'. on voit la démonstration à nu de toutes ces racines, par conséquent par l'Esprit qui en a donné les idées à l'Eglise. Nous disons « donné les idées à l'Eglise », parce que les officiants actuels de l'Eglise sont les successeurs des anciens disciples des co.', qui s'étaient retirés d'avec les co.'. (comme viennent de faire Willermoz, Saint-Martin et autres) avant que d'avoir reçu l'Esprit qu'il leur avait donné les idées simples des vérités divines, et qui se permirent de donner au vulgaire ces mêmes idées, et ensuite de leur en donner le moral comme il leur paraissait naturel de le leur donner. Voilà comment l'Eglise est née universellement, a pu donner toutes les idées de Dieu et de ses œuvres et a pu donner la sainte morale qu'elle nous prêche, mais non jamais la démonstration des racines d'aucune de ces idées, parce que les prédécesseurs des prêtres actuels s'étant retirés d'avec les co.'. avant que d'être passés de ce monde dans l'autre, par conséquent avant que d'avoir reçu les prix de vérité, n'ont pu donner que la morale de toutes les vérités divines, divines spirituelles, spirituelles intellectuelles, intellectuelles morales et morales temporelles ; mais sa morale très d'accord avec tout ce qui est des co.'. et non pas en désaccord, comme vous le voyez, car les co.'. démontrent très clairement les racines de tous les points que l'Eglise nous prêche, et l'Eglise n'en prêche aucun qui ne soit vrai, mais sans en démontrer aucun. Mais, pour bien voir ce que je dis des co.'. et de l'Eglise, c'est de vous dire : « Si actuellement je m'érigeais à vouloir mener les hommes à Dieu par les connaissances que j'ai acquises dans l'ordre des co.', très certainement je ne leur prêcherais pas des choses contraires à l'ordre des co.'. et à leur salut. Mais, ne m'étant pas encore assez enfoncé dans cet ordre, par conséquent ne m'étant pas encore assez retiré de ce

bas monde et ressuscité dans l'autre, je ne pourrais pas leur parler et leur faire voir aussi clairement l'autre monde comme le pourraient faire ceux des co.' qui s'y seraient ressuscités en entier, lesquels, voyant cet autre inonde à nu, en pourraient faire voir clairement le contenu aux autres. Or, qu'est-ce que nous prêche l'Eglise ? L'autre monde ; mais elle ne fait pas voir ce qu'elle nous en prêche. Que prêche l'ordre des co.' ? L'autre monde, que voient tous ceux de ses membres qui, sans s'être détournés de cet ordre, l'ont suivi jusqu'à ce qu'ils aient pu se convaincre par eux-mêmes de tout ce qu'il promet à quiconque le voudra constamment suivre, par conséquent travailler à se renouveler en J.-C., et se retirer d'âme, de cœur et de volonté de tout ce qui n'est pas le divin maître J.-Ch. ressuscité pour nous tous dans sa divinité. »

Veillez donc faire attention à la grande quantité du temps créé qui s'est écoulé et qui, en s'écoulant, nous rapproche de l'éternité, et que l'éternité en s'approchant des créatures doit nécessairement les remuer, les ébranler et leur faire ressentir des poids énormes par rapport aux choses du monde dont elles se trouvent imbibées, et qu'enfin le vrai et le faux doit plus particulièrement se manifester qu'auparavant, parce que le faux touche à sa fin, pour laisser régner la vérité par Dieu sur tous, ainsi qu'il est écrit : « Dieu sera reconnu seul Dieu et tous l'adoreront ». Gardons-nous donc de tout homme sans en juger aucun, enfonçons-nous dans les co.' par la pratique continuelle des sentiments de J.-C. dont nous devons nous imbiber, etc. Car ce n'est pas par le vouloir, savoir et connaître, que l'homme puisse jamais parvenir à savoir et connaître Dieu et ses œuvres clairement. Non, les théologiens nous en sont des preuves parlantes, puisque tous s'étant enfoncés dans les études pour parvenir à savoir et connaître, pas un n'a pu encore parvenir à savoir et connaître, parce qu'il est de toute impossibilité à l'homme déjà désuni d'avec Dieu (qui est tout en lui-même) par le péché qui l'en sépare, de pouvoir jamais connaître Dieu ni ses œuvres par lui-même, mais seulement en se moulant sur J.-C. par la pratique assidue de ses enseignements, comme nous le prêchons continuellement l'ordre des co.' ; par conséquent en s'abandonnant à Dieu et se retirant d'avec tout ce qui n'est pas lui ou sa volonté, comme l'a toujours fait J.-Ch. Voilà ce que l'ord. prêche, et assure tous ceux qui se mettront dans ce travail qu'ils parviendront à voir à nu, à découvert, clairement et évidemment, tout ce dont Dieu nous a donné les idées de lui et de ses œuvres, parce qu'alors nous passons du vieil homme tout terrestre, par conséquent brut, dans le nouveau tout céleste, par conséquent intelligent, lequel étant réuni à sa divinité, par conséquent par-dessus tout ce qui n'est pas elle, et elle étant tout ce qui est vrai, bien,

paix, bonheur, connaissance, intelligence, plaisirs, délices, plénitudes, etc., nous jouissons de tout ce tout, en ce tout, par ce tout, comme si c'était par nous, de la même manière que nous jouissons de l'univers en l'univers par l'univers, comme si c'était par nous-mêmes. Je puis ici vous dire que, s'il est évident que nous n'avons d'autre vie que par ce qui n'est pas nous mais hors de nous, puisque c'est par les choses que nous voyons, sentons, agissons et jouissons, il est aussi évident que tout ce qui est de l'univers physique, moral, intellectuel et spirituel étant destructible et anéantissable, en délaissant Dieu pour toutes ces choses nous rendons notre vie destructible et anéantissable ; au lieu que de prendre Dieu seul pour notre vie, et Dieu étant éternel et indestructible, nous rendons aussi notre vie éternelle et indestructible, etc. Priez pour moi et pour nous tous ; nous ne vous oublions pas.

[Pas de signature.]

A.M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

4 pages, 20,8 x 16,2 cm. Le texte occupe les quatre pages.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'o. de Camblannes, le 4 novembre 1791.

T. R. M.

Vous voudrez bien ne pas être étonné si je ne vous ai pas écrit depuis mon retour de voyage, puisque vous êtes le premier à qui j'écris.

Vous désirez savoir quels sont les fruits que mon voyage a produits. Ces fruits sont de n'avoir vu qui que ce soit sur le grand chemin de la vérité ; mais beaucoup qui s'y disent voyager, mais si fort enthousiasmés et fanatiques que je n'ai pas dû me communiquer à eux d'une manière claire, afin de ne pas exposer publiquement les claires vérités qu'il a plu à Dieu de me révéler, attendu que je les ai tous vus, pompeurs, compilateurs et perroquets. Or, j'ai sur cela un témoin fidèle, qui est notre F. J.-J. Boyer, à qui j'envoie cette lettre décachetée pour qu'il y écrive, ce concernant la vérité de ce que je dis ; qu'ensuite il la cache, et qui vous l'envoie par la poste. Voilà, cher M^e, en gros, les fruits que mon voyage a produits pour le bien général de notre ordre, et voici le détail de ces fruits.

A Genève, nous avons vu deux chefs moraves, qui nous ont paru être ce qu'il y avait de mieux dans ce que nous avons vu des autres corps, quoique même les moraves n'aient pour unique Dieu que J.-C., duquel seul ils attendent tout leur bonheur ; et en conséquence ils délaissent le Père, duquel pourtant tous nos besoins spirituels et temporels nous adviennent par les mérites de J.-C. son fils bien-aimé ; ce qui n'est en ces moraves qu'un péché d'ignorance et non pas de volonté.

Nous avons aussi vu Willermoz, duquel ses paroles nous ont fait voir que lui et les siens sont tels que je les avais désignés aux MM. de Larigaudi et Boyer. Car je leur avais souvent dit que je voyais Willermoz tenir d'une de ses mains toute la terre en boule par un anneau ; non pas qu'il la tînt dans la paume de sa main, comme l'on nous représente dans le christianisme que la tient le Père éternel, mais seulement de ses doigts passés dans un anneau comme qui suspend un poids par son anse ; et que je le voyais encore avoir à sa bouche une trompe semblable à celle dont on soutire le

vin des barricades pour la transvaser dans d'autres barricades. Voilà ce que j'avais souvent dit à nos FF. d'ici, que je voyais Willermoz. Et voici les paroles qu'il nous a tenues à moi et au F. Boyer, lorsque nous le fûmes voir à Lyon : « La vérité, nous dit-il, est toute sur la terre, mais divisée parmi les hommes qui l'habitent » (voilà en cela toute la terre sur laquelle il cherche la vérité). Et, continuant, il nous dit : « Il n'est question que de la rassembler des diverses mains où elle se trouve divisée pour l'avoir toute devers soi » (voilà encore en cela la trompe ci-dessus, dont il se sert pour soutirer la vérité des diverses mains où elle se trouve, toute mais divisée, afin de se la toute approprier et la donner ensuite aux hommes comme venant de son cru personnel).

Et voici sur cela ce qu'à mon retour ici j'ai dit à nos FF. Boyer et de Larigaud : « Willermoz, leur ai-je dit, se persuade que lorsqu'il sera parvenu de pomper toute la vérité éparse que Dieu a faite découler en divers hommes de son immensité divine, il aura devers lui toute la vérité en une seule masse. Mais, leur ai-je continué de dire, quand bien même Willermoz parviendrait à pomper toute cette vérité éparse, il n'aurait pas plus en lui l'immensité divine, ou la réalité de la vérité, que, s'il rassemblait les eaux de toutes les rivières, des étangs et des ruisseaux en une seule mer, il n'aurait pas pour cela la mer, mais seulement une représentation de la mer ; et d'autant moins que toute cette eau dispersée qu'il aurait rassemblée ne serait pas salée et qu'on lui pourrait dire : « Il nous semble bien à la quantité d'eau que vous nous faites voir que vous avez la mer, mais cette eau n'est pas salée comme nous avons ouï dire que l'est l'eau de la mer ; donc que vous n'avez pas la mer, mais seulement sa ressemblance ». Or, il en est de même de cet océan de vérité qui est éparse parmi les hommes, c'est-à-dire que si, comme le prétend Willermoz, l'on parvient à rassembler toute cette vérité éparse en un seul endroit, cette masse de vérité ne sera pas plus la vérité divine que les eaux des rivières, d'un étang et des ruisseaux, réunis ensemble, ne serait la mer ». Voilà ce que j'ai dit à nos FF. d'ici, pour qu'ils puissent faire la différence de la vérité que Dieu fait découler de lui en ceux qu'il lui plaît, d'avec celle que l'on peut compiler des hommes et des livres, qui jusqu'à présent ne leur avait été donnée qu'en idée de sa réalité et non pas elle-même en personne, comme ce que j'assure avec vérité qu'il a plu à Dieu de me la donner.

D'après Willermoz, nous avons vu M. Dutoit qui, par ses considérables lectures, ses vertus et son amour de la vérité, est parvenu à voir la vérité de Dieu bien au-dessus que la voient nos théologiens les plus consommés. Mais il s'est si fort enthousiasmé et fanatiqué de madame

Guyon qu'il ne peut pas se persuader que l'on puisse mieux voir et plus dire en fait de vérité qu'elle a vu et dit. Ce qui nous a forcé à moi et le F. Boyer de nous tenir bouche close sur ce que nous aurions pu lui dire, parce que nous voyions qu'il aurait parfaitement bien entendu, mais que, revenant infailliblement à Mad^e Guyon, c'eût été comme si nous ne lui eussions rien dit. Cependant, nous lui avons dit que ce que nous avons de notre côté est supérieur à ce que Mad^e Guyon a vu et dit.

Voilà ce qu'a produit notre voyage. Nous aurions passé à Avignon si nous n'avions pas appris [un ou deux mots inlus] situait.

Depuis notre arrivée ici, le F. Boyer a entrepris de mettre le traité en son style, et nous espérons, moyennant Dieu, de parvenir à le mettre à la portée de tous les lecteurs ; qu'ensuite nous le ferons imprimer et que nous ne doutons pas qu'il ne soit lu par la généralité des hommes, qu'ils se convertiront, qu'ils s'efforceront de vivre en frères, en paix et en humains, par l'esprit de Dieu que chacun d'eux s'empressera de recevoir, afin d'être préservés des peines éternelles et devenir heureux éternellement.

Donnez-moi de vos nouvelles et de vos dames à qui je présente mes respects très humbles, des nouvelles aussi du R.M. Du Bourg et de son double F. le chevalier, de Marié, de Vialette et notamment de notre ch. F. de Guibert. D'après une lettre du M^e Marié au F. Boyer, il paraît cession [*sic* pour scission ?] entre les FF. de votre temp. Ne négligez pas, ainsi que le F. de Guibert que je salue très fraternellement, de les réunir par vos discours de sagesse. Que les affaires de ce bas monde ne nous fassent jamais délaissier l'œuvre de Dieu, afin de n'être pas délaissés de lui !

Le F. de Larigaudière, qui vous embrasse, n'a pas encore reçu le blé. Ne m'oubliez pas dans vos prières, soyez sûr que je ne vous oublie pas dans les miennes. Q.L.N.T. [*sc.* Que l'Éternel nous tienne] en sa s^{te} G. [arde] A.

[Note de F., ajoutée en-dessous de la date :]

Mon adresse / chez M. J.-J. Boyer chez M^{rs} J.-J. / Boyer nég^{ts} aux Chartrons

A.M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

4 pages, 21,2 x 16,3 cm. Le texte occupe les quatre pages.
La lettre est autographe, mais non signée.

De l'o. de Camblannes, le 4 janvier 1792

T. Ch. et R. M.,

Nous ne sommes effectivement pas revenus de Lauz. [*sic* pour... ?] par le même chemin par lequel nous y sommes allés, et c'est ce qui m'a privé de vous saluer à mon retour.

Je n'ai rien marqué d'intéressant dans ce que j'ai écrit de mon voyage au R.M. Lafourcade, parce qu'effectivement je n'ai rien rencontré d'intéressant, puisque je n'ai rencontré que des personnes qui se sont érigées en meneurs, d'autres qui ne sont que des enthousiastes, d'autres que fanatiques et d'autres qui se croient menés. Il est pourtant vrai que nous sommes tous menés, soit par J.-C., par conséquent contre notre volonté formée des penchants de notre corps des sept péchés capitaux, ou soit par Satan, par conséquent selon la volonté des penchants de notre corps des sept péchés capitaux. Mais ceux qui se laissent mener par J.-C. ou par ses envoyés sont, du fond de leur cœur, tout à tous ; ils aiment tout le monde comme eux-mêmes ; ils honorent tout le monde ; ils ne se regardent jamais au-dessus de personne ; ils ne méprisent que les volontairement démoniaques qui méprisent les ordonnances de Dieu, tout en même temps pourtant qu'ils prient pour eux comme pour eux-mêmes ; ils se font une gloire et un devoir constant d'être avec les propageurs de la vérité ou des envoyés de Dieu, sans jamais rougir de voir qu'on les voit avec eux ; ils s'empressent avec joie de secourir de tout leur pouvoir les affligés et ils s'efforcent de perdre le goût de tout ce qui peut les détourner de la moindre chose de leur résurrection en Dieu. Et ceux qui se laissent mener par Satan ou par ses envoyés, ses organes, sont du fond de leur cœur contre tout le monde ; ils haussent tout le monde ; ils médisent de tout le monde ; ils se regardent continuellement au-dessus de tout le monde ; ils méprisent les volontairement serviteurs de Dieu qui méprisent ouvertement les sentiments de Satan ; ils se font une honte et une peine constante de se trouver avec les propageurs de la vérité ou des envoyés

de Dieu, en rougissant et tremblant dès qu'ils voient qu'on les voit avec eux ; ils se détournent avec joie de secourir les affligés et ils s'efforcent de n'avoir aucun goût de rien de ce qui les porte de faire leur réconciliation avec Dieu.

C'est pourquoi, T. Ch. Et T. R.M., lorsque nous avons rempli nos devoirs envers ceux des FF. de l'ord. et qui, bien éloignés de vouloir se rendre à la vérité, y tournent volontairement le dos pour suivre le torrent qui va contre tout ce qui est pour Dieu et pour Dieu, dès lors l'on leur laisse suivre leur malheureux sort, attendu que leur volonté n'est pas à notre commandement ni de qui que ce soit, mais qu'elle est à leur commandement uniquement. Aussi, ne puis-je pas désapprouver votre conduite toute prudente envers ceux des FF. de votre orient qui se sont démontrés préférer les potées de fauves ou de ce qui durci le ventre à Dieu et à ce qui est Dieu pour Dieu, par conséquent à leur malheur éternel. D'après ce navré [?] ne nous laissons donc jamais ébranler ni retirer de l'ordre des co.', dans lequel nous avons tous promis à Dieu, en y étant admis, de ne nous en jamais soustraire sous aucun prétexte, et dans lequel, en y étant admis, nous avons consenti que nous n'aurions rien de cet ordre qu'en proportion que nous travaillerions pour son bien général, que nous croîtrions de vertu en vertu, que nous secourerions nos FF. de tous nos pouvoirs spirituels et temporels, que nous ne divulguerions ni ne tracerions jamais rien de ce qu'il plairait à Dieu de nous révéler par lui-même ou par ses députés sans permission expresse, et que, si nous venons à manquer à notre engagement, nous consentons à ce que notre corps soit divisé en cinq parties égales et jetées sur la surface de la terre aux vautours pour un temps immémorial .A. Tel a été fait notre engagement envers Dieu qui, d'après son immutabilité, ne peut pas nous faire recevoir un seul iota de notre résurrection en lui de sa qualité d'homme, parce qu'il nous a créés libres comme il l'est lui-même ; autrement, nous ne serions pas faits à son image et sa ressemblance. Ni, par la même raison, nous ne pouvons pas recevoir un seul iota de sa divine connaissance qu'à proportion que nous sommes fidèles à ce que nous lui avons promis, contre tout ce qui peut venir pour nous en détourner. Car tout ce qu'il nous paraît que nous avons reçu de connaissance de Dieu sans ce préalable n'est absolument que vent, corruption et puanteur en nous, parce que notre ordre, c'est Dieu contre lequel, nous étant originellement volontairement tournés contre lui en nous servant contre lui de ce qu'il nous avait donné de lui, il ne nous donne plus aussi quoi que ce soit de lui qu'à toute épreuve, par conséquent qu'à fur et mesure que nous nous vidons de notre naissance de Satan ; et c'est par rapport à ces vérités qu'il

arrive que, lorsque les organes de Satan se glissent dans notre ordre, ils se persuadent par Satan leur guide qu'ayant vu la vérité, que Satan leur empoisonne, qu'ils n'ont plus besoin de rien, qu'ils sont immensément riches de la vérité et que cela doit leur suffire, qu'ils sont actuellement menés pour ne devoir plus suivre qui que ce soit, et en conséquence ils se pétrifient par Satan avec leur corps de péché qui est constitué du renversement de l'esprit de Dieu que Satan s'est fait en lui. Ils se regardent menés, quoiqu'ils n'aient pas encore fait le moindre effort pour devenir vérité, et, par ce moyen, Satan qui n'en veut qu'à notre âme les précipite dans la région froide, et, de là avant, il leur fait voir par ses yeux qu'un homme est un homme et qu'il ne peut pas y en avoir un seul qui puisse en diriger un autre ; et, tout en même temps qu'il leur fait voir cela, il leur insinue son poison mortel contre la vérité qu'il ne leur présente qu'au rebours, afin de les faire pointer contre les envoyés de Dieu. Voilà, mon T.R.M., de quelle manière Adam a été mené à sa faute et tourné contre Dieu, de quelle manière Kain se tourna contre Abel le juste, et de quelle manière Judas se tourna contre J.-C., que trente pièces d'argent séduisirent, et voilà encore de quelle manière tous les organes de Satan d'aujourd'hui vont se tourner contre le père de famille. Qu'ainsi, ch. R.M., que la fuite de plusieurs de votre orient [?] d'avec l'ordre ne vous étonne plus, parce que tels ils sont venus parmi nous, tels il faut qu'ils s'en retournent, m'ayant pas voulu quitter leurs trésors où était déjà leur cœur et ne pas recevoir le trésor du ciel et y mettre leur cœur, par conséquent se démasquer de leur hypocrisie pour, par permission de Dieu et contre leur vouloir, se faire voir amis jurés de Satan et ennemis jurés de J.-C. ; vous prévenant que les sept et un anges petits et maigres comme la main sont venus et que, comme ils arrivaient, les sept et un démons gros, grands et gras comme les bœufs gras se sont retirés pour que vous ne vous désoliez pas de voir désertier les FF. de l'ordre, attendu que les temps sont comme venus que chacun doit, malgré qu'il ne le veuille, se manifester entièrement par tout le contenu du trésor de son cœur. En conséquence, tenons-nous à Dieu et, de votre côté, soutenez en lui et par lui tous ceux des FF. que le torrent, l'idolâtrie et le mépris de la voie de Dieu n'ont pas entraînés ; et quant aux autres, il faut les laisser et ne leur plus donner de nouvelles armes contre les enfants de l'ordre ou de Dieu. Ils ont voulu suivre Satan contre Dieu. Qu'y faire ? Espérons que, quand ils auront mangé de ses productions jusques à n'en pouvoir plus, ils reviendront encore remanger dans l'ordre comme auparavant. Vous savez que notre divin J.-C. n'a chassé les démons que des hommes qui le voulaient, mais non jamais d'aucun de ceux qui ne l'ont pas voulu ; qu'ailleurs il a dit : « Qui est ma mère quels sont mes FF. ? Ce sont ceux, dit-il, ceux qui font la

volonté de mon père qui est au ciel. Ceux-là sont ma mère, mes FF., etc. » Ailleurs : « Que celui qui commet l'iniquité la commette encore et que celui qui est juste se justifie encore. » Si des hommes préfèrent les trésors de la terre à ceux du ciel, et en mépris volontaire de ceux du ciel, ils le veulent ainsi qu'à les faire les tourmenter avant le temps. Non certes, mais, pour nous, tenons-nous-en aux trésors du ciel, où les vers ni la rouille ne se mettent jamais, et tenons pour publicains tous ceux qui, de gaieté de cœur, nous fuient par rapport à notre amour pour J.-C.

Vous pouvez être sûr que, dès que le traité que Dieu m'a accordé la grâce de me faire écrire sera publié, qu'il n'y aura que ceux qui avaient été appelés pour en devenir des colonnes et qui s'en seront cotisés qui mourriront [*sic*] de désespoirs. Car de même que Judas se fut pendre de désespoir, de même ils se pendront, ils s'empoisonneront, ils se noieront et ils s'écraseront. Communiquez ma lettre au F. Lafourcade ; il doit vous communiquer celle que je lui écris par ce courrier, elle est instructive.

Priez pour nous, nous prions pour vous. Soutenez votre double F. et toute votre famille. A.

[Pas de signature.]

Qui était l'abbé Fournié ?

Qui est donc cet « abbé Fournié », dont les lettres se succèdent, au fil des livraisons de l'Initiation ?

Assez de lecteurs nous ont posé la question et d'autres se la posent sans doute, en silence.

Petit esprit, cœur pur, besogneux, ce fut, je le crois, le plus fidèle, sinon le plus intelligent, et le plus constant, sinon le plus avisé, des disciples de Martines de Pasqually, à la lettre de sa doctrine et de sa pratique, et jusque dans son attention aux signes sensibles dont il a été comblé.

Dans la première partie de ce dossier, qui est une biographie en somme, succincte, avec renvoi aux rares sources disponibles, je ne laissai pas de taquiner le bonhomme visionnaire. Si j'ai failli à exalter la rigueur de son attachement et son importance comme témoin du pur martinésisme, que ces vertus soient ici déclarées.

Pierre Fournié, né à Bordeaux en 1738, qui ne dépassa jamais l'état de clerc tonsuré et servit de secrétaire à Martines en 1769 (mais si piètre que Saint-Martin le remplaça très efficacement l'année suivante), ne vécut que pour ses « objets », lesquels étaient de théurgie. Il mourut à Londres en 1827 ou 1828. Ses émules se sont accordés pour reconnaître ses mérites et ses dons, quoiqu'ils se fussent astreints à lui verser une pension (mais cette générosité parfois un peu réticente ne manifeste-t-elle pas leur respect ?). Jean-Baptiste Willermoz fonde l'ordre des Chevaliers bienfaisants de la Cité sainte, le Philosophe inconnu abandonne les initiations par l'externe qui lui avaient été devoir plus que joie, les élus coëns désertent l'ordre qui va s'éteindre exsangue, mais Fournié tient à l'enseignement primitif, encourage les frères du temple de Toulouse, qui demeure le dernier vivace, et, tout en continuant d'opérer, il condamne les schismatiques, les hérétiques et les apostats.

Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons, publié à Londres en 1801, enregistre les grâces particulières dont il jouit et fournit de la réintégration un exposé confus mais riche des précisions inouïes. Ses lettres et, en particulier, ses lettres au temple de Toulouse, constituent un document majeur sur l'histoire des élus coëns et

sur leur auteur, coën exemplaire, dont la médiocrité individuelle garantit la véracité.



LE VOILE DU TEMPLE

DECHIRE

par Éliphas Lévi

Chapitre V

Le Pape et le Sphinx

Le Pape. Qui es-tu et que veux-tu, animal impur ? Toi, qui a le visage d'Astarté et les ailes de Lucifer ?

Le Sphinx. Je viens t'enseigner la vérité, qui est déguisée par tes énigmes. Je suis Dieu, je suis la Nature, je suis l'Homme.

Le Pape. Arrière Satan, tu ne sais même pas ce qu'est Dieu.

Le Sphinx. J'aimerais que tu me l'expliques.

Le Pape. Dieu est un esprit éternel et infini. Il est un en trois, un père, un fils et un esprit d'amour personnifié. Le père ne crée pas le fils, il l'engendre, et le fils est aussi vieux que le père. L'esprit saint d'amour vient du père et du fils. Chacun est Dieu, mais ce ne sont pas trois dieux ; ces trois personnes sont toutes contenues dans chacune des trois. Comprenez-vous ?

Le Sphinx. Je comprends tout. Dieu ne se révèle qu'à travers l'humanité et l'humanité résout votre énigme. L'homme collectif est sans commencement et sans fin, du moins autant que nous puissions le comprendre ; car nous ne savons ni où Dieu commence, ni où il finira. C'est un esprit, parce qu'il pense ; il est une unité en trois personnes, qui sont le père, la mère ou l'amour personnifié, et l'enfant ou le fils. Le fils dans

l'humanité collective est aussi vieux que le père, parce qu'on ne peut concevoir l'existence d'un homme autrement qu'en admettant un père et un fils. L'humanité est complète dans chaque personnification, mais cela ne fait pas trois humanités. L'amour de la mère procède du père et du fils ; l'homme universel n'est pas un créateur, mais il engendre à travers toute l'éternité. Votre énigme exprime le grand Arcane chrétien. Le mystère de l'Homme-Dieu est le culte du Dieu vivant à la place du culte des fantômes ; c'est la divinité, descendue du paradis des rêves, pour vivre dans les réalités humaines. Ne dites-vous pas que le fils est constitué de la même substance que le père, et qu'il est né avant le début des temps ? Mais l'idée abstraite du principe divin n'admet ni substance, ni matière, ni forme ; mais lui, qui est né éternellement, est l'Homme. Vous allez encore plus loin. Vous appelez la mère du fils de l'Homme la mère de Dieu. Tout ce que vous dites de Dieu, doit donc s'appliquer à l'homme, et à l'homme seul ; parce qu'il est la réalisation divine dans la somme des œuvres de la nature intelligente ; et, par conséquent, le Christ a parlé du pain qui devient la chair de l'humanité. « Ceci est *ma* chair », et du vin : « ceci est *mon* sang ». Quand vous mangez ma chair et buvez mon sang, pensez que vous communiquez avec mon esprit, car j'établirai l'unité humaine, et il n'y aura pas de salut pour le monde en dehors de cette unité, qui est ma congrégation ou mon église. Est-ce que tu le comprends toi-même maintenant, vieil homme ? Ne t'ai-je pas donné la véritable explication de ton dogme énigmatique ?

Le Pape. Oh, monstrueux animal ! Je t'excommunie ; parce que tu es pour moi la bête apocalyptique, pleine de blasphèmes.

Le Sphinx. Et tu es toujours le même aveugle de Thèbes. Je suis le génie de la nature et de l'humanité, et si tu m'excommunies, tu devras renoncer à ton pouvoir souverain et t'exiler à nouveau.

Le Pape. Le monde où tu vis est pour moi un exil ; et mon pays est là, où je ne te rencontrerai pas.

Le Sphinx. Tu me rencontreras partout, et je ne peux pas m'éloigner de toi, car je suis dans vos symboles. Tu as parlé de l'Apocalypse. As-tu oublié les chérubins d'Ezéchiël, qui sont des animaux comme moi ? Les hybrides, composés d'un homme, d'un aigle, d'un lion et d'un taureau, et que l'on retrouve dans l'Apocalypse ? Je prépare mon lit sur vos quatre évangiles. Saint Matthieu me sert d'oreiller pour ma tête d'homme ; Saint Marc est dans mes griffes de lion ; mes flancs de taureau reposent sur le livre de Saint Luc, et sur mes ailes d'aigle je porte l'extase de Saint Jean. Les énigmes, que vous répétez sans les comprendre, sont celles que j'ai moi-même composées, et je suis donc le seul à pouvoir les expliquer. Outre

cette grande idée d'humanité divine et de divinité humaine, qui est la totalité du christianisme, vous avez emprunté au sanctuaire du monde antique tous vos mystères et tous vos dogmes. La Kabbale juive est la clé de tous les symboles, et Ezéchiel parle dans la langue des Hiérophantes de Memphis et de Thèbes. Osiris, qui change de nom et de forme, a à un moment donné une tête humaine, à un autre une tête d'aigle ou d'ibis ; à un autre encore une tête de taureau ou de lion. Les quatre animaux de vos évangélistes ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui président aux quatre points cardinaux du ciel ? C'est pour cette raison que vous avez traqué avec tant de fureur et brûlé avec tant de cruauté les livres de l'initiation antique, et suivi l'exemple de saint Paul, ce jésuite qui a vécu avant Ignace. Vous avez voulu être considéré comme éternel, et avez donc détruit le berceau de votre enfance, et vous ne voyez pas que la fumée et les cendres de vos feux augmentent encore la contamination de votre souffle. Vous avez muré tout autour de vous les portes de votre sanctuaire, et maintenant que la science s'en approche avec une lumière, qui l'incendiera peut-être, vous êtes incapable de vous sauver.

Le Pape. Nous ne voulons pas nous sauver, et Dieu nous préservera s'il le faut, au milieu des flammes, comme les enfants dans la fournaise ardente ; et c'est toi, Satan ! Qui brûleras dans le feu éternel.

Le Sphinx. Pourquoi m'appellez-vous Satan ? Satan signifie calomniateur, et je n'ai jamais calomnié personne ; mais qui a calomnié Dieu en le représentant comme un bourreau éternel qui tue ses faibles créatures ? Qui a calomnié la Nature, en disant qu'elle était perverse et criminelle ? Qui a calomnié l'humanité en niant les vertus des anciens sages et en la déclarant intrinsèquement dépourvue de tout bien. Qui a calomnié, accusé, condamné, torturé et brûlé tant de grands hommes pour aucune autre cause que parce qu'ils avaient des pouvoirs de raisonnement ? Si j'ai fait toutes ces choses, alors je mérite le nom de Satan ; mais vous savez très bien que je ne le mérite pas, car vous connaissez le vrai coupable. Vous parlez de l'enfer comme si nous étions encore à une époque où les gens croyaient que la terre était plate, avec un enfer en dessous et un ciel au-dessus comme une cloche de cristal.

Savez-vous ce que signifie "*feu de l'enfer*" ? Le feu de l'enfer est la haine, tout comme le feu du ciel est l'amour. Dans toute la nature règne l'amour et partout l'ignorance produit la haine ; mais n'enseignez-vous pas vous-même la haine à la nature, ne prêchez-vous pas vous-même la rupture des affections, l'estime du veuvage, l'isolement du cœur ? Quel feu a enflammé les fagots de l'inquisition, si ce n'était de la haine ? Que trouve-t-on dans les écrits de vos plus ardents défenseurs, sinon la rancœur de

la haine ? Où peut-on trouver une haine implacable, si ce n'est dans le cœur des mauvais prêtres ? Ne me menacez donc pas du feu de l'enfer, car il ne peut pas me toucher ; car je ne vous hais pas, mais je vous plains.

Le Pape. Tu ne me détestes pas, espèce de monstre hypocrite ? Toi, qui tentes de me détruire ; toi qui tues et dévores sans pitié tous ceux qui ne peuvent te deviner ?

Le Sphinx. Les quatre éléments de la vie, dont les symboles sont représentés en moi - l'air, la terre, l'eau et le feu - dévorent tous ceux qui ne savent pas les maîtriser. Je ne cherche pas à vous détruire ; au contraire, je souhaite vous instruire et vous transformer dans le but de vous préserver. Je désire qu'au lieu d'être le despote aveugle des ignorants, vous deveniez une lumière pour les sages, et donc que vous vous reconcilieiez avec la science, et que vous marchiez au-devant de la civilisation.

Le Pape. Vous savez que je ne ferai rien de tel.

Le Sphinx. La civilisation marchera alors sur vous et choisira un autre guide.

Le Pape. Et quelle sorte de guide légitime les enfants de l'église pourraient-ils accepter, si ce n'était le successeur de Pierre ?

Le Sphinx. Peut-être que tous les successeurs de Pierre ne trahiront pas leur maître. S'ils utilisent l'épée, ne méritent-ils pas de périr par l'épée ?

Le Pape. Ai-je donc trahi mon maître, moi qui ai proclamé l'immaculée conception de sa mère, qui est encore vierge ?

Le Sphinx. C'est une autre énigme, que je vais vous expliquer. Le Christ est le type divin de l'homme, et Marie le type divin de la femme.

Le dogme de l'Immaculée Conception est modifié par celui du péché originel, lequel péché ne peut être imputé à personne, si un seul individu pouvait avoir le privilège d'en être exempté. Si nous acceptons la naissance du dieu vivant dans l'humanité, la femme qui a été conçue sans tache, conçoit sans contamination. De plus, la femme collective est à jamais vierge et mère dans un seul type, tout comme l'homme collectif représente un père, une mère et un enfant dans une humanité unique. La pureté originelle de la nouvelle Eve efface l'ancienne malédiction. Le christianisme, en affirmant l'humanité divine et la divinité humaine, sanctifie et rend quelque peu divines les œuvres de la génération. Marie n'est pas seulement une femme, elle est la femme *régénérée* ; symboliquement, Jésus n'est pas seulement un homme, il est l'homme

parfait. Tous les hommes participent de ses mérites par la loi du retour et de la solidarité ; car tous les hommes vivent une double vie, une vie individuelle et une vie collective ; que la chrétienté appelle la communion.

Ah, vieil homme ! Si vos yeux pouvaient s'ouvrir, vous pourriez comprendre qu'il faut étendre la communion catholique à tous les peuples de la terre, et non les restreindre par des excommunications insensées. Vous révoqueriez alors toutes les malédictions que vos prédécesseurs ont perpétrées ; vous proclameriez l'unité du dogme et de la morale, défiguré par l'ignorance et par les erreurs des nations et des âges, mais qui sont fondamentalement et partout les mêmes. Vous affirmeriez leur rigoureuse forme normale et orthodoxe, et vous appelleriez tous les hommes à votre communion, donnant lieu à un jubilé véritablement universel, en prodiguant le trésor de vos indulgences à tous les dissidents, à tous les opposants, et même aux juifs et aux idolâtres avec une absolution générale pour tous les vivants et les morts. Vous désarmeriez vos ennemis en les bénissant, et en vous montrant le père de l'humanité, vous en deviendriez le maître. Ai-je dit quelque chose qui vous fasse rire ?

Le Pape. Oui. Je vois que tout cela est une folie sans commune mesure ; et que diraient les grands rabbins, les muftis, les oulémas, les grands lamas, les patriarches, les presbytres, etc.

Le Sphinx. Ils resteraient chez eux, stupéfaits et bénis ; mais quant à vous, même bannis du Vatican et dépouillé de tout ce que vous possédez, sur un rocher tremblant dans les ruines du Colisée ; l'encyclique que je vous ai suggérée remuerait le monde. Chaque ville vous ouvrirait ses portes et le peuple reviendrait comme celui de Jérusalem pour rencontrer le Sauveur avec des branches de palmier ; des manteaux seraient étendus devant vous pour empêcher vos pieds nus de toucher la terre ; chaque ville dans laquelle vous consentiriez à habiter serait une "*Rome*", et deviendrait la capitale du monde chrétien.

Le Pape. Mais dis-moi, stupide raisonneur, comment veux-tu que je bénisse le mensonge, l'hérésie et l'erreur ?

Le Sphinx. Si vous bénissiez les malades, béniriez-vous la maladie ? Non, vous les béniriez pour les aider à guérir. Votre encyclique aurait deux objets : Premièrement, déterminer rigoureusement les termes de l'orthodoxie ; et deuxièmement, bénir tous ceux qui se trompent, en les invitant honnêtement à rechercher la vérité, en affirmant votre pouvoir paternel sur tous les peuples par cette même bénédiction, - ne pas abandonner une seule brebis de votre troupeau, ne pas vouloir qu'une seule âme se perde à votre autorité, et donner vos indulgences, qu'elles le

veillent ou non, à ceux qui se moquent de vos sévérités.

Le Pape. Seul un fou pourrait envisager sérieusement une proposition aussi extravagante.

Le Sphinx. Je souhaite que certains de vos successeurs ou très saints pères aient assez de sagesse pour tenter une telle folie.

Le Pape (se levant et mettant la tiare sur sa tête) : Entendez monstre fabuleux ce que j'ai à vous répondre : J'ai écouté vos conseils pour voir jusqu'où vous pousseriez votre insolence. Sachez maintenant que je ne suis pas aveugle. Je suis le seul à voir clair et à être infailible dans le monde. J'ai le privilège de poser des questions et de dicter leurs réponses. Je suis le roi légitime, non de la fabuleuse Thèbes, mais de la Rome spirituelle, la seule mère des véritables initiations. Vous avez prétendu expliquer mes dogmes. Je vais maintenant moi-même vous les expliquer, pour vous forcer une fois de plus à vous jeter, non pas dans la fosse de Thèbes, mais à vous briser en morceaux sur la pierre angulaire de l'église de Jésus-Christ. Je te connais depuis longtemps, et je connais ton vrai nom. Ton nom est socialiste, tu es anarchiste et athée ; tu as une bouche humaine pour proférer des blasphèmes, des flancs de taureau pour frapper sous l'éperon, des griffes de griffon pour déchirer la pourpre des rois, et des ailes comme Satan pour attaquer le ciel. Je renouvelle les anathèmes des papes et des conciles et je les lance sur toi ; je te condamne, comme l'un de mes prédécesseurs a condamné les Templiers, qui te vénéraient. Je te maudis comme j'ai maudit et maudis continuellement les francs-maçons qui accomplissent tes rites et possèdent tes symboles. Je contredis tout ce que tu as dit, j'excommunie ceux qui le liront et le croiront. Arrière et laisse-moi tranquille.

Ici, le pape tendit la main avec un terrible geste de réprobation ; le sphinx trembla, se mordit et se déchira apparemment en morceaux. Ses quatre formes se séparèrent ; l'aigle s'envola vers le nord et, de ses deux ailes déployées, couvrit l'Allemagne et la Russie ; le lion s'enfuit en direction de Venise ; le taureau, soufflant du feu et frottant ses cornes contre les arbres, s'éloigna ; et l'Homme, laissé seul, tourna le dos au Pape, prit une pelle et se mit au travail, tout en chantant un joyeux chant de liberté.

Eliphas Lévi

Paru dans *The Theosophist*, juin 1884

Traduction : Appelicon

LE VOILE DU TEMPLE DECHIRE

Chapitre VI

Ce qu'il faut vouloir ;
Ce qu'il faut oser ;
Et ce sur quoi il faut se taire.

Il faut vouloir que la divinité règne dans l'humanité. Il faut vouloir l'intelligence, l'amour et l'ordre éternel, pour obtenir la gloire suprême dans l'harmonie des êtres. Il faut vouloir l'existence d'une république sans prétendus républicains, du catholicisme sans prétendus catholiques, d'une hiérarchie sans despotes, et d'une religion sans idoles.

Il faut vouloir l'établissement d'une paix parfaite, qui appartient à la royauté et à la divinité des sages. Tout cela, nous devons le vouloir, d'abord pour le bien des autres, ensuite pour notre bien à nous, car l'égoïsme juste est d'obtenir le bien en faisant du bien aux autres.

La divinité est le pouvoir du bien, et c'est la vocation de l'homme d'exercer ce pouvoir librement et pour ainsi dire de manière autocratique.

La "*république*" ou la "*cause publique*" (*res publica*), c'est le règne absolu de cette loi qui est faite dans l'intérêt de tous, c'est le dévouement de tous pour le bénéfice de chacun, et le dévouement de chacun pour le bien-être de tous. C'est donc le contraire même de l'insubordination, du despotisme personnel, ou de l'insolence des membres, qui se révoltent

contre la tête ; c'est le contraire du matérialisme et de l'anarchie ; mais depuis 1793 jusqu'à nos jours, ces hommes, qui se prétendaient républicains, furent incapables, de comprendre le sens du mot "*république*" et prenaient l'antithèse même d'une vraie république pour la chose réelle. Leur république est pour eux la tyrannie des passions et des pulsions populaires, le despotisme de l'envie, qui renverse tour à tour toutes les dignités et les pouvoirs, comme le monstre Saturne, qui dévore ses propres enfants.

Une vraie république signifie le pouvoir conservateur de la loi, soutenu par une soumission générale à cette loi ; elle signifie le règne monarchique de l'ordre et de la paix ; le pouvoir d'un peuple discipliné comme une armée ; et l'âme d'une telle république est l'intelligence suprême et la justice aveugle. Osons prononcer ce mot si souvent défiguré par l'erreur, mais toujours consacré par la tradition universelle : L'âme de la république est Dieu.

Dieu ! - Non pas cet autocrate capricieux et invisible, qui est aussi sombre que ses mystères, et aussi cruel que ses vicieux ministres ; mais ce Dieu qui représente le bien, le vrai et le juste dans la conception idéale la plus élevée et la plus parfaite.

Au nom de ce Dieu de l'humanité, qui n'est pas le Dieu des prêtres, la catholicité sans les catholiques doit être rétablie. Ce grand événement religieux a été prévu et véritablement prédit par Jésus-Christ dans sa parabole du banquet. Il dit : « Un roi fit préparer un banquet pour célébrer les noces de son fils ». Le roi est Dieu, son fils est l'homme, et le banquet est la fraternité universelle des peuples. « Mais à l'heure du festin, les invités se sont repliés sur leurs excuses, et ne sont pas venus. » Les invités sont ceux qui prétendent avoir des privilèges spéciaux de Dieu, les représentants légitimes de la synagogue et de l'église. « Puis le roi envoya ses serviteurs dans les rues pour recueillir tous ceux qu'ils pourraient rencontrer, même les difformes et les invalides », c'est-à-dire ceux dont les croyances étaient imparfaites ou défigurées par l'erreur. « Bientôt, la salle de banquet fut pleine, mais le roi remarqua alors un homme qui n'avait pas d'habits de noce ». Cela ne veut pas dire qu'il n'était pas richement vêtu, car toute l'assemblée était composée de personnes ramassées au hasard et même de pauvres et de mendiants boiteux. Le roi demanda à cet homme : « Comment êtes-vous venu ici ? » Il n'était évidemment pas de ceux que le roi avait fait venir, mais il essayait certainement de se faire passer pour chez lui, et peut-être pensait-il être le maître de maison et le favori du roi. « Il ne savait que répondre, et le roi ordonna de lui faire lier les mains et les pieds, et de le faire jeter dans les

ténèbres extérieures. » Les pieds liés signifient la condition d'un homme qui n'est plus capable d'avancer ou de reculer ; les mains liées symbolisent un homme qui n'est plus capable d'agir.

Telle était la condition de la synagogue lors de la naissance du christianisme ; telle est maintenant la condition du catholicisme clérical en présence de la nouvelle idée. L'expression "*dans les ténèbres extérieures*" est remarquable et terrible ; elle dépeint bien l'état d'aveuglement de ceux qui se mettent en dehors du royaume de l'humanité. L'évangéliste ajoute à la phrase ci-dessus : « là, il y aura des pleurs et des grincements de dents » ; - cela signifie une douleur sans remède et une rage impuissante, deux expressions dans lesquelles se résume la totalité des potentialités réformatrices de l'univers.

L'expression "*univers romain*" est devenue depuis longtemps un mensonge ; le monde romain a atteint sa fin, et le catholicisme doit devenir à jamais cosmopolite. On ne peut pas contester qu'une religion qui se propose d'être universelle ne puisse être exclusivement romaine.

Il faut néanmoins être sur ses gardes, détruire entièrement le roseau cassé et éteindre complètement la mèche encore fumante. Les pouvoirs hérités ne cessent d'agir, sauf lorsqu'ils sont abandonnés volontairement. Tant qu'il existait un souverain pontife en Judée, le chef de la société chrétienne n'était que le chef de l'église. Jésus s'est soumis à l'autorité du grand prêtre jusqu'à la mort ; les amoureux de la justice peuvent devenir des martyrs, mais ils ne deviennent jamais des rebelles.

A côté des abus et même parmi les abus, il y a les usages. Nous devons respecter les usages, et de peur de les éradiquer prématurément, nous devons modérer le zèle qui nous pousse à protester contre les abus. L'ombre d'un vieil arbre mourant protège longtemps les jeunes pousses à sa base, et les feuilles mortes qui tombent des branches paternelles servent de fumier pour accélérer la croissance des jeunes.

Le futur rassemblement de tous les systèmes religieux du monde en une seule religion universelle de l'humanité a également été clairement prédit par Jésus-Christ. Parlant de la seconde venue du fils de l'homme, il dit positivement qu'à ce moment-là, le Christ ne sera pas un homme, que l'on peut entendre prêcher dans le désert ou dans quelque assemblée publique, mais qu'une lumière intellectuelle universelle apparaîtra, ressemblant à l'éclair qui, tout en brillant à l'Est, illuminera aussi l'Ouest. Elle apparaîtra après que de grandes guerres et de terribles calamités aient eu lieu. Mais - demandèrent ses disciples - dans quel pays cela se produira-t-il et où commencera ce grand mouvement religieux ? « En

quelque lieu que soit le corps mort, les aigles s'y rassembleront », répondit le Maître, parlant à sa manière proverbiale, comme s'il voulait dire que là où la vérité apparaîtra, ce qui est attendu depuis si longtemps, là iront les intelligences ; ou peut-être pouvons-nous l'interpréter comme signifiant que lorsque la grande église officielle sera devenue un cadavre, le grand conseil des hommes de science et de génie naturel, symbolisé par les aigles, aura lieu.

Dieu s'est fait homme. Il est descendu du ciel, il n'est plus perdu dans des espaces inaccessibles, il est sur terre et vit parmi nous. Si nous voulons aimer Dieu, nous devons nous aimer les uns les autres ; si nous voulons servir Dieu, nous devons aider les pauvres ; si nous voulons voir Dieu, regardons nos frères ; car personne n'a jamais vu Dieu d'une autre manière. « Mes petits enfants » - disait saint Jean - « aimez-vous les uns les autres. Je n'ai rien d'autre à vous dire ; c'est là toute la religion et tout ce qu'il y a de loi ». Et c'est bien là tout le christianisme ; et aussi simple qu'il soit, pourquoi n'a-t-il pas encore été compris ; et pourquoi les gens ne comprennent-ils pas que Jésus-Christ est Dieu, et que nous sommes tous Dieu en lui et par lui ; qu'il n'y a plus d'infidèles et d'hérétiques dans le monde, mais des âmes, qui ont été rachetées par le sang du juste, et qui réclament encore plus notre intérêt, parce qu'elles sont malades ? Pourquoi ne pouvons-nous pas comprendre que même celui qui n'a pas la foi doit être sauvé par la foi des autres ; que les mérites de tous sont réversibles sur tous, et que la solidarité universelle fait des pécheurs les créanciers des saints et donne plus à ceux qui ont peu, et double éternellement les trésors de ceux à qui on a beaucoup donné ? Saint évangile, quand commenceras-tu tes révélations ?

Le Christ n'a-t-il pas proclamé une tolérance universelle lorsqu'il a dit, en parlant de la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre », et encore, quand il a dit « Si vous aviez compris la parole de l'Écriture, qui dit : Je veux la charité et non le sacrifice ; vous n'auriez jamais condamné les innocents ! » Or, qui sont les innocents dont parle le Sauveur ? Ne sont-ils pas ceux que la loi de Moïse a déclarés coupables ? Si nous méditons profondément sur cette doctrine, n'arrivons-nous pas à la conclusion que le sang du criminel, après avoir coulé sous le couteau social, est devenu le sang des martyrs ? Mais sur ces choses, nous devons garder le silence, car la société dans son état actuel n'est pas digne de les entendre.

Nous avons parlé de ce que nous devons vouloir ; voyons maintenant de quelle façon nous devons vouloir.

Si la volonté humaine est bien dirigée, elle devient identique à la

volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'elle devient toute-puissante ; mais il faut croire en sa puissance et cela constitue la foi, qui, selon l'expression figurative du Christ, déracine les arbres et déplace les montagnes.

Les paroles les plus intéressantes et les plus étonnantes, et qui sont en même temps les plus significatives de toutes celles que les évangélistes attribuent au Sauveur, sont contenues dans cette prière qu'il adresse à la divinité lors de sa dernière souffrance : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Ici, le Dieu humain se montre supérieur au Dieu inhumain de Moïse. Comme s'il eut voulu dire : « Oh, toi, père impitoyable ! Ne vois-tu pas à quel point tes enfants sont faibles ? Ils ne savent pas ce qu'ils font, et est-il nécessaire de t'informer de leurs faiblesses ; toi, qui les as créés, et qui, pendant que tu les créais, ne savais pas ce que tu faisais ? Pardonne-leur, afin qu'ils te pardonnent. »

David, que l'on appelle le grand aïeul du Messie, a prédit la venue du christianisme, quand il a dit « L'homme entrera dans le plus profond de son cœur, et Dieu sera élevé », *Accedet homo ad cor altum et exaltibus Deus*. - Il a ainsi prophétisé l'incarnation de la divinité humaine dans l'humanité divine.

C'est une prérogative si étonnante, qu'elle semble à première vue paradoxale et absurde. L'homme, en quelque sorte, éduque Dieu ! L'homme veut-il être Dieu ? Dieu ne fait rien sans significations et sans causes intermédiaires, et il agit sur l'homme par l'homme et par la nature ; sur la nature par les lois ; sur les lois par les nombres ; sur les nombres par les mathématiques éternelles. De cette façon, la volonté de l'homme peut agir avec celle de Dieu. Celui qui veut des effets doit chercher les causes ; dans les causes il doit étudier les lois, et par les lois il peut gouverner les forces ; et ceci nous amène à la considération des auxiliaires de la Volonté.

Vouloir ne signifie pas simplement former dans notre pensée un désir imaginaire ; la volonté doit avoir une détermination et un but et des moyens réels. Vouloir, c'est effectivement agir. L'action ne peut pas avoir d'effet immédiat sur le but en vue tant que l'activité n'a pas commencé. Faire un pas en avant, ne signifie pas arriver à la fin, mais après avoir fait le nombre de pas désirés continuellement dans la même direction, nous arriverons infailliblement. La volonté est le pouvoir de l'âme et, comme les pouvoirs du corps, elle doit être développée par la pratique. Il existe une gymnastique pour la volonté, et c'est pour cette raison que les grands initiateurs de l'Antiquité ont mis les néophytes à rude et longue épreuve. Pythagore prescrivait cinq ans de silence absolu. Crates faisait marcher ses disciples dans la ville et leur faisait porter un fardeau ridicule, par exemple un gigot de mouton ou un pot rempli de lentilles. Les initiations des

Egyptiens étaient terribles ; les francs-maçons, continuateurs des mystères antiques, soumettent leurs adeptes à de puériles cérémonies, sur lesquelles ils doivent jurer de conserver le silence le plus rigoureux. Les anciens ermites mettaient à l'épreuve la persévérance de leurs disciples en leur donnant des ordres et des directives apparemment absurdes, comme de planter des choux la tête en bas, ou d'arroser chaque jour un bâton de bois planté dans le sol, et de cette façon, ils ont fait des saints, c'est-à-dire des hommes entraînés à faire toutes sortes d'efforts et prêts à faire des sacrifices de toutes sortes.

Le superstitieux contractent par ses pratiques maintes fois répétées un entêtement indomptable ; le vrai pieux acquiert par ses actes quotidiens de dévotion une grande puissance de persévérance. Presque tout le pouvoir moral que possède le clergé catholique est dû au bréviaire que les clercs doivent réciter tous les jours ; et même au milieu du siècle dans lequel nous vivons, le monde politique est inconsciemment influencé par les scapulaires, les chapelets et les neuvaines de prière des religieuses et des femmes dévotes. Les confessions fréquentes mettent les âmes à la disposition du clergé, et un certain nombre d'usages religieux insignifiants forment une chaîne magnétique qui lie le peuple sans le blesser, et étend son mystérieux pouvoir bien plus loin qu'il n'est généralement admis.

Les livres utilisés par les sorciers sont pleins de cérémonies qu'il faut accomplir, de mots qu'il faut prononcer, de jours et d'heures qu'il faut observer, ils nécessitent le jeûne et la veille, des fumigations, des instruments difficiles à obtenir, des talismans qui doivent être composés, coulés et gravés aux heures des planètes. Tout cela paraît ridicule et l'est intrinsèquement ; mais possède une véritable vertu, un véritable pouvoir : cela durcit la volonté et rend contagieuse et souvent inévitable la projection fluidique de l'opérateur. Le livre du sorcier est son "*bréviaire*", et les sacrifices qu'il fait au "*diable*" remplissent sa propre âme de toute la puissance venimeuse de l'esprit du mal.

Jésus, qui parlait souvent de manière métaphorique et voilée, conseillait à ses disciples d'importuner Dieu par des prières incessantes, et leur disait que de cette manière ils pouvaient obtenir tout ce qu'ils voulaient ; et il ajoute : Demandez, et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et on vous ouvrira ; cela signifie que la vraie prière est un acte qui renforce et produit des effets.

Aucun effort de la volonté humaine n'est jamais perdu, si elle est patiente et persévérante. Les Fakirs en Inde ont conservé leur ancien symbolisme. Diogène vivant au fond de son tonneau, a façonné l'opinion publique d'Athènes, les Stylites des âges sombres ont étonné et dominé

les sauvages, et Marie Alacoque avait déjà réussi à trois reprises à faire avorter et échouer la révolution française. Les fanatiques de la *terreur* ne tentent-ils pas de faire une apothéose de Marat en unissant son cœur au cœur de Jésus ? Oh, saint cœur de Jésus ! Oh, saint cœur de Marat ! Tel est leur cri, et ils combinent ainsi une formule absurde et bigote avec un serment du père Duchesne.

La volonté humaine est un amant qui attire et rayonne. Si nous voulons investir cet amant d'une grande force, nous devons exercer cette volonté. L'homme, qui est parfaitement maître de lui-même, est maître des autres ; il n'a pas besoin d'aller vers les autres, ils viendront à lui ; tout s'organise de façon naturelle, selon ses désirs ; si l'on tente de l'offenser, l'offense rebondit sur ses auteurs ; ceux qu'il condamne périssent ; ceux qu'il protège sont hors de danger ; il est aimé avec la même ampleur qu'il aime et, bien qu'il ne possède rien, tous les biens des autres sont à sa disposition. Il est ce qu'il ose être, il vaut autant qu'il s'estime, il est pontife et roi, et personne n'est au-dessus de lui.

Il est vrai qu'une dignité morale si élevée excite l'envie et la haine des êtres dominés par un tel magnétisme du mal, qu'il est devenu coutumier de l'appeler "*le diable*" ; et que pour échapper aux persécutions, le sage doit savoir se taire sur ce qu'il ose, et il doit toujours rester en apparence à l'intérieur des lignes tracées par la vie commune et dans le courant des idées communes ; il doit éviter tout spectacle et toute manifestation publique et éviter avec grand soin de paraître et de faire parler de lui. Laisser les autres le chercher et le désirer au lieu de se mettre lui-même dans une attitude devant le public. *Noli ire, fac venire*, disait le philosophe Rabelais.

Saint Paul a dit : « Le sage juge de tout et n'est jugé de personne. Tout m'est permis, mais tout n'est pas opportun ; je suis libre de toutes restrictions et je n'autorise personne à me soumettre ». Cela suppose beaucoup d'audace, de parler ainsi sous le règne de Néron, et il n'est pas surprenant que saint Paul ait été contredit par beaucoup, même parmi ceux qui se disaient ses vrais disciples ; et il a finalement eu la tête coupée ; mais il ne nous est pas permis de juger cet apôtre impulsif selon les lois de la sagesse humaine. Changé brusquement de persécuteur violent du christianisme par une vision qui le jette à terre ; élevé aussitôt, sans savoir lui-même comment cela s'est passé, dans le troisième ciel, (il les a comptés) ; destructeur des livres à Éphèse, inquisiteur à Corinthe ; - saint Paul est peut-être plus ou moins sage, mais ce n'est certainement pas un homme guidé par la raison. Il glorifie lui-même la folie qu'il appelle la folie de la croix, et se plaît à mettre toujours Dieu en opposition avec les sages

de ce monde. Saint Paul a été un révélateur, mais pas un gardien des secrets du sanctuaire universel ; on ne peut pas non plus dire qu'il soit raisonnable, lui qui substitue à la religion une passion religieuse. La passion religieuse est un fanatisme qui excitera les masses beaucoup plus facilement que la raison. Le seul apôtre de Jésus, vraiment initié, était saint Jean ; mais il nous a présenté un langage voilé. Il a compris la loi du silence, et sa cryptologie est restée incompréhensible pour l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Nous devons oser risquer pour le vrai et le bon tout ce qui est bon et tout ce qui est vrai ; mais nous devons agir avec prudence et ne jamais offenser en face ni les autorités ni les préjugés établis. « Je ne suis pas venu pour détruire la loi de Moïse », dit le Christ, « je suis venu pour l'accomplir. Que le ciel et la terre périssent plus tôt qu'un seul point de la loi ». Et pourtant, qui, même parmi les Juifs eux-mêmes, obéit actuellement à toute la loi de Moïse ? Les juifs, malgré leur résistance, et sans le savoir, ont été influencés par les réformes apportées par le christianisme, et les clercs catholiques, qui sont toujours juifs sans le vouloir ni le savoir, doivent subir cette réforme à leur tour. C'est pourquoi nous pouvons nous exclamer, selon l'exemple du Christ, et avec une sincérité comme la sienne : « Que le ciel et la terre périssent, plus tôt qu'un seul article de la foi catholique ». Vous direz : C'est du jésuitisme ? Eh bien, mais comme nous traitons maintenant de la société officielle de Jésus, que voulez-vous que ce soit d'autre ? Très audacieux serait-il, qui oserait dire que la Bible, ce vénérable monument de l'ancienne religion, n'est pas un livre rempli des plus sublimes secrets et de très hauts enseignements ; mais très timide devant sa conscience et devant sa raison apparaîtrait-il, qui n'oserait pas non plus penser que ce même livre favorise à la fois les prétentions les plus monstrueuses et les plus grossières. Quel genre de Dieu est celui qui condamne à mort toutes les générations de l'homme à cause d'une pomme volée dans son jardin, et qui ensuite bénit les impostures de Jacob et le vol indéniable des Hébreux, lorsqu'ils ont emporté les vases des Egyptiens ; un Dieu qui punit David pour avoir recensé son peuple, et qui ne le réprimande même pas pour avoir causé le meurtre des Amanites, ses alliés, en les découpant vivants et en les écrasant sous les roues des chars, à cause d'une insulte faite à ses ambassadeurs ? L'esprit des Hébreux est féroce, et si leurs livres contiennent de profondes allégories et des proverbes pleins de sagesse, leur morale barbare et injuste est presque toujours exposée de manière flagrante. Voyez Loth s'enivrant de façon bestiale au moment d'un désastre public et s'abandonnant aux impuretés avec ses deux filles ; Ruth se glissant dans le lit de Boas, pour faire un riche mariage ; Judith séduisant

Holopherne dans le but de l'assassiner ; David, double traître, entre au service du roi Achis, ennemi des Hébreux, puis extermine et pille les alliés de ce même roi qui le submerge d'actes de bonté ; Salomon, causant le meurtre de son parent Adonius, dont il a obtenu la place par usurpation ; et tout cela sans qu'aucun reproche ne soit fait au saint écrivain, parce que tout cela a été approuvé par les prêtres.

Résumons en quelques mots. Dans l'intérêt de la vérité, de la justice et de la charité, nous devons vouloir ce qui est notre DEVOIR, oser accomplir ce qui est en notre POUVOIR, et se taire sur nos ACTIONS.

Eliphas Lévi

Paru dans : the theosophist, juillet 1884

Traduction : Appelicon

Qu'est-ce que la Kabbale ?

La Kabbale se réfère à l'ésotérisme juif. Il s'agit de l'enseignement que Moïse fit au peuple hébreu lors de son premier discours sur le mont Sinaï. S'ensuivit l'épisode du veau d'or qui prouva que le peuple hébreu n'était pas digne de cet enseignement ésotérique. Moïse retourna donc sur le mont Sinaï et redescendit avec les tables de la loi, lesquelles étaient plus adaptées au peuple hébreu de l'époque. L'enseignement de la Kabbale fut dès lors réservé aux initiés qui en étaient dignes.

Cet enseignement, comme dans tous les ésotérismes, explique Dieu, l'Homme et l'Univers. Ces trois éléments (Dieu, l'Homme et l'Univers) sont également les sujets essentiels de la Gnose, de la Franc-Maçonnerie Traditionnelle et de toute école ésotérique authentique.

(Note de la Rédaction)

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI¹

On sait que *Lucien Mauchel* prépare un ouvrage sur Éliphas Lévi, le grand occultiste français. Cet ouvrage contiendra plusieurs manuscrits *absolument inédits* d'Éliphas Lévi.

¹ Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques

L'Initiation est heureuse de publier un cours de Science Occulte en dix leçons que *M. Montaut* reçut du maître lui-même et qui a été gracieusement offert par cet élève d'Éliphas à Lucien Mauchel pour son travail.

(La direction.)

PREMIÈRE LEÇON - *Prolégomènes généraux*

II^e LEÇON - La Kabbale — But et méthode

III^e LEÇON - Usage de la méthode

IV^e LEÇON - La Kabbale I

V^e LEÇON - La Kabbale II

VI^e LEÇON - La Kabbale III

VII^e LEÇON - La Kabbale IV

VIII^e LEÇON - La Kabbale V

IX^e LEÇON - La Kabbale VI

X^e LEÇON - La Kabbale VII

PREMIÈRE LEÇON

Prolégomènes généraux

MONSIEUR ET FRÈRE,

Je puis vous donner ce titre, puisque vous cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur et que pour la trouver vous êtes prêt à des sacrifices.

La vérité étant l'essence même de ce qui est, n'est pas difficile à trouver : elle est en nous et nous sommes en elle. Elle est comme la lumière et les aveugles seuls ne la voient pas.

L'être est. Cela est incontestable et absolu. L'idée exacte de l'être est vérité ; sa connaissance est science ; son expression idéale est la raison ; son activité, c'est la création et la justice.

Vous voudriez croire, dites-vous. Pour cela, il suffit de savoir et d'aimer la vérité. Car la vraie foi, c'est l'adhésion inébranlable de l'esprit aux déductions nécessaires de la science dans l'infini conjectural.

Les sciences occultes donnent seules la certitude, parce qu'elles prennent pour bases les réalités et non les rêves.

Elles font discerner dans chaque symbole religieux la vérité et le mensonge. La vérité est la même partout, et le mensonge varie suivant les lieux, les temps et les personnes.

Ces sciences sont au nombre de trois : la Kabbale, la Magie et l'Hermétisme.

La Kabbale ou science traditionnelle des Hébreux pourrait s'appeler les mathématiques de la pensée humaine. C'est l'algèbre de la

foi. Elle résout tous les problèmes de l'âme comme des équations, en dégageant les inconnues. Elle donne aux idées la netteté et la rigoureuse exactitude des nombres ; ses résultats sont pour l'esprit l'infaillibilité (relative, toutefois, à la sphère des connaissances humaines) et la paix profonde pour le cœur.

La magie ou science des mages a eu pour représentants dans l'antiquité les disciples et peut-être les maîtres de Zoroastre. C'est la connaissance des lois secrètes et particulières de la nature qui produisent les forces cachées, les aimants, soit naturels, soit artificiels qui peuvent exister en dehors même du monde métallique. En un mot, et pour employer une expression moderne, c'est la science du magnétisme universel.

L'Hermétisme est la science de la nature cachée dans les hiéroglyphes et les symboles de l'ancien monde. C'est la recherche du principe de vie avec le rêve (pour ceux qui n'y sont pas encore arrivés) de l'accomplissement du grand œuvre, la reproduction par l'homme du feu naturel et divin qui crée et régénère les êtres.

Voilà, Monsieur, les choses que vous désirez étudier. Le cercle en est immense, mais les principes en sont si simples qu'ils sont représentés et contenus dans les signes des nombres et dans les lettres de l'alphabet, « C'est un travail d'Hercule qui ressemble à un jeu d'enfants », disent les maîtres de la sainte science.

Les dispositions pour réussir dans cette étude sont une grande rectitude de jugement et une grande indépendance d'esprit. Il faut se défaire de tout préjugé et de toute idée préconçue et c'est pour cela que le Christ disait : Si vous ne vous présentez pas avec la simplicité de l'enfant vous n'entrerez pas dans le *Malkouht*, c'est-à-dire dans le royaume de la science.

Nous commencerons par la Kabbale dont voici la division : Béréchith, Mercaah, Gématrie et Témuralo.

Tout à vous en la sainte science.

ELIPHAS LÉVI.

II^e LEÇON

La Kabbale — But et méthode

Ce qu'on doit se proposer en étudiant la Kabbale, c'est d'arriver à la paix profonde par la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

La tranquillité de l'esprit est un effet de la certitude ; la paix du cœur vient de la patience et de la foi.

Sans la foi, la science conduit au doute ; sans la science, la foi mène à la superstition. Les deux réunies donnent la certitude et pour les unir il ne faut jamais les confondre. L'objet de la foi, c'est l'hypothèse, et elle devient une certitude quand l'hypothèse est nécessitée par l'évidence ou par les démonstrations de la science.

La science constate des faits. De la répétition des faits elle préjuge les lois. La généralité des faits en présence de telle ou telle force démontre l'existence des lois. Les lois intelligentes sont nécessairement voulues et dirigées par l'intelligence. L'unité dans les lois fait supposer l'unité de l'intelligence législative. Cette intelligence que nous sommes forcés de supposer d'après les œuvres manifestes, mais qu'il nous est impossible de définir, est ce que nous appelons Dieu !

Vous recevez ma lettre, voilà un fait évident ; vous reconnaissez mon écriture et mes pensées, et vous en concluez que c'est bien moi qui vous l'ai écrite. C'est une hypothèse raisonnable, mais l'hypothèse nécessaire, c'est que quelqu'un a écrit cette lettre. Elle pourrait être contrefaite, mais vous n'avez aucune raison de le supposer. Si vous le supposez gratuitement, vous faites une hypothèse très douteuse. Si vous prétendez

que la lettre tout écrite est tombée du ciel, vous faites une hypothèse absurde.

Voici donc, suivant la méthode kabbalistique, comment se forme la certitude :

Evidence	}	certitude
Démonstration scientifique		
Hypothèse nécessaire	}	probabilité
Hypothèse raisonnable		
Hypothèse douteuse		
Hypothèse absurde		
		doute
		erreur

En ne sortant pas de cette méthode, l'esprit acquiert une véritable infaillibilité, puisqu'il affirme ce qu'il sait, croit ce qu'il doit nécessairement supposer, admet les suppositions raisonnables, examine les suppositions douteuses et rejette les suppositions absurdes.

Toute la Kabbale est contenue dans ce que les maîtres appellent les trente-deux voies et les cinquante portes.

Les trente-deux voies sont trente-deux idées absolues et réelles attachées aux signes des dix nombres de l'arithmétique et aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque.

Voici ces idées :

NOMBRES			
1	Puissance suprême	6	Beauté
2	Sagesse absolue	7	Victoire
3	Intelligence infinie	8	Eternité
4	Bonté	9	Fécondité
5	Justice ou rigueur	10	Réalité
LETTRES			
Aleph	Père	Lamed	Sacrifice
Beth	Mère	Mem	Mort
Ghimel	Nature	Nun	Réversibilité
Daleth	Autorité	Samec	Être universel
Hé	Religion	Phè	Immortalité
Vau	Liberté	Gnaïn	Équilibre
Dzain	Propriété	Tsade	Ombre et reflet
Cheth	Répartition		
Theth	Prudence	Koph	Lumière
Iod	Ordre	Resch	Reconnaissance
Caph	Force	Thau	Synthèse

III^e LEÇON

Usage de la méthode

Dans la leçon précédente, je n'ai parlé que des trente-deux voies ; plus tard j'indiquerai les cinquante portes.

Les idées exprimées par les nombres et les lettres sont des réalités incontestables. Ces idées s'enchaînent et se concordent comme les nombres eux-mêmes. On procède logiquement de l'un à l'autre. L'homme est fils de la femme, mais la femme sort de l'homme comme le nombre de l'unité. La femme explique la nature, la nature révèle l'autorité, l'autorité crée la religion qui sert de base à la liberté et qui rend l'homme maître de lui-même et de l'univers, etc. Procurez-vous un tarot (mais je crois que vous en avez un) et disposez en deux séries de dix cartes allégoriques numérotées depuis un jusqu'à vingt et un. Vous verrez toutes les figures qui expliquent les lettres. Quant aux nombres depuis un jusqu'à dix, vous en trouverez l'explication quatre fois répétée avec les symboles de bâton ou sceptre du père, coupe ou délices de la mère, épée ou combat de l'amour, et deniers ou fécondité. Le tarot est dans le livre hiéroglyphique des trente-deux voies et son explication sommaire se trouve dans le livre attribué au patriarche Abraham, qu'on nomme *Sepher-Jézirah*.

Le savant Court de Gébelin a le premier deviné l'importance du tarot qui est la grande clé des hiéroglyphes hiératiques. On en retrouve les symboles et les nombres dans les prophéties d'Ezéchiël et de saint Jean. La Bible est un livre inspiré, mais le tarot est le livre inspirateur. On l'a appelé aussi la roue (*rota*, d'où *tarot* et *tora*). Les anciens rose-croix le connaissaient ; Pasqualis Martinez et Saint-Martin le connaissaient et le marquis de Suchet en parle dans son livre sur les illuminés.

C'est de ce livre que sont venus nos jeux de cartes. Les cartes espagnoles portent encore les principaux signes du tarot primitif et l'on s'en sert pour jouer au jeu de l'homme ou de l'homme, réminiscence vague

de l'usage primitif d'un livre mystérieux contenant les arrêts régulateurs de toutes les divinités humaines.

Les très anciens tarots étaient des médailles dont on a fait depuis des talismans. Les clavicules ou petites clés de Salomon se composaient de trente-six talismans portant soixante-douze empreintes analogues aux figures hiéroglyphiques du tarot. Ces figures altérées par les copistes se retrouvent encore dans les anciennes clavicules manuscrites qui existent dans les bibliothèques. Il existe un de ces manuscrits à la Bibliothèque Nationale et un autre à la Bibliothèque de l'Arsenal. Les seuls manuscrits authentiques des clavicules sont ceux qui donnent la série des trente-six talismans avec les soixante-douze noms mystérieux ; les autres, quelque anciens qu'ils soient, appartiennent aux rêveries de la magie noire et ne contiennent que des mystifications.

Voyez, pour l'explication du tarot, mon *Dogme et Rituel de la haute magie*.

Tout à vous en la sainte science.

ELIPHAS LÉVI.

IV^e LEÇON

La Kabbale

Bereschith veut dire « genèse ». Mercavah signifie « chariot » par allusion aux roues et aux animaux mystérieux d'Ezéchiel.

Le Bereschith et la Mercavah résument la science de Dieu et du monde.

Je dis « science de Dieu », et pourtant Dieu nous est infiniment inconnu. Sa nature échappe complètement à nos investigations. Principe absolu de l'être et des êtres, on ne peut le confondre avec les effets qu'il produit et l'on peut dire tout en affirmant son existence qu'il n'est ni l'être ni un être. Ce qui confond la raison sans l'égarer et nous éloigne à jamais de toute idolâtrie.

Dieu est le seul *postulatum* absolu de toute science, l'hypothèse absolument nécessaire qui sert de base à toute certitude et voici comment nos anciens maîtres ont établi sur la science même cette hypothèse certaine de la foi : L'être est. Dans l'être est la vie. La vie se manifeste par le mouvement. Le mouvement se perpétue par l'équilibre des forces. L'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Il y a, dans la nature, loi immuable et progrès indéfini. Changement perpétuel dans les formes, indestructibilité de la substance, voilà ce que l'on trouve en observant le monde physique.

La métaphysique vous présente des lois et des faits analogues soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral, le *vrai*, immuable d'un côté, de l'autre la fantaisie et la fiction. D'un côté, le bien qui est le vrai, de l'autre le mal qui est le faux et de ces conflits apparents sortent le jugement et la vertu. La vertu se compose de bonté et de justice. Bonne, la vertu est indulgente. Juste, elle est rigoureuse. Bonne parce qu'elle est juste, et juste parce qu'elle est bonne, elle se montre belle.

Cette grande harmonie du monde physique et du monde moral, ne pouvant avoir une cause supérieure à elle-même, nous révèle et nous démontre l'existence d'une sagesse immuable, principe et lois éternelles, et d'une intelligence créatrice infiniment active. Sur cette sagesse et sur cette intelligence, inséparables l'une de l'autre, repose cette puissance suprême que les Hébreux nomment la couronne. La couronne et non le roi, car l'idée d'un roi impliquerait celle d'une idole. La puissance suprême est pour les kabbalistes, la couronne de l'univers et la création tout entière est le royaume de la couronne ou, si vous l'aimez mieux, le domaine de la couronne.

Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas et nous pouvons admettre en virtualité dans la cause ce qui se manifeste dans les effets.

Dieu est donc la puissance ou couronne suprême (keter) qui repose sur la sagesse immuable (chocmah) et l'intelligence créatrice (binah) ; en lui sont la bonté (gedulah) et la justice (geburah) qui sont l'idéal de la beauté (tiphereth). En lui sont le mouvement toujours victorieux (netzah) et le grand repos éternel (hod). Son vouloir est un enfantement continu (jésod) et son royaume (malchuth,) c'est l'immensité que peuplent les Univers.

Arrêtons-nous ici : nous connaissons Dieu !

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

V^e LEÇON

II

MONSIEUR ET FRÈRE,

Cette connaissance rationnelle de la divinité échelonnée sur les dix chiffres dont se composent tous les nombres, vous donne toute la méthode de la philosophie kabbalistique. Cette méthode se compose de trente-deux moyens ou instruments de connaissance qu'on nomme les trente-deux voies et de cinquante sujets auxquels la science peut s'appliquer et qu'on nomme les cinquante portes.

La science synthétique universelle est ainsi considérée comme un temple auquel conduisent trente-deux chemins et dans lequel on entre par cinquante portes.

Ce système numéral qu'on pourrait aussi appeler décimal parce que le nombre dix en est la base, établit, par les analogies, une classification exacte de toutes les connaissances humaines. Rien n'est plus ingénieux mais aussi rien n'est plus logique ni plus exact.

Ce nombre de dix appliqué aux notions absolues de l'être dans l'ordre divin, dans l'ordre métaphysique et dans l'ordre naturel se répète ainsi trois fois et donne trente pour les moyens d'analyse ; ajoutez la syllepse et la synthèse, l'unité qui commence par se proposer à l'esprit et celle du résumé universel, vous avez les trente-deux voies.

Les cinquante portes sont une classification de tous les êtres en cinq séries de dix chacune, qui embrasse toutes les connaissances possibles et rayonne sur toute l'encyclopédie.

Mais ce n'est pas assez d'avoir trouvé une méthode mathématiquement exacte, il faut pour être parfaite que cette méthode

soit progressivement révélatrice, c'est-à-dire qu'elle nous donne le moyen de tirer exactement toutes les déductions possibles d'obtenir des connaissances nouvelles et de développer l'esprit sans rien laisser aux caprices de l'imagination.

C'est ce qu'on obtient par la Gématrie et la Lemurah qui sont les mathématiques des idées. La Kabbale a sa géométrie idéale, son algèbre philosophique et sa trigonométrie analogique. C'est ainsi qu'elle force en quelque manière la nature à lui révéler ses secrets.

Ces hautes connaissances acquises, on passe aux dernières révélations de la Kabbale transcendantale et l'on étudie dans le schémhamphorasch la source et la raison de tous les dogmes.

Voilà, Monsieur et ami, ce qu'il s'agit d'apprendre. Voyez si cela ne vous effraie pas ; mes lettres sont courtes, mais ce sont des résumés très concis et qui disent beaucoup en peu de mots. J'ai mis un assez long espace entre mes cinq premières leçons pour vous laisser le temps d'y réfléchir, je puis vous écrire plus souvent si vous le désirez.

Croyez-moi, Monsieur, avec l'ardent désir de vous être utile, votre tout dévoué en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

VI^e LEÇON

III

MONSIEUR ET FRÈRE,

La Bible donne à l'homme deux noms. Le premier, c'est Adam, qui signifie tiré de la terre ou homme de terre ; le second, c'est Enos ou Hénoch, qui signifie homme divin ou élevé jusqu'à Dieu. Suivant la genèse, c'est Enos qui le premier adressa des hommages publics au principe des êtres, et cet Enos, le même qu'Hénoch, fut, dit-on, enlevé vivant au ciel après avoir gravé sur les deux pierres qu'on nomme les colonnes d'Hénoch, les éléments primitifs de la religion et de la science universelle.

Cet Hénoch n'est pas un personnage, c'est une personnification de l'humanité élevée au sentiment de l'immortalité par la religion et la science. A l'époque désignée par le nom d'Enos ou d'Hénoch, le culte de Dieu apparaît sur la terre et le sacerdoce commence. Là aussi commence la civilisation avec l'écriture et les mouvements hiératiques.

Le génie civilisateur que les Hébreux personnifient dans Hénoch, les Egyptiens l'ont nommé Trismégiste et les Grecs Kadmos ou Cadmus, celui qui, aux accords de la lyre d'Amphion, vit s'élever et se ranger d'elles-mêmes les pierres vivantes de Thèbes.

Le livre sacré primitif, le livre que Postel appelle la genèse d'Hénoch, est la source première de la Kabbale ou tradition à la fois divine et humaine, à la fois religieuse et scientifique. Là nous apparaît dans toute sa simplicité la révélation de l'intelligence suprême à la raison et à l'amour de l'homme, la loi éternelle réglant l'expansion infinie, les nombres dans l'immensité et l'immensité dans les nombres, la poésie dans les mathématiques et les mathématiques dans la poésie.

Qui croirait que le livré inspirateur de toutes les théories et de tous les symboles religieux nous ait été conservé et soit parvenu jusqu'à nous sous la forme d'un jeu composé de cartes bizarres ? Rien n'est plus évident cependant, et Court de Gébelin, suivi depuis par tous ceux qui ont étudié sérieusement le symbolisme de ces cartes, a été au siècle dernier le premier à le découvrir.

L'alphabet et les dix signes des nombres, voilà certes ce qu'il y a de plus élémentaire dans les sciences. Joignez-y les signes des quatre points cardinaux, du ciel ou des quatre saisons et vous avez le livre d'Hénoch tout entier. Mais chaque signe représente une idée absolue ou, si vous voulez, essentielle.

La forme de chaque chiffre et de chaque lettre a sa raison mathématique et sa signification hiéroglyphique. Les idées, inséparables des nombres, suivent, en s'additionnant ou se divisant ou se multipliant, etc., le mouvement des nombres et en acquièrent l'exactitude. Le livre d'Hénoch est enfin l'arithmétique de la pensée.

ÉLIPHAS LÉVI.

VII^e LEÇON

IV

Court de Gébelin a vu dans les vingt-deux clés du Tarot la représentation des mystères égyptiens et il en attribue l'invention à Hermès ou Mercure Trismégiste qui a été aussi appelé Thaut ou Thoth. Il est certain que les hiéroglyphes du Tarot se retrouvent sur les anciens monuments de l'Égypte ; il est certain que les signes de ce livre, tracés en ensembles synoptiques sur des stèles ou sur des tables métalliques semblables à la table isaïque de Bembo, étaient reproduits séparément sur des pierres gravées ou sur des médailles qui devinrent plus tard des amulettes et des talismans. On séparait ainsi les pages du livre infini dans ses combinaisons diverses pour les assembler, les transposer et les disposer d'une manière toujours nouvelle pour en obtenir les oracles inépuisables de la vérité.

Je possède un de ces talismans antiques qui m'a été apporté d'Égypte par un voyageur qui est de mes amis. Il représente le binaire des Cycles ou vulgairement le deux de deniers. C'est l'expression figurée de la grande loi de polarisation et d'équilibre produisant l'harmonie par l'analogie des contraires ; voici comment ce symbole est figuré dans le tarot que nous possédons et qui se vend encore de nos jours.

S

La médaille que j'ai est un peu fruste, large à peu près comme une pièce de cinq francs en argent mais plus épaisse. Les deux cycles polaires y sont figurés exactement comme notre tarot italien, une fleur de lotus avec une auréole ou un nimbe.

Le courant astral qui sépare et attire en même temps les deux foyers polaires est représenté dans notre talisman égyptien par le bouc Mendès placé entre les deux vipères analogues aux serpents du

caducée. Sur le revers de la médaille, on voit un adepte ou un prêtre égyptien qui, s'étant substitué à Mendès entre les deux cycles de l'équilibre universel, conduit dans une avenue plantée d'arbres le bouc devenu docile comme un simple animal sous la baguette de l'homme imitateur de Dieu.

Les dix signes des nombres, les vingt-deux lettres de l'alphabet et les quatre signes astronomiques des saisons sont le sommaire et le résumé de toute la Kabbale.

Vingt-deux lettres et dix nombres donnent les trente-deux voies du Sepher Jetzirah ; quatre donnent la mercavah et le schémemamphorasch.

C'est simple comme un jeu d'enfants et compliqué comme les plus ardues problèmes des mathématiques pures.

C'est naïf et profond comme la vérité et comme la nature.

Ces quatre signes élémentaires et astronomiques sont les quatre formes du sphinx et les quatre animaux d'Ezéchiel et de saint Jean.

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

VIII^e LEÇON

V

MONSIEUR ET FRÈRE,

La science de la Kabbale rend impossible le doute en matière de religion, parce que seule elle concilie la raison avec la foi en montrant que le dogme universel diversement formulé, mais au fond toujours et partout le même, est l'expression la plus pure des aspirations de l'esprit humain éclairé par une foi nécessaire. Elle fait comprendre l'utilité des pratiques religieuses qui en fixant l'attention fortifient la volonté, et jette une lumière supérieure également sur tous les cultes. Elle prouve que le plus efficace de tous ces cultes est celui qui par des signes efficaces rapproche en quelque sorte la divinité de l'homme, la lui fait voir, toucher et en quelque sorte se l'incorporer. C'est assez dire qu'il s'agit de la religion catholique.

Cette religion telle qu'elle apparaît au vulgaire est la plus absurde de toutes parce qu'elle est de toutes la mieux *révélée* ; j'emploie ce mot dans son véritable sens, *revelare*, revoiler, voiler de nouveau. Vous savez que dans l'Évangile il est dit qu'à la mort du Christ le voile du temple se déchira tout entier et tout le travail dogmatique de l'Église à travers les âges a été de tisser et de broder un nouveau voile.

Il est vrai que les chefs du sanctuaire eux-mêmes, pour en avoir voulu être les princes, ont perdu depuis longtemps les clés de la haute initiation. Ce qui n'empêche pas la lettre du dogme d'être sacrée et les sacrements d'être efficaces. J'ai établi dans mes ouvrages que le culte chrétien-catholique est la haute magie organisée et régularisée par le symbolisme et la hiérarchie. C'est une combinaison de secours offerts à la faiblesse humaine pour affermir sa volonté dans le bien.

Rien n'a été négligé, ni le temple mystérieux et sombre, ni l'encens qui calme et qui exalte en même temps, ni les chants prolongés et

monotones qui bercent le cerveau dans un demi-somnambulisme. Le dogme, dont les formules obscures semblent le désespoir de la raison, sert de barrière aux pétulances d'une critique inexpérimentée et indiscreète. Ils paraissent insondables pour mieux représenter l'infini. L'office même, célébré dans une langue que la masse du peuple n'entend pas, élargit ainsi la pensée de celui qui prie et lui laisse trouver dans la prière tout ce qui est en rapport avec les besoins de son esprit et de son cœur. Voilà pourquoi la religion catholique ressemble à ce sphinx de la fable qui se succède de siècle en siècle et renaît toujours de sa cendre, et ce grand mystère de la foi est tout simplement un mystère de la nature.

On semblerait émettre un paradoxe énorme si l'on disait que la religion catholique est la seule qui puisse être justement appelée naturelle, et pourtant cela est vrai, puisque seule elle satisfait pleinement à ce besoin naturel de l'homme qui est le sens religieux.

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

IX^e LEÇON

VI

Si le dogme chrétien-catholique est entièrement kabbalistique, il en faut dire autant de ceux des grands sanctuaires de l'ancien monde. La légende de Chrisma, telle que la donne le Bhaghavadam, est un véritable évangile, semblable aux nôtres, mais plus naïf et plus brillant. Les incarnations de Vichnou sont au nombre de dix comme les Séphiroth de la Kabbale et forment une révélation plus complète en quelque sorte que la nôtre. Osiris tué par Typhon puis ressuscité par Isis, c'est le Christ renié par les Juifs, puis honoré en la personne de sa mère. La Thébaïde est une grande épopée religieuse qu'il faut placer à côté du grand symbole de Prométhée. Antigone est un type de la femme divine aussi pur que celui de Marie. Partout le bien triomphe par le sacrifice volontaire après avoir subi pour un temps les assauts déréglés de la force fatale. Les rites même sont symboliques et se transmettent d'une religion à l'autre. Les tiaras, les mitres, les surplis appartiennent à toutes les grandes religions. Dupuis en conclut que toutes sont fausses, et c'est la conclusion qui est fautive. La vérité est que la religion est une comme l'humanité, progressive comme elle et restant toujours la même tout en se transformant toujours.

Si chez les Egyptiens Jésus-Christ se nomme Osiris, chez les Scandinaves Osiris se nomme Balder. Il est tué par le loup Jeuris, mais Woda ou Odin le rappelle à la vie et les Walkyries elles-mêmes lui versent l'hydromel dans le Walhalla. Les scaldes, les druides, les bardes chantent la mort et la résurrection de Taranis ou de Béténus, distribuent à leurs fidèles le gui sacré comme nous le buis béni aux fêtes du solstice d'été et rendent un culte à la virginité inspirée des prêtresses de l'île de Seyne.

Nous pouvons donc, en toute conscience et avec toute raison, accomplir des devoirs que nous impose notre religion maternelle. Les

pratiques sont des actes collectifs et répétés avec une intention directe et persévérante. Or, de pareils actes sont toujours utiles à employer et, en fortifiant la volonté dont *ils sont la gymnastique*, ils nous font arriver au but spirituel que nous voulons atteindre. Les pratiques magiques et les passes magnétiques n'ont pas un autre but, et donnent des résultats analogues à ceux des pratiques religieuses, mais plus imparfaits.

Combien d'hommes n'ont pas l'énergie de faire ce qu'ils voudraient et ce qu'ils devraient faire ? Et il y a des femmes en grand nombre qui se consacrent sans découragement aux travaux si répugnants et si pénibles de l'infirmierie et de l'enseignement ! Où trouvent-elles tant de force ? dans les petites pratiques répétées. Elles disent tous les jours leur office et leur chapelet et font à genoux l'oraison et l'examen particulier.

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

X^e LEÇON

VII

La religion n'est pas une servitude imposée à l'homme, c'est un secours qui lui est offert. Les castes sacerdotales ont cherché de tout temps à exploiter, à vendre et à transformer ce secours en un joug insupportable et l'œuvre évangélique de Jésus avait pour but surtout de séparer la religion du prêtre ou du moins de remettre le prêtre à sa place de ministre ou serviteur de la religion, en rendant à la conscience de l'homme toute sa liberté et sa raison. Voyez la parabole du bon Samaritain et ces textes précieux : la loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi. Malheur à vous qui liez et imposez sur les épaules des autres des fardeaux que vous ne voudriez pas toucher seulement du bout du doigt (etc., etc.). L'Église officielle, qui se déclare infaillible dans l'interprétation des Écritures, n'a jamais pu expliquer l'*Apocalypse* qui est la clé kabbalistique des évangiles, et il y a toujours eu dans le Christianisme une église occulte ou jvanuite qui tout en respectant la nécessité de l'Église officielle, conservait du dogme une interprétation tout autre que celle qu'on donne au vulgaire.

Les templiers, les rose-croix, les francs-maçons des hauts grades ont tous avant la Révolution française appartenu à cette église dont Pasqualis Martinez, Saint-Martin et même M^{me} de Krudemer ont été les apôtres au siècle dernier.

Le caractère distinctif de cette école, c'est d'éviter la publicité et ne jamais se constituer en secte dissidente. Le comte Joseph de Maistre, ce catholique si radical, était plus qu'on ne croit sympathique à la société des Martinistes et annonçait une régénération prochaine du dogme par des lumières qui émaneraient des sanctuaires de l'occultisme. Il existe encore maintenant des prêtres fervents qui sont initiés à la doctrine antique, et un évêque, entre autres, vient de mourir qui m'avait fait demander des communications kabbalistiques. Les disciples de Saint-

Martin se faisaient appeler les philosophes inconnus et ceux d'un maître moderne assez heureux pour être encore plus ignoré n'ont besoin de prendre aucun nom, car le monde ne soupçonne pas même leur existence. Jésus a dit que le levain doit être caché au fond du vaisseau qui contient la pâte afin de travailler jour et nuit en silence jusqu'à ce que la fermentation ait envahi peu à peu toute cette masse qui doit devenir du pain.

Un initié peut donc avec simplicité et sincèrement pratiquer la religion dans laquelle il est né, car tous les rites représentent diversement un seul et même dogme, mais il ne doit ouvrir le fond de sa conscience qu'à Dieu et ne doit compte à personne de ses croyances les plus intimes. Le prêtre ne saurait juger de ce que le pape lui-même ne comprend pas. Les signes extérieurs de l'initié sont la science modeste, la philanthropie sans éclat, l'égalité de caractère et la plus inaltérable bonté.

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

Le Sphinx



Le sphinx était assis sur son roc solitaire,
Proposant une énigme à tout front prosterné,
Et si le roi futur succombait au mystère,
Le monstre disait : Meurs, tu n'as point deviné !

Oui, pour l'homme ici-bas la vie est un problème,
Que résout le travail sous la faux de la mort.
De l'avenir pour nous la source est en nous-même,
Et le sceptre du monde appartient au plus fort.

Souffrir c'est travailler, c'est accomplir sa tâche !
Malheur au paresseux qui dort sur le chemin !
La douleur, comme un chien, mord les talons du lâche
Qui d'un seul jour perdu surcharge un lendemain.

Hésiter, c'est mourir ; se tromper, c'est un crime
Prévu par la nature et d'avance expié.
L'ange mal affranchi retombe dans l'abîme,
Royaume et désespoir de Satan foudroyé !

Dieu n'a jamais pitié des clameurs ni des larmes,
Pour nous consoler tous, n'a-t-il pas l'avenir ?
C'est nous qui du malheur avons forgé les armes,
C'est nous qu'il a chargés du soin de nous punir !

Pour dominer la mort il faut vaincre la vie,
Il faut savoir mourir pour revivre immortel ;
Il faut fouler aux pieds la nature asservie
Pour changer l'homme en sage et la tombe en autel !

Du sphinx le dernier mot c'est le bûcher d'Alcide,
C'est la foudre d'Oedipe et la croix du Sauveur.
Pour tromper les efforts du serpent déicide,
Il faut au saint amour consacrer la douleur !

Le front d'homme du sphinx parle d'intelligence,
Ses mamelles d'amour, ses ongles de combats ;
Ses ailes sont la foi, le rêve et l'espérance,
Et ses flancs de taureau le travail ici-bas !

Si tu sais travailler, croire, aimer, te défendre,
Si par de vils besoins tu n'es pas enchaîné,
Si ton coeur sait vouloir et ton esprit comprendre,
Roi de Thèbes, salut ! te voilà couronné !

ÉLIPHAS LÉVI.

LES REVUES

122

CHRISTINE TOURNIER A LU POUR VOUS...

Points de Vue Initiatiques

Revue de la Grande Loge de France

Mars 2021, n° 199, 120 pages



Ce nouveau numéro, comme à l'accoutumée, est consacré à un thème. Ce trimestre il s'agit de « La tolérance, une utopie ? ». A priori, on pourrait penser la question rebattue mais, comme toujours avec les auteurs de ces articles, nous dépassons les discours communs pour donner une dimension spirituelle essentielle à cette question.

Georges Komar introduit le débat sur les notions fondamentales de respect et de dignité. En effet, qu'est la tolérance sinon le respect de la différence et de la dignité de

l'autre ? Accepter la liberté d'autrui ne signifie cependant pas TOUT accepter. Il y a des faits intolérables que nous devons combattre.

André Ughetto met l'humain au cœur du propos en nous rappelant - entre autres - combien Tércence insistait sur la fraternité et Montaigne sur la nécessité de ne pas juger avant de comprendre. (La justesse supplante la justice). Comprendre me semble le mot clé pour vivre avec et non contre les « autres ». N'est-ce pas simplement cette assertion de Yeshua : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » ?

Dans la société, chacun a un rôle à tenir et à accomplir. Un laveur de carreaux a tout autant d'importance qu'un patron de société car, en effet, l'humain prime sur la « hiérarchie » sociale qui ne devrait être que sa réalisation positive dans la considération égale de tous les êtres.

Et l'utopie dans tout cela ? Voltaire disait que le luxe était chose très nécessaire. Nous pourrions dire que sans utopie pas de projection positive sur un avenir heureux des êtres humains. L'utopie est souvent considérée comme un rêve chimérique irréalisable et pourtant elle est le fondement de bien des micro sociétés fraternelles, spirituelles, généreuses, et d'échanges sains et pacifiques.

Les mots fondateurs que sont, en France, « Liberté, Egalité, Fraternité », constituent une communauté de pensée, sans doute utopique mais non forcément irréalisable. Les progrès sociaux (rappelons nous le rôle important des Francs Maçons dans l'élaboration de la remarquable Constitution de la Commune en 1870) – du moins chez certains peuples – sont indéniables par rapport aux siècles antérieurs, et si la violence ne pourra jamais disparaître, elle est tout au moins devenue inacceptable, et ce envers tout le Vivant. Aussi, tolérance et utopie prennent la forme de règles morales plus intelligentes, plus sensées, et deviennent indissociables l'une de l'autre. Elles permettent d'être libre tout en étant responsable et lucide.

Nos différences nous enrichissent disait Antoine de Saint Exupéry. Ce n'est pas simplement une belle sentence : c'est vrai ! Les lois existent – Yann Boissière insiste sur ce point – mais elles le doivent non pour assujettir mais, au contraire, pour permettre d'être libre tout en respectant la liberté d'autrui. Mais – nous le redisons – la liberté n'est pas l'anarchie, l'iconoclasme, la destruction des hommes et des dieux : l'ignorance est la pire des maux (ce n'est pas Stéphane Bousquet qui contredira cela) et elle est la racine du mal. L'apprentissage de la tolérance commence par l'éducation et la responsabilisation.

Il n'y a pas de mais qui tienne. Nul ne détient la vérité, nul ne peut être supérieur à un autre, seulement différent. Mais le Bien et le Mal – quoique relatifs – sont une réalité et nous avons à les démêler consciencieusement pour vivre en harmonie ensemble.

La question de la liberté est très bien étudiée par Serge Ajrenfisz et pourrait faire l'objet d'un livre de trois cents pages ! Etre libre ? A chacun

sa réponse. L'essentiel est de continuer à croire et à voir celle des autres. Les peuples asservis ne se posent même plus la question de la tolérance et de l'utopie : ils ne vivent pas, ils survivent...

L'article de Christian Roblin sur la liberté paraît fondamental car la liberté introduit la vraie démocratie, celle où l'on peut louer et critiquer négativement, parler et écouter, permettre et restreindre tout ce qui atteint à la personne, loin de tout dogme, de toute certitude, de tout enfermement dans une idéologie manipulatrice.

Dans nos Loges, nous prôtons ces vertus dans ce que nous nommons la laïcité, mot quelque peu galvaudé car il me semble qu'il s'agit d'une tautologie : être Franc Maçon (quelles que soient ses croyances et ses convictions) c'est être forcément laïc ! Sinon, nous irions ailleurs...

J'achèverai cette recension en évoquant une page d'histoire sur la Grande Loge dissidente de 1848, que nous livre Jean-Pierre Thomas, ainsi qu'une étude de Marc Henry sur Pierre Brossolette.

D'autres textes encore que je vous invite à découvrir, assortis d'une iconographie comportant des documents rares.

Cent vingt pages à savourer sans modération.

Pour tout abonnement, contacter le site www.gldf.org ou la rédaction de la GLDF au 01 53 42 61 84 et redaction@gldf.org

Tous les numéros sont superbement illustrés.

- 4 numéros par an : 24 €
- 8 numéros sur 2 ans : 45 €

Mode de paiement par chèque ou virement bancaire.

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

